AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRE

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

1961, RUE STE-CATHERINE

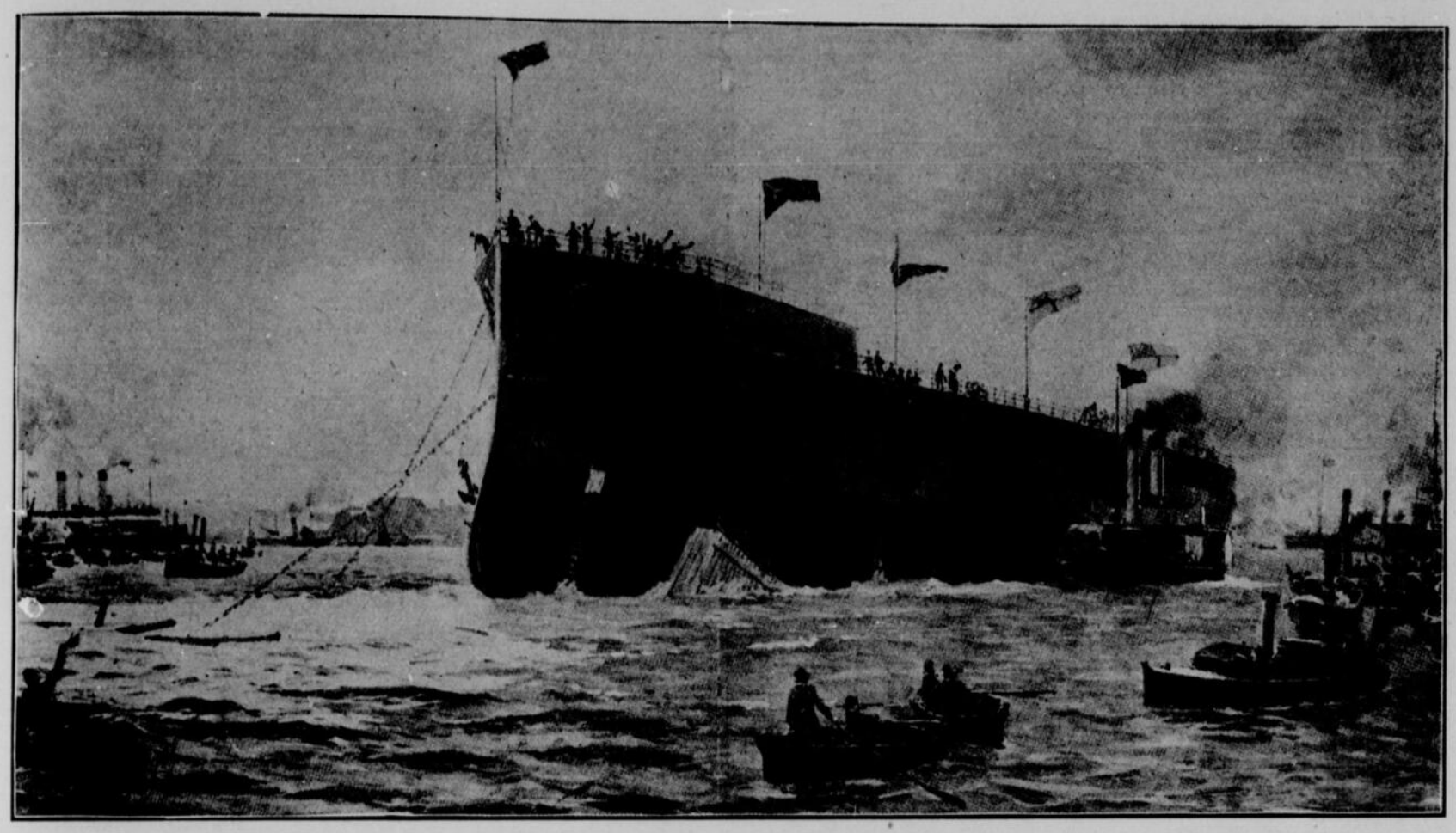
Téléphone EST 4415 Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : $3.50 par année, ou 18 francs.



ANGLETERRE. — Lancement du "Dreadnought", le plus grand cuirassé actuellement construit. (Voir le texte page 1476.)



CANADA. — Vue pittoresque de la place Bonsecours, de Montréal, un jour d'hiver et de marché. A droite, au fond, l'Hôtel-de-Ville, à gauche, la colonne de Nelson.

Sommaire du No 1144, du 27 mars 1906

Planche hors texte — Instruction et éducation nationales — Pour cinq cents — Chronique — Echos de le semaine — Croisade de la tempérance, page publiée sous les auspices de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal — Son Excellence lord A. H. G. Grey, gouverneur général du Canada — La télégraphie sans fil, par H. Simard, prêtre, de l'Université Laval — Les sports d'hiver au Canada — A travers la mode — Dingoe Dick, conte du Klondyke — Folle chevauchée — Feuilletons: Sans famille; La guerre noire — Musique: Petite berceuse, par H. Eymieu; L'étoile du matin, polka — Trois pages humoristiques — Recettes pour la ménagère — La chanson des vieux époux, par P. Loti — Chronique des théâtres — Le hockey —La peur chez les enfants, par le Dr Camille Laviolette — Le Courrier de Colette, etc., etc.

Pour 5 cents

Le lecteur de l'Album se demande-t-il parfois ce qu'il reçoit en achetant cinq cents, oui, je dis bien cinq cents, un exemplaire de notre magazine ?

Disons d'abord que de tous les magazines ou grands journaux hebdomadaires illustrés et du format de notre publication, c'est l'Album qui se vend au plus bas prix.

Nous tenons à mettre sous les yeux du public la liste de quelques-uns des magazines les plus en renom en Amérique et en Europe, où une clientèle riche et qui ne marchande pas apporte à l'éditeur des revenus énormes provenant de la publicité ou annonce, ce qui permettrait de réduire le prix de l'abonnement ou de la vente au numéro. Mais il n'en est rien, comme on peut s'en convaincre par les chiffres ci-dessous :

		Prix
Collier's	hebdomadaire, se vend.	10c
Woman's Home	mensuel	10c
London News	hebdomadaire	15c
Ladie's Home Journal	mensuel	15c
Musica	mensuel	25c
Femina	bi-mensuel	15c
Jeunesse	bi-mensuel	15c
Les Modes	hebdomadaire	15c
Fermes et Châteaux	mensuel	25c
Pictorial Review	mensuel	15c
Lectures pour Tous	mensuel	15c
Judge	hebdomadaire	10c
Puck	hebdomadaire	10c
Leslie	hebdomadaire	10c
La Vie Heureuse	mensuel	25c
Les Missions Catholiques	hebdomadaire	20c
Le Munsey	mensuel	10c
House Beautiful	mensuel	25c
Le Journal de la Jeunesse	hebdomadaire	10c
Le Soleil du Dimanche	hebdomadaire	10c
L'Aviron	hebdomadaire	8c
Bulletin des Recherches Historiques	mensuel	10c
Scientific American	hebdomadaire	10c
Automobile Topics	hebdomadaire	10c
Boston Cooking School	mensuel	10c
Monde Moderne	mensuel	30c
Lectures Modernes	bi-mensuel	10c
Le Mois Littéraire et Pittoresque	mensuel	25c
Je Sais Tout	mensuel	25c
Aérophile	mensuel	25c
Cosmos	hebdomadaire	10c
Annales	hebdomadaire	8c
Monde Illustré	hebdomadaire	10c
Lectures pour Tous	mensuel	10c
Illustration	hebdomadaire	25c
Magasin Pittoresque	bi-mensuel	10c
Chasse Illustrée	bi-mensuel	25c

Le prix de l'Album est donc réellement un prix de faveur, si surtout on tient compte des facilités de paiement qui sont apportées par la vente ou l'abonnement au numéro que nous voulons inaugurer. Qui ne peut pas épargner 5 cents par semaine pour se former une collection comme celle de l'Album Universel ?

Les feuilletons que nous publions représentent, en volumes de librairie, plus que le coût de l'abonnement. Et notre illustration, qui va former la plus belle galerie nationale qui ait jamais été publiée dans aucun pays ! Et notre seule musique ne vaut-elle pas plus que les $2.50 que nous demandons pour le magazine servi pendant une année ?

D'ici à quelque temps nous aurons organisé les divers départements de notre rédaction, et nous pourrons nous vanter de posséder le concours régulier des meilleures plumes du pays.

Dès la semaine prochaine nous commençons la publication des monographies de paroisses du Canada et des Etats-Unis, d'après un nouveau plan qui offrira le double et inappréciable avantage de présenter l'histoire illustrée de toutes nos paroisses canadiennes et d'en faire valoir les ressources au point de vue des affaires ou de la villégiature.

Nous soumettons ces quelques faits à l'attention du public qui aime et goûte les saines lectures et entretient le culte de nos grands hommes et de nos chères institutions.

On n'entend parler que d'instruction à répandre parmi le peuple ! Si la presse, en général, est la tribune d'où sortent les principaux enseignements de chaque jour, le magazine instruit plus à fond, sait plaire à l'occasion et ne peut manquer d'intéresser tous les âges et tous les états.

Et qu'est-ce que 5 cents, pour se procurer plus qu'un journal et mieux qu'un livre, de fait une véritable encyclopédie des choses agréables, utiles, je dirai nécessaires à apprendre pour diriger sa vie et l'embellir ?

Instruction et éducation nationales

Un correspondant qui signe St C., dans " L'Evénement " de Québec, du 9 en cours, soulève à nouveau une grosse question. Faisant assez pauvre cas de la littérature franco-canadienne, il ne jure que par les productions françaises de France. " Ce sont les modèles de l'ancienne mère-patrie qu'il faut imiter, dit-il, si nous voulons conserver le génie de notre langue. "

Il s'agit ici, remarquons le bien, de l'enseignement primaire donné aux petits enfants, car, continue St C. :

Même en France, il y a un choix à faire. Ce sont les classiques surtout, les auteurs du XVIIème siècle qu'il convient d'étudier davantage. A la rigueur, dans nos collèges et dans nos COUVENTS (!) ils suffiraient à eux seuls pour la formation générale ou rudimentaire. Seulement il faudrait savoir les étudier. Le vers de Chénier, pour nous, résume toute nationalisation en fait de littérature :

Sur des pensers " nouveaux, faisons des vers antiques."

" Ces pensers nouveaux, c'est chez nous qu'il faut les trouver, en général, mais l'art d'écrire, lui, ne s'apprend qu'à l'école des maîtres, et il s'écoulera encore bien du temps avant que notre sol en produise. "

Oui, il s'écoulera encore bien du temps avant que notre sol produise des maîtres! Sûrement oui, si les écrivains du terroir se bornent à imiter les Français, même en faisant des vers antiques sur des pensers nouveaux !

Rien n'a été funeste à notre littérature comme l'imitation, et c'est à l'imitation, ou je dirai plutôt à la formation de notre jeunesse par les méthodes françaises de France que les productions du terroir canadien doivent d'être jugées si ternes et si veuves de cachet et d'originalité.

Et vraiment il s'agit bien de former des stylistes dans nos écoles primaires ! Qu'on fasse donc de bons Canadiens de nos petits enfants, et pour cela qu'ont-ils à prendre dans les auteurs du XVIIème siècle ? Imaginez donc Bossuet, Corneille ou La Bruyère livrés en pâture à l'intelligence de nos marmots de 6 à 12 ans !

A l'exception de quelques écrits spéciaux préparés en vue de l'éducation d'enfants par La Fontaine et Fénélon, à l'exception d'un certain nombre de lettres de Madame de Sévigné, sorties de sa plume de " bonne enfant ", quel est l'enfant qui comprendra les écrits du XVIIème siècle ? Est-on bien sûr qu'à part les hommes d'âge mûr qui, par état ou par goût veulent pénétrer les secrets de la langue française et aller jusques aux racines de sa formation, il puisse être question de former les élèves de nos collèges et de nos couvents par l'unique étude des grands classiques du XVIIème siècle! Que M. St C. fasse demander aux élèves de rhétorique de son collège l'analyse d'une " oraison funèbre " de Bossuet, quelle qu'elle soit, et il pourra nous donner des nouvelles de ce qui en reste dans l'esprit du jeune littérateur. A plus forte raison, que peut bien comprendre de ces grands maîtres le petit enfant du cultivateur ou de l'ouvrier, qu'on ferait mieux de familiariser avec les hommes et les idées de son pays, de sa province, de son comté, de son village, qu'avec des récits et des descriptions où de plus vieux que lui ne verraient encore que du feu.

Mais je laisse de côté la formation littéraire au collège ou dans les classes supérieures sans doute, du couvent, puisque là n'est pas la question pour le moment, et je me demande si nos écrivains canadiens-français et si les écrivains français de la France moderne qui nous connaissent et ont écrit sur notre pays en plus grand nombre qu'on ne le croit, n'offrent pas aux enfants de nos écoles primaires l'instrument unique de la formation qui soit désirable aux parents canadiens.

La géographie, l'histoire de notre pays, ne peuvent être enseignées que dans des ouvrages canadiens; les règles simples de l'arithmétique et de la comptabilité n'ont rien à débrouiller avec les classiques du XVIIème siècle. Quand, après sa neuvième année, l'enfant sait à peine lire et se bien rendre compte de ce qu'il lit, va-t-on lui imposer des lectures dont la maîtresse serait fort en peine de trouver le simple sens littéral? Et ces enfants qui fréquenteront l'école encore deux ou trois ans, ont-ils bien le temps d'apprendre autre chose que le strict nécessaire, par conséquent ce qui concerne exclusivement leur pays, ce qui en redit l'histoire et en trace la description, ce qui en fait connaître et aimer les institutions, la vie intime de ses habitants, leurs moeurs patriarcales et le bonheur dont, plus qu'en n'importe quel pays, jouissent nos familles dans leurs foyers? Qu'y a-t-il donc à apprendre de plus que ces choses simples, composant l'existence quotidienne, que ces traits frappants et vécus de la vie canadienne que les enfants ont constamment sous les yeux, qu'il leur faut retenir plus que tout le reste pour en garder l'amour et se vouer dès le bas âge au culte de la patrie.

Et vraiment, ne se trouve-t-il pas chez nous, au Canada, d'auteurs assez parfaits, de littérateurs assez corrects et d'historiens assez fidèles, pour combler l'esprit de nos enfants et remplir leur coeur de tous les " pensers " qui sont propres et suffisent à leur âge ? Qui peut songer à en faire des savants et qu'ont-ils donc à apprendre de plus que n'apprennent les jeunes Français, les jeunes Anglais et les écoliers de l'Union américaine ? S'imagine-t-on, en bonne vérité, que l'on n'aurait pu briser tant d'éléments divers et en apparence irréconciliables, si on n'eût pas fait de l'école primaire américaine un champ clos d'enseignement américain, fermé à tout ce qui ne célèbre pas la patrie américaine, à tout ce qui reste étranger à l'histoire de Washington, de Lincoln ou de Grant, à tout ce qui est indifférent aux grandeurs des institutions, à la richesse des ressources et à la puissance de l'Union ?

Ma foi, l'école primaire est par essence l'école de patriotisme chez nous comme dans les autres pays, et l'enfant doit s'y imprégner, par tous les pores de son petit être, des choses de la patrie. Qu'ont donc à lui dire là-dessus les auteurs du XVIIème siècle, qui, pour la plupart, sont aussi froids, aussi secs pour le coeur d'un jeune Canadien-français qu'ils le sont pour les enfants de France? Aussi y a-t-il assez longtemps qu'on leur a préféré, dans les cours de lecture, ceux des auteurs modernes parlant simplement le langage qui soit à la portée de l'intelligence infantile.

Monsieur St C. rencontrera peu d'adhérents à une thèse insoutenable dans les milieux canadiens, mais son écrit servira, je l'espère, à accentuer le sentiment canadien dans l'enseignement en général, mais plus particulièrement dans l'enseignement primaire.

Allons-nous dépendre éternellement de la production étrangère pour la formation de notre jeunesse appelée au rôle de citoyens canadiens et non à celui de citoyens français ou anglais?

Ce serait, du même coup, fausser le caractère national dès le premier travail de sa formation et décourager les efforts de la production intellectuelle chez ceux qui, dans des conditions d'honneur et de rémunération satisfaisante, peuvent suffire à la tâche que certains demandent d'eux, tout en prenant le moyen d'en arrêter l'accomplissement.

Nous ne saurions mieux terminer ce plaidoyer " pro patria " qu'en citant les remarques si judicieuses de M. l'abbé Camille Roy, une autorité dans l'enseignement, un connaisseur à fond de la langue franco-canadienne, et un ami éclairé de tout ce qui tend à l'agrandissement, — non à la diminution, — des hommes et des choses de la patrie canadienne :

" Si nous voulons réprimer en une suffisante mesure, dit-il, cette tendance que nous avons à soumettre trop nos idées, nos jugements et nos goûts littéraires à des influences extérieures, européennes, et surtout françaises; si nous voulons aussi combattre l'indifférence parfois dédaigneuse qu'ici l'on professe, en certains quartiers, pour la littérature canadienne, il nous faudra, dans nos maisons d'éducation, donner aux enfants et aux jeunes gens une instruction qui soit, en vérité, plus nationale ; nous devons tâcher à mieux pénétrer notre enseignement, le primaire et le secondaire, des choses du pays, à le remplir davantage de tous les souvenirs, de toutes les espérances, de toutes les ambitions, de toutes les réalités de notre histoire. "

L.O. Pantel

Notre galerie nationale

Comme frontispice de ce numéro nous publions le portrait de Son Excellence lord A. H. G. Grey, gouverneur général du Canada; dans le numéro du 3 avril, nous publierons celui de Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec; et le 10 avril, nous aurons le portrait du Président Roosevelt, et des notes le concernant.

Chronique

En Angleterre La presse associée nous a entretenus toute la semaine dernière du changement qui allait s'opérer dans l'équilibre européen. Le roi d'Angleterre, qui ne peut voyager pour son simple plaisir, serait en train de disloquer la triple alliance de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie, en préparant au Monténégro un coup d'Etat qui mettrait aux prises l'Autriche et l'Italie.

L'Allemagne interviendrait dans le conflit, mais ici encore la Grande Bretagne opposerait son veto aux volontés de l'irrépressible Guillaume et déclarerait le protectorat anglo-italien sur les Balkans.

Il n'y a probablement rien de fondé dans ces rumeurs, mais elles démontrent l'état de malaise qui règne en Europe et les efforts qui seront vraisemblablement tentés, de toutes parts, pour isoler l'Allemagne. Les puissances armées n'éprouveront aucun repos, n'entretiendront aucune sécurité aussi longtemps qu'un homme variable, épris d'arbitraire et de caprice comme le Kaiser, se conduira en maître des nations alliées ou neutres qu'il tient sous sa main, et croira pouvoir, à sa guise, menacer de la guerre les souverains ou les peuples qui n'ont pas le don de lui plaire. Le roi Edouard VII est un habile diplomate, ami de la paix sans doute, et c'est bien à ce titre qu'il appuie la France et fait comprendre à son quinteux neveu que l'Autriche et l'Italie ne sont pas entièrement sous son pouce et pourraient fort bien, adossées à la Russie et à la France, se moquer des exigences de leur léonin partenaire.

* * *

Notre ancien gouverneur général, lord Aberdeen, vient d'être nommé Lord Lieutenant d'Irlande, et il a fait son entrée à Dublin avec une pompe et une solennité inouïes. Le comte et la comtesse Aberdeen représentent, non seulement par leur naissance mais encore par la culture de l'esprit et les générosités du coeur, l'une des plus belles familles de la noblesse anglaise. En Irlande comme au Canada et au Canada comme en Irlande, où ils vont pour la seconde fois au même titre et à la tête du gouvernement intérieur de ce pays, ils n'ont laissé que des souvenirs exquis de leur présence. C'est dire que la population s'est portée avec enthousiasme à leur rencontre et que grands comme petits, soldats comme paysans sont allés saluer ceux qu'ils tiennent pour les chefs d'une grande famille plutôt que pour les chefs de l'exécutif irlandais.

* * *

Tout Londres a été mis en émoi à la nouvelle que la Compagnie de la mine d'or Mysore déclarait un dividende de 145 pour cent. C'est la plus riche exploitation aurifère du monde.

Depuis les dix dernières années, les dividendes ont varié entre cent et cent cinquante pour cent par année. On rapporte un trait vraiment curieux de l'histoire de cette mine qui a failli être abandonnée sans retour n'eût été la détermination de l'un de ses fondateurs.

Il y a à peu près 24 ans, la compagnie périclitait, et il était très sérieusement question d'en liquider l'actif. On tint une réunion du bureau et on proposa de faire la liquidation. Sir Charles Tenant était le président et il combattait vivement cette idée. "Je ne suis pas venu de Glasgow à Londres, dit-il, pour liquider la compagnie, et je crois que nous devrions creuser quelque peu plus avant." Deux des directeurs le soutinrent, les autres laissèrent la salle des délibérations. Mais les trois obstinés tinrent à leur tête, dépensèrent à creuser un peu plus avant les derniers louis de la compagnie, et arrivèrent à tirer les millions que l'on sait, — $41,5[illegible]70 — de filons qu'on avait été si près d'abandonner !

* * *

En France Le désastre de Courrières devait avoir une répercussion sur les esprits des classes ouvrières, déjà si inquiets, si troublés par la propagande socialiste ; résultat, 40,000 hommes sont en grève dans la région du Pas-de-Calais.

A une conférence entre les propriétaires de mines et les représentants des mineurs de ce district, les premiers ont déclaré impossible d'augmenter les salaires des ouvriers, mais ils feront une avance de 10 pour cent aux travailleurs souterrains et de 5 pour cent aux travailleurs du dehors. Cette proposition qui semble aussi libérale que les circonstances le permettent sera probablement acceptée et empêchera l'aggravement du sort des malheureux mineurs auxquels le monde entier porte un si sympathique intérêt.

* * *

A la date du 16 un sentiment de pessimisme planait au-dessus de la conférence d'Algésiras; le 18, les délégués tournaient à l'optimisme, et hier, et



Le Comte Aberdeen, G. C. M. G., Lord-Lieutenant d'Irlande

aujourd'hui, on ne sait ce qu'il retournera de cette mise en scène qui tient le monde dans l'attente des plus graves dénouements.

Au dernier avis les délégués des pouvoirs neutres délibèrent séparément tantôt avec ceux de France tantôt avec ceux de l'Allemagne et on n'attend aucun changement définitif avant que Paris et Berlin aient fait tenir de leurs nouvelles.

Une réunion spéciale du cabinet Sarrien a eu lieu le 17 et naturellement le nouveau ministre des affaires étrangères, M. Bourgeois, qui passe pour le second sphinx de la politique française, M. Sarrien le chef du cabinet en étant le premier, M. Léon Bourgeois, a dû prendre, enfin, le crachoir et le garder jusqu'à épuisement du sujet. Il a pu éprouver que critiquer un peu, beaucoup tout le monde, se réserver et se taire savamment sont choses plus faciles que s'expliquer clairement et adopter une politique qu'on sait d'avance irréalisable parce que le pays n'est pas là, unanime pour la soutenir contre l'ennemi commun. Quand on a, des années durant, semé les vents, on ne peut être surpris d'avoir à récolter la tempête. Toutes les habiletés du monde échoueront à sauver un pays profondement divisé.



La Comtesse Aberdeen

Pour en revenir à M. Bourgeois, parlant au Conseil des ministres français, il aurait mis au point la situation faite à la France et à l'Allemagne et il aurait déclaré que le "ministre des affaires étrangères" ne prendra pas part au débat sur le budget "des affaires étrangères"! M. Bourgeois ministre continue à se dérober aux responsabilités, à poser au silence tout comme faisait M. Bourgeois député et chef de toutes sortes d'oppositions. Reste à savoir si cette attitude sera du goût des intransigeants de gauche et de droite extrêmes. La situation de M. Bourgeois est d'autant plus délicate et tendue que les principaux journaux de son propre parti se refusent à toute concession et à tout compromis qui ressemblerait à une reculade devant les exigences de l'Allemagne. Les républicains avancés de France — nuance Bourgeois-Sarrien — ont été bien trop loin dans ce sens pour revenir sur leurs pas et tâcher de liquider la situation par une politique transactionnelle qu'ils ont interdite à Rouvier, le précédent ministre des affaires étrangères.

* * *

L'avènement de M. Georges Clémenceau au ministère de l'intérieur mérite d'être signalé. M. Clémenceau est un autre faiseur et défaiseur de cabinets français — ils sont trois ensemble de ces "hommes forts" qu'on réserve et qui se se réservent pour les grandes circonstances, mais qui n'ont pas duré et ne dureront pas longtemps — qui a juré ses grands dieux de mettre à exécution sans faiblesse, savoir même avec plus de rigueur qu'avant, si la chose est possible, la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat.

C'est bien là aussi ce que s'étaient dit les prédécesseurs des sieurs Sarrien, Bourgeois et Clémenceau. Aux dernières nouvelles MM. Rouvier, Bienvenu-Martin et autres, restaient bien convaincus d'avoir pris un engagement téméraire. Le gouvernement français a déjà reculé devant les protestations d'évêque désarmés; qui nous dit que l'histoire ne se répétera pas malgré les défis de l'archi-sectaire Clémenceau.

* * *

En Russie Il s'est tenu le 18 à Saint-Pétersbourg une assemblée de 6,000 personnes pour encourager l'attitude de la Ligue de l'Education inaugurée dans un but de propagande par les démocrates constitutionnels. Il s'agit de répandre parmi le peuple l'instruction politique nécessaire à la jouissance des libertés parlementaires. Des orateurs éminents ont pris la parole et on n'eut à signaler aucun désordre jusqu'à ce que M. Norikoff soit venu dénoncer dans un discours froid et calculé la peine de mort dont il demanda l'abolition. La police intervint là-dessus et dispersa l'assemblée.

Ce sont là des scènes fréquentes en Russie et elles ne disparaîtront qu'avec l'exercice régulier des pouvoirs populaires qui seront prochainement confiés à l'Assemblée nationale.

* * *

Le premier ministre de Witte et les libéraux qui le secondent ont obtenu du ministre de l'intérieur qu'il prépare et promulgue toutes les instructions nécessaires pour empêcher la persécution et le massacre des juifs russes.

Le Tsar aurait été saisi d'horreur en entendant les récits fantastiques que des députations d'Israélites lui auraient faits sur la situation de leurs compatriotes; il aurait fait mander M. de Witte auprès de lui et lui aurait enjoint de mettre tout en oeuvre pour protéger les victimes des haines populaires. M. de Witte se serait plaint de l'opposition des réactionnaires à ses projets d'apaisement et aurait offert à son empereur sa démission de président du conseil. Mais Nicolas II, loin de se rendre à une telle demande, aurait exigé de son ministre qu'il prépare une législation qui reconnaisse aux Juifs l'égalité devant les lois de l'empire et même le droit à la représentation dans l'Assemblée nationale.

Va-t-on de ce fait et des bonnes dispositions manifestes de l'empereur et de son premier ministre, conclure au règlement définitif de la très grosse question juive en Russie? On peut en douter, surtout si l'on tient compte du sentiment général qui anime la population contre les fils d'Israël. On va même jusqu'à soutenir que le projet de loi dont nous parlons ci-dessus ne pourrait être présenté à l'Assemblée sans danger de soulèvement au sein de cette nouvelle chambre et parmi les classes les plus importantes de l'empire russe.

* * *

On annonce maintenant la démission de M. de Witte qui se sentant trop vivement combattu sur le terrain des réformes agraires qu'il veut introduire, allègue des raisons de mauvaise santé et se refuse absolument à diriger davantage le cabinet dont il a été le premier président. Cette nouvelle a besoin de confirmation et sera sans doute démentie lorsque nos lecteurs recevront le présent numéro de l'Album.

Echos de la semaine

Les Canadiens-français du Maine

EN réponse à l'appel du comité Franco-canadien, de la cause nationale, le 12 du courant, deux cents délégués, représentant 75 sociétés franco-canadiennes de l'Etat du Maine, se sont réunis dans la grande salle de l'Institut Jacques-Cartier de Lewiston. Le but de cette assemblée est tout expliqué dans la circulaire adressée



Le R. P. Duchaussoy, Dominicain. Cl. Laprès & Lavergne.



Le R. P. Grolleau, Dominicain.

par le comité sus-nommé aux Canadiens-français établis dans le Maine. De cette circulaire nous extrayons l'édifiant passage ci-après :

"Le comité de la Cause Nationale, composé de membres de l'Institut Jacques-Cartier de Lewiston, a jugé à propos de prendre l'initiative d'un mouvement de revendication contre les assimilateurs de notre langue et de faire tout le travail nécessaire pour l'avancement de nos compatriotes dans la Nouvelle-Angleterre, et particulièrement dans cet Etat du Maine. Cet avancement, nous le voulons surtout dans le domaine religieux, où nous sommes en majorité et où, cependant, nous sommes presque complètement ignorés. Nous voulons à l'avenir que l'on respecte notre langue et que justice nous soit rendue; nous voulons des prêtres franco-américains pour nos paroisses franco-américaines ; et lorsque les circonstances le permettront et que Rome sera bien renseignée sur notre nombre et nos justes réclamations, nous n'avons aucun doute qu'elle ne dédaignera pas de revêtir de la pourpre romaine un des bons prêtres de notre nationalité."

On le voit, il n'est nullement question de politique, nos compatriotes des Etats-Unis ne demandant qu'à être équitablement traités: quant à la conservation de leur langue, et quant au choix de leurs directeurs spirituels. Au reste, écoutons M. Joseph Voyer, président du comité de la cause nationale, du Maine, dans son discours d'ouverture de l'assemblée dont nous parlons:

"Dans certaines écoles canadiennes-françaises, dit M. J. Voyer, on ne parle que l'anglais; des paroisses entières, ou en grande majorité composées de Canadiens-français, sont desservies par des prêtres qui ne parlent pas ou ne comprennent pas la langue française. C'est pour étudier un état de choses aussi anormal et tâcher d'y remédier, que les Franco-américains de l'Etat du Maine sont aujourd'hui requis; il leur faut s'organiser pour résister pacifiquement à l'envahissement.

"Il est bien entendu que ce n'est pas une guerre au clergé étranger que l'on veut faire, loin de là. L'idée de l'Institut Jacques-Cartier, en organisant cette assemblée, a été de grouper les Canadiens-français du Maine, de façon à pouvoir mieux prêter main forte aux centres qui ne sont pas bien organisés au point de vue de l'influence nationale et religieuse, de façon à pouvoir leur assurer des prêtres parlant la langue de la majorité et des écoles où les enfants puissent apprendre le français en même temps que l'anglais."

Il n'est pas croyons-nous, de tâche plus noble, plus patriotique, que celle entreprise par M. Voyer et ses collaborateurs dévoués, aussi, souhaitons-nous un plein succès aux sages revendications sociales, réclamées par les nôtres au sein d'une nation amie. Car, hélas! le mal que signale le distingué président du comité de la cause nationale du Maine, affecte beaucoup de Canadiens-français sur tout le territoire de l'Union américaine. Nos lecteurs s'en convaincront en lisant l'article concernant Bourbonnais, Illinois, que nous publierons prochainement. Et, si en l'espèce, on voulait voir de l'exagération dans les espérances de nos compatriotes des Etats-Unis, nous répondrions que: tout ce qui a été fait de grand, dans le monde, a été fait au nom d'espérances exagérées. Somme toute, celles de nos amis des Etats ne sont que justes. Courage donc, frères de là-bas, et puisse la victoire couronner vos efforts si dignes d'intérêt.

* * *

Les médicaments brevetés

MESSIEURS les marchands d'orviétan ont agi de telle sorte que la société s'en émeut. Se faisant l'écho de la voix de nombre de leurs commettants, certains députés au parlement fédéral, se proposent d'élaborer un projet de loi ayant pour but de statuer sur la vente de quelques médicaments brevetés, plutôt nuisible à la santé publique. La mesure n'est pas hâtive, ce nous semble, quand nous songeons à ce que la presse a dit sur cette question, et aussi notre gouverneur général, lors du dernier banquet annuel des étudiants en médecine de l'Université McGill.

* * *

Feu l'hon. A. G. Jones

LA Nouvelle-Ecosse a enregistré, la semaine dernière, un nouveau et important décès. M. A. G. Jones, lieutenant-gouverneur de cette province, étant mort à Halifax, à l'âge de 82 ans, le 15 du courant. Ancien ministre de la milice canadienne, sous le ministère Mackenzie, le défunt occupait le poste de lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse depuis 1900. Nous empruntons à un confrère les quelques notes biographiques suivantes :

"M. Alfred Gilpin Jones descendait d'une famille de Loyalistes; son grand-père, Stephens Jones, était un officier des Dragons Américains du Roi, qui était venu s'établir en Nouvelle-Ecosse vers la fin de la guerre de la Révolution des colonies anglaises d'Amérique. Son père, Guy C. Jones, fut pendant plusieurs années chef de l'Enregistrement du comté de Digby.

"M. Jones naquit à Yarmouth, en septembre 1824, et étudia à l'Académie de Yarmouth. Il fut pendant plusieurs années le chef de la maison d'importation A. G. Jones et Cie. C'est en 1865 qu'il entra dans la vie publique comme adversaire de l'union de la Nouvelle-Ecosse, au Canada, et il fut pendant quelques années le chef du parti anti-confédéré de sa province.

"Avant la Confédération, M. Jones était conservateur; mais il se joignit aux libéraux en 1865 et devint chef du parti pour la Nouvelle-Ecosse, en 1869. Depuis lors, il se signala comme libre-échangiste et adversaire déclaré de la fédération impériale.

"En 1896, il fut nommé commissaire du Canada à la conférence tenue au sujet du Câble du Pacifique à Londres. Pendant longtemps il eut le poste de lieutenant-colonel de la 1ère brigade de l'artillerie de forteresse d'Halifax."

Chargé de plusieurs missions en Angleterre, l'honorable Jones s'en acquitta avec autant de zèle que de tact. Sa mort cause bien des regrets dans sa province et dans le Dominion.



Le R. P. Plessis, Dominicain.



Le R. P. Schmidt, S. J.

Etats-Unis et Canada

LE "New-York Herald", un des journaux les mieux renseignés de la république américaine, assure que l'on s'ingénie à aplanir les difficultés qui existent entre ce pays et celui de l'oncle Sam. Difficultés qui, on ne l'ignore pas, survinrent à propos de: la pêche au phoque; la protection des pêcheries dans les eaux internationales, les grands lacs et le St Laurent; les pêcheries de Terre-Neuve; la conservation des chutes Niagara, etc. Au moment où l'Angleterre et la grande république font échanges de courtoisies, la solution de ces questions est bienvenue et, au Canada, nous ne pouvons que nous en réjouir, si, comme il convient notre pays n'a rien à y perdre: pécuniairement ou moralement.

* * *

La Cote Nord du Labrador

PENDANT la dernière session de la législature de cette province, les discours documentés et à point, que prononcèrent l'hon. Prévost et M. Achille Bergevin, sur la question de la chasse et de la pêche dans la province de Québec, ont, une fois de plus, attiré l'attention sur l'anomalie géographique qu'offre la côte nord du Labrador. En effet, la plupart des géographes, peu au fait de l'histoire, attribuent à Terre-Neuve une grande étendue de la côte du Labrador. Or cette côte, qui aura son importance dans l'avenir du développement du Canada et spécialement de la province de Québec, appartient, bel et bien, à cette dernière, ainsi que le prouvent les traités, proclamations royales et actes administratifs concernant cette partie du territoire nord-américain. En une lettre où il montre son érudition en la matière, M. Arthur Delisle, C. R., vient de le prouver une fois de plus, partageant en tous points, à ce sujet, les opinions antérieures de Sir Hector Langevin et de l'hon. Honoré Mercier. Tout de même, nous félicitons M. Delisle de son important travail, car il rappelle à notre gouvernement qu'il est temps de comprendre officiellement tout le Labrador dans le Dominion. Les équivoques doivent cesser, sans plus tarder, si l'on désire ne pas avoir à discuter la question du Labrador avec les autorités de Terre-Neuve.

* * *

La prédication du Carême à Montréal

CETTE année, dans notre métropole, la station quadragésimale est prêchée par des orateurs sacrés au verbe aussi persuasif que sage et éloquent. Nos concitoyens le reconnaissent en fréquentant en foule les églises, pour y entendre la bonne parole. A Notre-Dame, le R. P. Plessis, dominicain, prêche le dimanche à la grand'messe de 10 heures, et le jeudi à trois heures de l'après-midi pour les dames. Dominicains aussi, sont les prédicateurs de la Cathédrale et de St Jacques. Dans notre église métropolitaine, le R. P. Duchaussoy, supérieur du couvent des dominicains de Notre-Dame de Grâce, prêche le dimanche soir à 7 heures et demie. Ce Rév. Père donne une série de conférences magistrales, dans lesquelles, en médecin des âmes, hors du pair, il traite de la conscience. Quant au R. P. Grolleau, il fait entendre sa parole autorisée à St Jacques, tandis que le R. P. Schmidt, S. J., prêche en français en l'église du Gésu, secondé par le R. P. Kanny qui, lui, s'adresse aux auditoires de langue anglaise. Tels sont les distingués et principaux pasteurs qui, actuellement, à Montréal, nous montrent la voie du salut, cependant que, dans les autres églises de la ville, des prédicateurs de marque, prêchent des retraites.

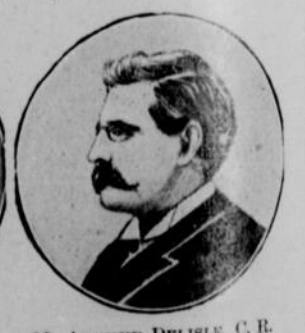
* * *

Petites nouvelles d'actualité

ON n'a pas idée de la vitesse avec laquelle les feuillets fuient sous la plume d'un échotier, lorsque, en une page, il doit toucher aux faits importants de la semaine. C'est, hélas! ce que nous constatons hebdomadairement, et aujourd'hui peut être plus que de coutume. Qu'on nous pardonne donc la brièveté de la fin de ces échos, et la phraséologie chronologique que nous allons employer à l'égard de quelques événements d'actualité. On en était encore à parler du désastre de Courrières, que, coup sur coup, en d'autres points du globe d'autres malheurs frappaient l'humanité. Sans parler des naufrages si communs à cette saison, signalons le tamponnement de deux trains, survenu ces jours-ci dans le Colorado. Cet accident a coûté la vie à quarante voyageurs et est dû, d'après une enquête, à l'incurie d'un télégraphiste. S'intéressant beaucoup à l'instruction publique, la législature d'Ontario va voter $170,166 pour aider à soutenir les universités et écoles des mines de la dite province. Pourquoi, nos honorables de Québec, sont-ils plus chiches sur ce chapitre ? Aux Etats-Unis, la question des mineurs et des compagnies qui exploitent les grandes houillières de l'Union ne va pas à souhait. Etant données les demandes des patrons, M. John Mitchell, président de l'union des mineurs d'Amérique a annoncé à M. G. F. Bauer, président du comité des propriétaires de mines, que: si les conditions actuelles sont maintenues, les mineurs déclareront une grève générale. Cette attitude de la main-d'oeuvre américaine nous surprend d'autant moins,



Feu A. G. Jones, Lieut.-Gouv. de la Nouvelle-Ecosse.



M. Arthur Delisle, C. R.

que nous nous plaisons à lui reconnaître beaucoup de bonne volonté. Pendant que leurs Altesses royales et impériales le prince et la princesse de Galles rentrent en Angleterre, après un séjour de cinq mois dans l'Inde, le prince Arthur de Connaught, retour de mission auprès du Mikado, va honorer Montréal d'une visite, le 8 mai prochain.

L. d'ORNANO.

CROISADE DE LA TEMPERANCE

Texte publié sous les auspices d'un comité d'ecclésiastiques désignés par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal

Les Pères Franciscains sont toujours à l'oeuvre. Il nous revient des paroisses où s'exercent leur zèle et leur prédication des rapports de plus en plus consolants. C'est partout comme un assaut de bonne volonté, une généreuse émulation. Bientôt, dans les localités rurales en particulier, toute la population sera enrôlée dans notre admirable Société de Tempérance.

* * *

Constatation importante: rien absolument dans ce mouvement ne ressemble, ni de près ni de loin, à une pression sur les consciences. Le mal est indiqué, ses suites funestes sont démontrées; et les remèdes contre le terrible fléau sont annoncés. Libre à chacun de les prendre ces remèdes préventifs, ou de ne pas les prendre.

Quelquefois, la population se montre tout d'abord hésitante. Mais si peu qu'elle écoute, elle se rend compte bien vite que l'alcoolisme est vraiment le fléau le plus dévastateur et le plus hideux qui ait ravagé l'humanité jusqu'à présent. Fléau d'autant plus redoutable qu'il atteint les sources de la vie, empoisonne les enfants de l'alcoolique, transmet sa tare physique et morale à toute la race. Ces ruines physiques, morales, économiques et sociales perpétuées par l'hérédité finissent par former, au fond des âmes, une ferme conviction. On avoue que l'intempérance, que l'alcoolisme n'est pas seulement une faute individuelle, mais aussi un crime de lèse-patrie et de lèse-humanité.

Et alors, très logiquement, on ne dit plus: "La Société de Tempérance est pour les ivrognes, afin d'assurer leur conversion et leur persévérance". Sans doute, la ligue sainte a été fondée pour ceux-là; et ils doivent y entrer, même y rentrer encore et encore, sans jamais se laisser décourager par les chutes. Mais elle est pour tous les chrétiens, pour ceux qui veulent se corriger des habitudes acquises, pour ceux qui veulent se préserver, pour ceux qui veulent protester contre le grand mal du jour, pour ceux qui veulent donner l'exemple.

On comprend qu'il faut être apôtre! Quand les âmes, les familles, la nation, la race sont en danger, tout homme de coeur doit faire plus que la tempérance n'exige en temps ordinaire. L'exemple des bons devient nécessaire, pour entraîner les lâches et les indifférents. Les bons vont donc de l'avant; et les autres suivent. Hommes, jeunes gens, femmes et jeunes filles, petits enfants, tous s'inscrivent. La croix est sollicitée par les chefs de famille, la croix victorieuse dans la lutte qui se livre : "In hoc signo vinces !"

* * *

Comme on dit aujourd'hui, c'est une page vécue que nous venons d'écrire. Entendons plutôt ce que raconte le curé de Repentigny.

"J'ai invité le Révérend Père Charles à venir nous prêcher une mission de tempérance.

Du 4 au 11 mars, tous les jours, les paroissiens de Repentigny furent appelés à l'église. D'abord ils parurent hésitants: ils craignaient d'entreprendre une chose trop difficile. Dieu aidant, la parole du Père, toujours douce mais persuasive et convaincante, accomplit une merveille!

Les trois derniers jours de la retraite furent admirablement suivis. Enfin, entraînés par l'exemple des mères, des épouses et des jeunes filles, les hommes et les jeunes gens vinrent en grand nombre donner leur nom. Mais tout-à-fait librement, aucune pression ne fut exercée sur personne.

La clôture de la mission, le 11, dimanche, fut le coup de Dieu!

Je compte 116 familles dans Repentigny; 100 croix furent distribuées dans le sanctuaire, au pied de l'autel. Homme de peu de foi, c'était là toute ma provision! Il m'en a manqué 15, que je vais remettre sans retard aux veuves, aux vieillards absents pour cause de maladie et aux titulaires des écoles.

La cérémonie de cette distribution de croix noires s'est accomplie au milieu d'un silence tout plein d'émotion. La paroisse presque tout entière était là. Beaucoup d'étrangers sont venus assister à ce beau spectacle, si agréable aux yeux du Seigneur, si rempli de promesses et si consolant pour le curé qui ne mérite pas tant de joie.

Par leur présence, le curé de Saint-Paul l'Ermite et son dévoué vicaire étaient venus rendre témoignage à la générosité de ce magnifique mouvement de zèle en faveur de la tempérance.

J'ai le plaisir d'ajouter que chez nous, comme ailleurs, les conseillers municipaux ont spontanément encouragé les efforts du Père, et qu'ils ont déclaré vouloir se conformer aux exhortations des autorités ecclésiastiques au sujet des licences pour le débit des liqueurs.

Que Dieu soit béni!"

* * *

Nous pourrions facilement reproduire d'autres lettres à la suite de celle-ci.

A quoi bon multiplier les témoignages, les donner tous le même jour? Nous les réservons pour plus tard. Il suffit d'avoir démontré que la campagne se poursuit et qu'elle est féconde.

Qu'il y ait des obstacles à vaincre, c'est certain! Qu'ils soient invincibles, personne ne saurait plus le soutenir !

Les quelques abstentions constatées ici et là ne peuvent en rien nuire au succès de la croisade qui est commencée! Dès maintenant elle a les promesses d'une victoire complète.

Il n'est jamais trop tard

HISTOIRE VÉCUE

L'histoire que nous allons raconter est presque incroyable, mais elle est vraie. Elle s'étalait, l'autre jour, en lettres longues d'un pouce et en un style de feuilleton à effet, dans l'un de nos quotidiens. Elle fait suite — et quelle suite? — à ce que nous disions récemment sur "l'alcool et la morale". Par charité, nous tairons les noms des intéressés.

Victime de la passion qui fait tant de malheureux et les aveugle si complètement, X., un père de famille de notre ville, avait promis maintes fois de se corriger. Hélas! comme tant d'autres, il devait expérimenter jusqu'où c'est difficile à la nature de remonter la pente des habitudes mauvaises. Et son expérience, vous l'allez voir, devait être particulièrement cruelle.

L'un de ses enfants vint à mourir. La pauvre mère, tout en larmes, ensevelit le petit cadavre dans un drap blanc ; et l'homme, lui, partit pour aller faire la déclaration de décès à l'Hôtel de Ville. Sa femme le mit en garde: "Tu sais, ton enfant est sur les planches! Tâche de te tenir sage". "Oh! oui, avait-il répondu, car vois-tu, femme, c'est Dieu qui nous punit à cause de mon inconduite. Mais, c'est fini, je ne boirai plus!" Et il s'en alla de son faubourg à la ville, avec quelques dollars en poche, pour les frais à solder.

Oh! le démon de l'ivrognerie il est habile. Ne croyez pas qu'il conseille jamais de s'enivrer. On ne l'écouterait pas. "Quand on a de la peine, pourquoi ne pas tâcher de s'égayer un peu?" se ronronnait notre individu, en déambulant vers l'Hôtel de Ville. "Rien qu'un verre, cela me donnera du courage. D'ailleurs ma femme ne le saura pas".

C'est l'ordinaire et vulgaire tentation du buveur, qui a honte de ses excès: "On ne le saura pas!" Oui, mais, il y a un proverbe chinois qui dit que si on veut qu'une chose ne soit pas connue, il faut ne la point faire!

Une buvette, en s'offrant à sa vue, vint du reste préciser la tentation. Il entra. On lui servit à boire.

Des amis surgirent — il en surgit toujours quand on n'en a pas besoin — qui lui offrirent de banales condoléances et, naturellement hélas! on trinqua...

Vous comprenez, sans qu'on le dise, que notre homme sortit de là tout gaillard. Il n'avait pas oublié pourtant où il devait aller; mais les amis, ces chers amis, sous prétexte de le consoler, voulaient l'amener au théâtre. Il hésita bien un moment, fixa ses idées, se discuta la chose pour conclure qu'après tout... il avait le temps, et, il s'en fut au théâtre. Pauvre ivrogne, pauvre père!

Au sortir du théâtre et quand il eut pris une autre consommation, dans une autre buvette — il y en a partout! — il tomba dans les mains d'un filou, qui lui escamota ce qui lui restait d'argent.

Ce n'était pas encore assez. Le volé et le voleur, par suite de je ne sais quelle altercation, furent tous les deux appréhendés par les agents de police.

X... s'en tira pourtant, mais il dut partir sans argent.

Sitôt sorti du poste, vous pensez que n'ayant plus d'argent, il songea à retourner chez lui... pour enfin voir à la déclaration du décès de son fils? Ah! bien, oui! Il rencontra des amis. On lui paya la traite. Des amis, toujours des amis! La traite, toujours la traite!

On le ramassa ivre-mort, et, il coucha au poste de police. Voilà.

Et pendant ce temps-là, à la maison, là-bas, près du cadavre bleui de son enfant, la mère, la pauvre mère ne se demandait même pas où il était. Elle ne le devinait que trop. Si elle eût été veuve encore, elle se serait adressée à quelque âme charitable. Mais il pouvait revenir, faire du bruit, se fâcher. Que faire? Elle attendit.

Oh! la cruelle attente! Se peut-il qu'on fasse ainsi souffrir une mère?

Jeunes gens qui lisez ces lignes et qui aimez vos fiancées, si vous sentez dans vos veines le funeste penchant à boire, arrêtez-vous pendant qu'il en est temps.

Enfin, il arriva, titubant, chantonnant un refrain d'ivrogne et il dut dormir... avant de reconnaître vraiment la pauvre femme qui veillait — toujours seule — près du berceau, devenu un lit de parade. Quand le malheureux s'éveilla, il eut honte, il pleura, il demanda pardon..

La courageuse chrétienne pleura avec lui et pardonna. Elle lui parla du bon Dieu qui soutient ceux qui veulent. Elle lui rappela qu'on prêche partout la tempérance. Elle lui montra le chemin du presbytère.

Le lendemain, dans le pauvre logis, X. clouait à la place d'honneur une croix noire... comme celle qu'il a vue jadis dans la salle, chez son grand'père.

C'était bien tard, sans doute; mais il n'est jamais trop tard.

Le poison maudit !

La mort soudaine et récente d'un ami — dit notre confrère Trottain — m'a bouleversé parce que je lui étais particulièrement attaché. C'était un coeur d'or, un camarade dévoué, très instruit, audacieux et énergique, un homme enfin qui promettait de faire sa marque. Il est mort à 34 ans, terrassé par l'alcool, couché dans la tombe pour toujours, avant d'avoir pu faire bénéficier son pays et sa race des trésors de son intelligence. C'est en songeant à lui, hier soir, que je vis, dans la pénombre mystérieuse, se lever un à un et passer devant moi, les cadavres décharnés de mes amis disparus depuis quelques années par la même cause.

Leur nombre m'a épouvanté.

Ici je vois B., mort de la tuberculose à 35 ans, un commis dans le gros, très estimé ; là, M., boucher, mort à 37 ans de cirrhose du foie ; là encore, les trois frères L., deux marchands de gros et un comptable, décédés entre 33 et 38 ans, trois hommes d'affaires de premier ordre, solidement bâtis et d'une activité sans égale; plus loin, le notaire D., dont la clientèle fut si nombreuse; les deux avocats B. et S. qui firent du bruit; G., l'agent d'annonce sans pareil; A., l'épicier à l'aise; D., marchand, etc., etc.

Tous ont succombé à une des nombreuses maladies résultant de l'usage de l'alcool, tous étaient en passe de devenir des citoyens marquants, tous étaient mariés et ont laissé des enfants en bas âge sur qui pèsera lourdement la funeste passion des auteurs de leurs jours.

Que de tristesses, que de deuils accumulés par l'usage d'un poison maudit ?

Quelles pertes pour notre race qui a tant besoin de toutes ses énergies ?

Ce n'est pourtant pas les quelques millions de bénéfices encaissés annuellement par les marchands et les gouvernements qui arriveront à compenser les pertes douloureuses et incalculables que le pays fait chaque jour. Pourquoi nos classes dirigeantes, nos gouvernants n'arrêtent-ils pas ce suicide de notre race? Pourquoi nos médecins ne se liguent-ils pas pour suggérer aux législateurs les mesures qu'il doivent prendre ?

Mgr l'archevêque de Montréal vient de commencer une campagne appelée à d'excellents résultats, si nos députés et nos hommes de professions veulent faire leur part dans leur domaine d'influence. Reculeront-ils ? Il ne le faut pas.

Que tous les patriotes s'unissent pour chasser l'ivrognerie de nos foyers; que tous les coeurs droits se liguent pour faire une guerre sans merci à ce vice honteux; que tous ceux qui désirent voir la race canadienne-française morale, forte, active, industrieuse, se donnent la main pour combattre le poison maudit !

Son Excellence Lord A. H. G. Grey

Gouverneur-Général du Canada.

CONTINUANT de suivre la ligne de conduite que nous nous sommes tracée, nous donnons, comme frontispice de ce numéro, le portrait de Son Excellence lord Albert Henry George Grey, quatrième comte de ce nom et gouverneur général du Canada. Comme corollaire de cette illustration, les quelques notes biographiques et historiques de cette page s'imposent. Nous nous faisons donc un plaisir de les offrir à nos lecteurs.

Le comte Grey, qui a succédé à lord Minto, — son beau-frère — comme gouverneur général du Dominion, est né le 28 novembre 1851. Il a fait et terminé ses études à l'université de Cambridge. En 1880, il entra à la Chambre des Communes où il représenta successivement les districts électoraux anglais de Northumberland sud et Tyneside. Son expérience administrative a été acquise en Afrique-Sud, où il dirigeait les affaires de la Rhodésie, à l'époque de la rébellion de 1896, et où il se distingua par son activité infatigable. Lord Grey fut un des fondateurs de la "British South Africa Company" en 1889. A la suite du fameux raid Jameson, qui rendit impossible l'administration de la Rhodésie, par ce médecin brasseur d'affaires, Son Excellence lord Grey lui succéda en 1889. Cependant, ne voulant pas prêter à la critique, notre gouverneur général, afin d'occuper le haut poste de confiance que lui offrait le gouvernement de la feue reine Victoria, vendit tous les intérêts qu'il avait dans la "British South Africa Company".

Non seulement le comte Grey est un politicien de premier ordre, mais il est, en outre, un philanthrope convaincu. C'est lui, par exemple, qui travailla considérablement à l'amélioration et à la réforme de la tenue des tavernes en Angleterre. Il a créé une société de bienfaisance, connue sous le nom de "Public House Trust Association", ayant pour objet d'établir des maisons convenables, où le manger se vend en même temps que la boisson, et où le débitant n'a pas de gains sur la vente des liqueurs spiritueuses, mais, en revanche, réalise des bénéfices raisonnables, sur celle des victuailles et des boissons non alcoolisées. On le voit, lord Grey, est un économiste et un philanthrope de marque.

Notre gouverneur général descend d'une longue lignée de serviteurs de la couronne britannique. Sous les murs de Québec, en 1759, un de ses ancêtres était aide-de-camp du général Wolfe.

Lord Grey a été élevé à la pairie en 1901; son père était le général sir Charles Grey, c'est dire que le gouverneur général du Dominion est le frère de Lady Minto, actuellement vice-reine de l'Inde, et qui, épouse de lord Minto, prédécesseur immédiat de lord Grey à Rideau Hall, habita cette résidence d'Etat jusqu'à l'arrivée de son hôte actuel.

Parmi les divers titres de lord Grey, figure celui de lord lieutenant de Northumberland. Ses vastes propriétés dans ce comté d'Angleterre ayant une superficie de 17,600 acres. En 1877, le comte Grey a épousé Alice, fille de Robert Stayner Halford, M. P. pour Westonbert, Gloucestershire. Son héritier est le vicomte Howick, qui est actuellement dans sa vingt-cinquième année.

En Rhodésie, comme en Angleterre, la popularité personnelle de lord Grey s'est toujours trouvée rehaussée de celle de son épouse, la comtesse occupant un rang élevé dans la haute société anglaise. A Lisbury, Northumberland, où est situé le château de son mari, elle est aimée de tous jusqu'à l'adoration. Les qualités de coeur et d'esprit qui lui ont attiré partout l'affection de son entourage, lui valurent la sympathie des Canadiens de tous rangs, dès les premiers jours de son arrivée dans ce pays.

Et maintenant que, brièvement, nous avons dit qui sont Leurs Excellences lord et lady Grey, au moins au point de vue purement documentaire, qu'il nous soit permis de les montrer sous un jour plus particulier, dans le cadre où ils vivent. Nous avons nommé "Rideau Hall".

Lorsque l'honorable Th. McKay faisait naguère bâtir dans la forêt sa maison d'habitation, massive construction de pierre, il ne se doutait certes pas qu'elle serait un jour la résidence officielle des représentants de Sa Majesté Britannique au Canada. Car tel devait être le sort de cette demeure, dont le premier propriétaire avait l'âme d'un poète, lorsqu'il choisit le site pittoresque où il la fit bâtir. Successivement, "Rideau Hall" a eu l'honneur d'être habité par des personnages tels que les gouverneurs généraux: comte Dufferin, marquis de Lorne, lord Stanley de Preston, plus tard, comte de Derby; comte d'Aberdeen, comte de Minto et, enfin, par le comte Grey qui nous occupe. Chacun de ces seigneurs anglais a tenu à faire embellir et améliorer "Rideau Hall", durant son terme d'office au Canada.



La Comtesse Grey.

L'hôte actuel de "Rideau Hall" étant non seulement un homme d'Etat, mais aussi un sportman enthousiaste et un ami des arts, il n'est pas douteux qu'à son tour il ne contribue à rendre plus belle sa résidence d'Ottawa. Du reste, lady Grey qui s'occupe peu ou point des choses de la grande politique, est, comme toutes les écossaises, fort attachée à son "home". Aussi, sa grâce et son amabilité, font-elle de "Rideau Hall" un endroit de prédilection, pour tous ceux qu'elle veut bien y inviter. L'amour de notre gouverneur général pour les sports, n'a pas peu contribué, croyons-nous à le rapprocher de Sa Majesté Edouard VII, qui l'honore en le traitant en intime. Il ne faudrait pas s'imaginer, cependant, que la haute position de lord Grey dans l'Empire britannique et les faveurs dont il jouit à la cour de St James, l'induisent à vouloir être un réformateur au Canada. Rien de tel. Affable, accommodant facilement des gens, des lieux et des circonstances, sa place est tout près du peuple, bien qu'il soit aristocrate. Encore dans la force de l'âge, le représentant du roi d'Angleterre au Canada est alerte et énergique. En tête à tête, sa conversation est charmante, et dénote de vastes connaissances. Libéral en politique, il serait plutôt de l'école des hommes d'Etat français, s'il n'était impérialiste anglais à tous crins. Jadis partisan de Gladstone, il abandonna le parti de ce grand homme, à cause d'une divergence d'opinion, concernant le "Home Rule". Imbu des idées impérialistes de Chamberlain, lord Grey est néanmoins un libre-échangiste intransigeant. Depuis sa venue au Canada, et, étant données les vues canadiennes sur le "Home Rule" et l'impérialisme, le comte Grey a eu l'esprit: soit de modifier un tantinet ses principes personnels sur ces grandes questions politiques, soit de laisser croire qu'il les a modifiés.

Or, maintenant que nous avons présenté le comte et la comtesse Grey au public de l'immense Dominion, dont de vastes territoires leurs seront à jamais inconnus, ajoutons qu'en outre du vicomte Howick, ils ont deux filles qui vivent avec eux, et qui sont aussi remarquables par leur grâce et leur éducation parfaite, que par un bon coeur et un manque de morgue évident. Ce qui, dans un pays aussi démocratique que le nôtre, est tout à la louange de ces deux jeunes filles de la grande aristocratie anglaise, lady Evelyn et lady Sybil.

Quant au vicomte Howick dont nous avons dit un mot, c'est le type du parfait gentilhomme anglais. Il est actuellement en Afrique-Sud, où pendant la guerre il se signala par sa bravoure, sous le feu des Boers.

A "Rideau Hall", la famille de Son Excellence lord Grey, est en rapports constants avec les personnes qui forment partie de la maison militaire et civile du gouverneur général.

L'aide-de-camp de ce dernier est le colonel Hanbury Williams, officier de carrière. Agé de 45 ans, le colonel Williams est le fils de Ferdinand Hanbury Williams juge de paix de Coldbrook Park, Monmouthshire. Il a étudié au collège d'East Sheen et à celui de Wellington; entré en 1878 au 43e d'infanterie légère d'Oxfordshire, il vit le feu à Madras dans le Burmah, et fut aide-de-camp de sir Edward Hawley, commandant la 2e division d'Egypte. Le colonel Williams s'est distingué à Tel-el-Kebir, ce qui lui valut la décoration. Il fut aussi aide-de-camp de l'hon. sir M. C. Grant Duff, gouverneur de Madras, et aide-de-camp d'honneur du général sir Herbert MacDonald, au Burmah. De 1892 à 1897, adjudant au 43e d'infanterie légère d'Oxfordshire. L'officier distingué dont nous parlons, a été aussi, pendant un certains temps, le secrétaire militaire de sir Alfred (aujourd'hui lord) Milner.

Le colonel Williams est marié à une charmante personne qui a joué un grand rôle à l'hôtel du gouvernement au Cap. Mme Hanbury Williams est la fille de M. Emile Reiss, riche propriétaire de Swyncombe, près de Hanley-on-the-Thames.

M. Arthur F. Sladen, autrefois employé au bureau du gouverneur général dans l'édifice de l'est du parlement, est le secrétaire particulier de Son Excellence le gouverneur général. M. Sladen est le fils aîné du colonel Sladen, juge de paix de Tiple Court, comté de Kent, Angleterre.



L'allée principale de "Rideau Hall," résidence officielle des Gouverneurs-Généraux du Canada.



L'édifice central du Parlement d'Ottawa, où le Gouverneur-Général prononçe le discours du trône

Causerie Scientifique

Etat actuel de la télégraphie sans fil

La télégraphie sans fil est encore dans l'enfance; elle ne date que de 1890, et cependant elle a déjà suscité de nombreux et importants travaux. Les inventeurs rivalisent d'ingéniosité, les perfectionnements se succèdent les uns aux autres et les installations se multiplient.

Depuis que la fameuse découverte de Branly a pénétré les limites des laboratoires, tout a été mis en œuvre pour étendre le plus possible le rayon des communications à distance, et pour donner aux nouveaux appareils toutes les qualités de bon fonctionnement et de sécurité qui puissent leur permettre de lutter avec les systèmes déjà employés de télégraphie ordinaire.

Notre pays n'est pas resté en arrière. L'on sait que le gouvernement canadien a établi plusieurs postes dans le bas du fleuve Saint-Laurent et sur quelques bateaux de sa flotte. Bien plus, il a fourni un large subside à la compagnie Marconi pour l'installation, à Table Head, Glace Bay, N. E., d'une station océanique. Tout dernièrement, la citadelle de Québec a été mise en communication, au moyen de signaux hertziens, avec les établissements de la Quarantaine à la Grosse-Isle. Enfin, il faut citer les postes terrestres que la compagnie de Forest a construits en différents endroits du Canada, et qui sont maintenant en pleine opération.

Les espérances des inventeurs se sont-elles toutes complètement réalisées? La télégraphie sans fil offre-t-elle les conditions indispensables d'un bon système de communication? Au point de vue industriel et commercial, va-t-elle détrôner la vieille télégraphie à laquelle nous sommes si habitués et qui, tout le monde le sait, fonctionne si régulièrement? Ne verrons-nous pas, enfin, dans un avenir qui n'est peut-être pas éloigné, disparaître fils et poteaux, et les câbles du fond des océans?

Voilà les importantes questions auxquelles nous voulons répondre brièvement, en signalant les avantages et les inconvénients de la télégraphie sans fil, c'est-à-dire en essayant de faire connaître la valeur commerciale qu'elle a acquise jusqu'à ce jour.

* * *

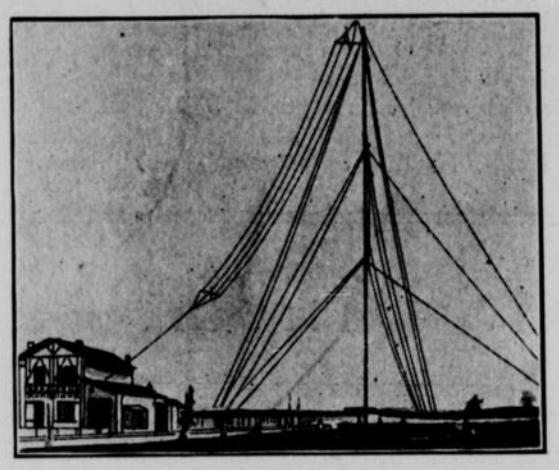
La découverte des ondes hertziennes et de leur application, au moyen du radioconducteur ou cohéreur de Branly, aux communications lointaines sans l'intermédiaire d'aucun fil conducteur, est certainement une conquête scientifique de premier ordre; elle fait le plus grand honneur aux premiers initiateurs, Maxwell, Hertz et Branly, ainsi qu'à la pléiade de physiciens qui ont soumis les premières conceptions théoriques aux exigences de la pratique.

Par eux, les ondes électriques, plus sérieusement étudiées et produites dans des conditions plus favorables, franchissent les espaces avec la rapidité de la lumière, actionnent à longue distance des récepteurs sensibles, et établissent entre les hommes, à travers les espaces, les relations les plus importantes de la vie sociale et commerciale.

La télégraphie sans fil constitue donc une merveilleuse expérience scientifique, et elle imite en quelque sorte, les communications par rayons lumineux.

Les vibrations extrêmement rapides de la lumière se propagent dans toutes les directions sous forme d'ondes sphériques et avec une vitesse de 300,000 kilomètres par seconde; elles agissent sur un récepteur particulier qui est l'œil et produisent le phénomène de la vision.

D'une manière tout à fait analogue, les ondes électriques, engendrées par les différents oscillateurs, franchissent les espaces avec la même rapidité, traversent les obstacles non conducteurs, et ne demandent plus qu'un récepteur approprié qui manifeste leur présence et les enregistre; il ne manque



Mât avec antenne.

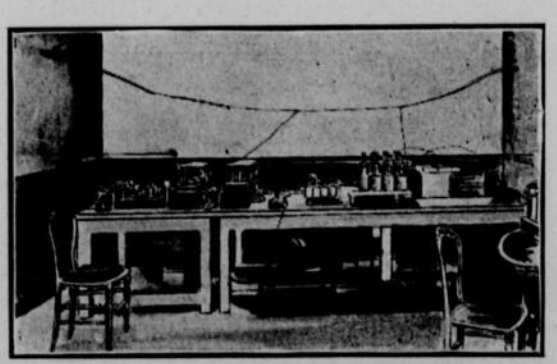
plus qu'un "œil électrique" pour les "voir". Cet organe récepteur, jouant le rôle de l'œil pour la lumière, est le radioconducteur ou tube à limaille de Branly. Le problème est résolu, et les ondes électriques, comme les ondes lumineuses, deviennent le véhicule des actions à distance, sans l'intermédiaire d'aucun fil conducteur!

Il est facile de s'imaginer quels services peut rendre un pareil mode de communication. Déjà, en Amérique du moins, on a installé des postes de télégraphie sans fils dans plusieurs villes; Québec et Montréal en possèdent déjà, et l'on prétend, par ce système, non pas faire disparaître le télégraphe ordinaire dont l'avenir nous paraît assuré, mais du moins établir un service commercial régulier et... payant.

Quoi qu'il en soit des résultats d'une semblable entreprise, l'on peut dire que, jusqu'à présent, la mer est le domaine préféré de la télégraphie sans fil, et c'est sur mer que son action est surtout effective et bienfaisante.

Il est reconnu, d'une part, que les signaux hertziens se transmettent plus facilement et à une plus grande distance sur mer que sur terre; les communications par ondes électriques, d'autre part, sont souvent les seules possibles sur l'océan et n'ont pas à redouter la concurrence.

Jusqu'à il y a quelques années, on ne connaissait



Appareils de la station Biot, France.

guère d'autres modes de communication entre navires ou avec le rivage que ceux qui sont basés sur l'emploi des rayons lumineux ou des ondes sonores. Tout dernièrement, on a utilisé des cloches immergées transmettant, par l'intermédiaire de l'eau, des sons intenses à des récepteurs téléphoniques. Mais ces signaux lumineux ou sonores ne peuvent avoir qu'une portée relativement restreinte, et la télégraphie sans fil, pour les longues distances, n'en reste pas moins l'unique moyen de communication effective.

Pendant huit à dix jours, le voyageur qui traversait l'Atlantique était sans nouvelles du continent: le monde n'existait plus pour lui, et il était dans l'ignorance absolue de tout ce qui pouvait se passer ailleurs, — et l'on sait qu'il peut se passer bien des choses en huit jours.

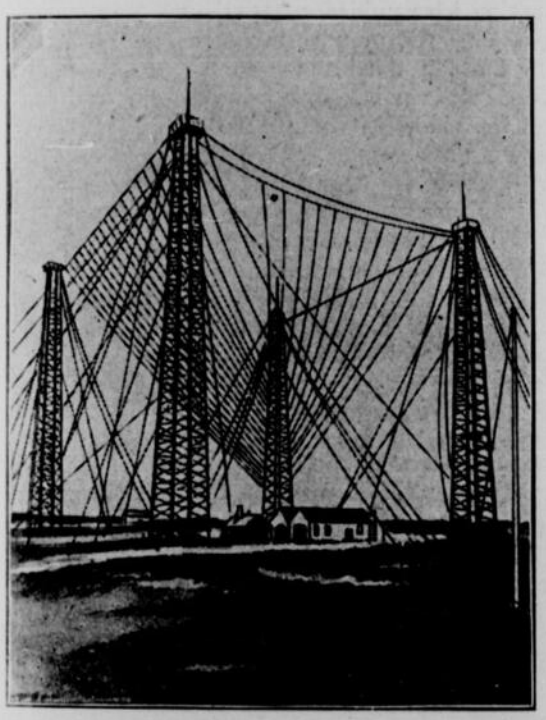
Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi.

Les grands paquebots, munis d'appareils de télégraphie sans fil, restent en relation constante, soit entre eux, soit avec la terre, à des distances énormes. Les politiciens, les hommes d'affaires, les simples touristes peuvent prendre connaissance, pendant la traversée, des principales nouvelles politiques, des fluctuations de la Bourse, de tout, enfin, ce qui peut intéresser ceux qui n'ont que la mer comme horizon et l'ennui comme passe-temps. Un petit journal, imprimé à bord, est distribué tous les jours aux voyageurs; on peut y lire les dépêches du continent ou les nouvelles transmises par les autres navires.

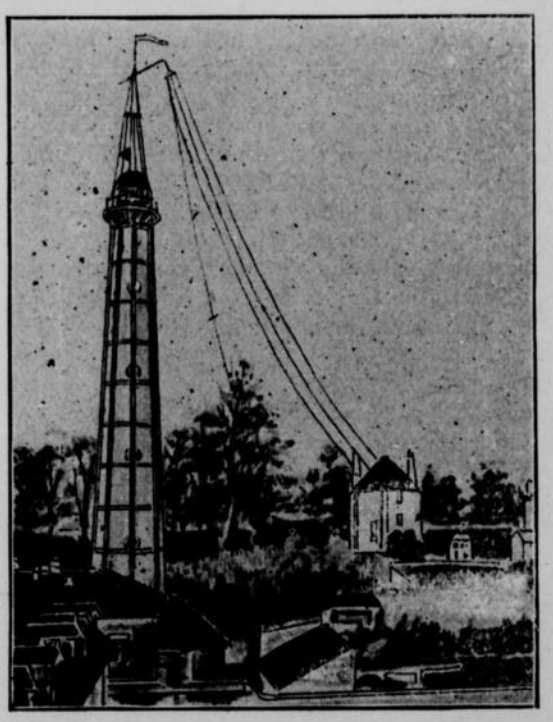
N'est-ce pas vraiment merveilleux?

Que dire maintenant de l'emploi des ondes hertziennes pour prévenir les collisions dans les brouillards, pour avertir les vaisseaux de l'approche des côtes et des endroits dangereux!

Les services que peut rendre la télégraphie sans fil ne sont pas moins importants en temps de guerre, sur l'océan, elle permet aux navires de communiquer entre eux, ce qui peut remplacer les signaux par pavillons. Sur terre, par l'installation de postes mobiles qui accompagnent les armées, elle peut suppléer à l'insuffisance des lignes télégraphiques



Antennes de Poldhu et du Cap Cod.



Tour servant de support d'antenne.

ordinaires, ou les remplacer totalement lorsqu'elles sont détruites par l'ennemi.

Voilà, rapidement esquissées, quelques-unes des applications de la télégraphie hertzienne; leur importance ne fait de doute pour personne, et elles font voir tout le profit que l'ingéniosité des inventeurs peut tirer du développement d'une simple expérience de laboratoire; il sera toujours vrai de dire, une fois de plus, que les travaux des physiciens, même ceux qui semblent être le plus strictement du domaine de la science pure, sont d'une fécondité vraiment merveilleuse.

* * *

Mais toute médaille a son revers, et la radiotélégraphie n'échappe pas à cette loi quasi universelle. C'est dire que ce mode de communication n'est pas sans défauts; il présente, avouons-le, des inconvénients qui ne lui permettent pas de lutter efficacement dans plusieurs circonstances avec la télégraphie ordinaire par fil ou par câble sous-marin.

Malgré les nombreux perfectionnements que ce système a subis dans ces dernières années la distance franchie par les ondes hertziennes est encore forcément limitée, surtout dans l'intérieur des terres. De plus, les ondes électriques se propagent dans toutes les directions, et tous les appareils récepteurs, installés dans ce qu'on pourrait appeler la sphère d'influence d'un poste transmetteur, sont susceptibles d'être impressionnés et peuvent enregistrer les dépêches.

Il n'y a donc plus de secret, et, en temps de guer-

re, ce défaut est capital. Il est vrai que l'on peut se servir d'un code particulier et de dépêches chiffrées; mais l'ennemi peut toujours troubler les communications par des signaux incohérents.

Même en temps de paix, le secret est éminemment désirable, sans compter que de nombreux appareils, installés trop près les uns des autres, produiront des signaux qui se superposent et finiront par apporter une confusion inextricable que les exigences du commerce, de la diplomatie et des affaires en général ne pourront jamais tolérer.

Lorsqu'il s'agit de communications à grande distance, il est nécessaire d'installer, aux postes transmetteur et récepteur, de très longs mâts ou antennes, ce qui exige des supports très élevés, de construction difficile, et qui offrent une forte prise au vent.

Parmi les défauts les plus graves de la télégraphie sans fil, on doit citer l'encombrement, la complication et la délicatesse des appareils, surtout de ceux avec lesquels on veut réaliser la syntonisation, c'est-à-dire l'accord entre les deux stations. Ces appareils n'offrent pas toute la sécurité désirable, et demandent un personnel adroit et exercé, à cause des fréquents réglages qu'il faut faire pendant la transmission et la réception des dépêches. A ce point de vue, il est évident que la télégraphie hertzienne ne peut lutter avec les autres systèmes employés jusqu'à ce jour, parce que ces derniers ont pour eux le grand mérite de la simplicité.

L'on sait que l'inventeur italien Marconi travaille depuis plusieurs années à résoudre le problème de la transmission des télégrammes hertziens à travers l'Atlantique. Il a installé, dans ce but, deux puissantes stations, l'une à Poldhu, Cornouailles, Angleterre, et l'autre au Cap Cod, près de Boston. A ces deux endroits, l'antenne réceptrice est constituée par une pyramide renversée contenant un très grand nombre de fils métalliques et dont la base mesure 200 pieds de côté et dont les sommets sont contenus par des pylônes en bois de 220 pieds de hauteur. L'énergie électrique utilisée atteint 100 chevaux ou 70,000 watts, et le courant produit possède une tension de 2,000 volts que l'on élève ensuite à 20,000 à l'aide d'un transformateur.

La complication, l'encombrement, les difficultés matérielles et les dangers sérieux d'un pareil montage présentent un contraste frappant avec les postes actuels de la télégraphie océanique. Au point de vue de la simplicité et de la sécurité des dépêches, le " siphon recorder " de Lord Kelvin n'a rien perdu de sa supériorité.

Ajoutons que le prix des installations océaniques de radiotélégraphie devient comparable à celui des câbles. Il faut, de plus, compter avec le mauvais temps; pendant les orages, la mise en opération présente des dangers, et il est quelquefois impossible de hisser les antennes, lorsque le vent est trop impétueux.

Enfin, les détenteurs magnétiques, nécessaires aux grandes distances, ne permettent pas l'enregistrement des dépêches, et, parce que ces dernières ne peuvent être reçues qu'au son, les appels deviennent impossibles.

Quant aux résultats obtenus jusqu'à ce jour, ils sont plutôt maigres. Il paraît certain qu'un télégramme hertzien a franchi l'Atlantique; mais de là à un service régulier, il y a un abîme.

La compagnie Marconi, on le sait, a installé, aux frais du gouvernement canadien, une station océanique à Glace Bay, N. E. Les résultats pratiques, s'il y en a, ne sont pas encore connus du public.

* * *

Que conclure de tout ce qui précède ?

La télégraphie sans fil, d'une part, peut rendre et rend tous les jours d'immenses services: elle est un complément précieux des autres systèmes, et elle peut, dans beaucoup de circonstances, par exemple en mer et dans les campagnes militaires, constituer le seul moyen de communication.

D'autre part, l'on peut dire que, dans l'état actuel des choses, la radiotélégraphie ne saurait supplanter les autres systèmes, et que ceux-ci doivent être préférés, chaque fois qu'ils sont possibles.

Les conditions actuelles seront-elles modifiées par de nouveaux perfectionnements ultérieurs ?

C'est le secret de l'avenir.

HENRI SIMARD, Ptre.
Université Laval, Québec.

LES SPORTS D'HIVER AU CANADA

Avant que la neige ne fonde au soleil d'avril, la belle neige vivifiante et immaculée, nous présenterons à nos lecteurs quelques instantanés fournis par nos sports nationaux. Et, comme nous avons déjà parlé longuement des jeux auxquels nos gens se livrent : soit sur la neige, soit sur la glace, nous compléterons ce sujet en citant, en partie, la correspondance d'un jeune Français de passage à Québec. De la sorte, on verra quelles émotions peuvent procurer à un étranger des amusements qui nous sont tellement familiers qu'ils nous laissent presque indifférents. Car, on conçoit combien intéressant doit être pour un Européen le spectacle représenté par l'une de nos vignettes, où de joyeux raquetteurs donnent un " bouncing " à un camarade, le projetant en l'air pour le recevoir dans leurs bras vigoureux.



UNE TOBOGGANISTE AUDACIEUSE. — Cette position, dans laquelle on descend la tête la première est plus effrayante à voir qu'elle ne l'est en réalité.

" Il paraît que pendant l'été, — dit notre voyageur, — la campagne est magnifique aux environs de Québec, et qu'il y fait une température d'Algérie. Je n'ai pas encore pu me rendre compte par moi-même s'il est vrai qu'au mois d'août le thermomètre monte à plus de 80o Fahrenheit, mais ce que je sais, c'est que, pour le moment, je ne peux même plus consulter mon " maximum et minimum ", le mercure ayant gelé dans le tube. Aussi, tu penses si tous les sports d'hiver sont abandonnés. L'automobile elle-même n'est guère pratiquée, car, avec ces températures, on a beau mettre de la glycérine dans l'eau, il n'y a pas moyen d'arrêter le moteur deux minutes sans risquer de voir le radiateur se fendre et les cylindres éclater. Quelle panne !

En revanche, nous sommes en pleine " sleighing season ", comme disent les Anglais d'ici, et tout le monde s'adonne avec frénésie à tous les sports de la glace.

" Tu sais que je patinais assez bien. Je passais pour une des bonnes lames du Palais de Glace. Ici, j'avais l'air d'un débutant. Une gamine de six ans m'en aurait remontré. C'est qu'on apprend à patiner pour ainsi dire en même temps qu'à marcher. Comment en serait-il autrement, puisque, en dehors de la ville, on va beaucoup: en patins sur la glace, avec des raquettes ou des skis sur la neige. Ce sport de la raquette était tout nouveau pour moi. Figure-toi que l'on se mette à marcher avec des raquettes de tennis à la place de semelles. Cela te donnera un peu une idée. On marche très bien et fort vite. Mais le ski est beaucoup plus amusant et plus sportif. Sur ces deux sortes de longs patins de bois verni, on fait sans fatigue du 8 milles à l'heure en terrain plat. Mais aussitôt qu'on arrive sur une descente, on file avec des vitesses vertigineuses. Le



UNE FAMILLE EN BOB-SLEIGH. — L'équipier d'avant tient à la main les cordelettes qui servent à conduire la machine.

summum de ce sport, c'est le saut. On se laisse glisser sur une pente qui se termine brusquement par une paroi verticale, on se trouve subitement en l'air, pour aller retomber plus loin, en contre-bas s'entend.

" Pour un profane, c'est quelque chose d'effrayant, à l'usage, c'est délicieux.

" C'est une sensation du même genre que l'on éprouve en toboggan, soit que l'on emploie la méthode norvégienne, qui consiste à s'asseoir sur le petit traîneau, les jambes en avant, bien ouvertes, soit que l'on adopte la mode américaine, couché à plat ventre, la tête le première. Cette dernière façon semble plus dangereuse, mais en vérité elle présente aussi peu de danger que l'autre, et elle est bien plus amusante. Dans les deux cas, il faut faire attention à se guider, surtout dans les virages, de façon à ne pas prendre la tangente. On y arrive avec un peu d'habitude, en employant soit les mains, soit la pointe du pied. Quelquefois, le traîneau individuel est remplacé par le traîneau multiple ou " bob-sleigh ". Là, il y a un conducteur à l'avant et un freineur à l'arrière. Les bob-sleighs dernier genre ont même une direction à volant.



À l'occasion, les raquetteurs donnent un " bouncing " à un camarade sympathique.

" Le patin règne en maître, comme je te le disais tout à l'heure. C'est que nous disposons de tels espaces pour nous livrer à nos ébats! Où sont les lacs du Bois de Boulogne, et Enghien, et Ville-d'Avray! C'est sur de véritables mers que nous nous élançons et sur une glace sans un pli, sans une écorchure, plaine immense dont l'oeil n'aperçoit pas les limites. Chaque semaine, il y a des courses que je suis avec enthousiasme. Je suis devenu d'une jolie force, mais je n'existe pas auprès des champions d'ici. Il y a surtout Meaghers, que vous allez voir sous peu en Europe, et qui est incomparable. Les tours de force les plus invraisemblables ne sont pour lui



LE TOBOGGAN AMÉRICAIN. — Diffère du toboggan norvégien sur lequel on est au contraire assis, les jambes en avant.

qu'un jeu, et on peut dire " a priori " que rien ne lui est impossible.

" Un sport dérivé du patin est le patin à voile. On tient avec les deux mains une sorte de grande voile latine montée sur un mât et une vergue, que l'on tourne au vent, et on se laisse emporter ainsi sur l'immensité glacée, ne se servant du patin que comme gouvernail. On file vent arrière, on tire des bordées, on navigue au plus près, c'est emballant ! Plus encore est le traîneau à voiles, avec lequel on peut opérer de véritables traversées, mais qui exige une grande pratique. Une croix en poutre montée sur des patins, ou mât, une voile, et c'est tout. On peut obtenir des vitesses de près de cent milles à l'heure. Mais il faut faire attention aux changements de bords, parce que le déplacement est brutal et fort capable de vous envoyer sur la glace, à quelques quarante pieds de là.

" Mais, mon cher Louis, j'abuse peut-être de ma situation d'outre-mer pour te raser, et tu vas me dire qu'il y a longtemps que tu as vu tout cela. Moi aussi, mais c'est une tout autre sensation quand on l'a vécu ". Bon courage et bien cordialement,

JEAN LACOSTE.

A TRAVERS LA MODE



Chapeau fantaisie. Crin tabac avec entre-deux de dentelle de crin. Nœud noire vieux rose glacé vert. Plumes rouges vieux rose, marron et or.

Chapeau paille tagal. Paille tagal tabac. Calotte de satin tendu tête de nègre. Tour de roses mousseline. Nœud de satin liberty vieux rose. Cache-peigne de ruban.

VOICI le temps où fleurissent aux vitrines les clairs et pimpants chapeaux printaniers. C'est une éclosion merveilleuse de fleurs multicolores, de rubans coquettement noués ou retenus dans des collerettes de tulle ou les nids de dentelle.

Floraison charmante qui précède celle des jardins et des champs et qui en donne l'avant-goût. Parterres merveilleux d'artifices et de goût que nos yeux recherchent toujours avec la même hâte curieuse, retrouvent avec le même plaisir toujours inédit.

Que dire des nouveaux chapeaux ? Comment en définir toute la fantaisie et le caprice ? Jusqu'ici, ce sont les formes petites et étroites qui dominent, mais il est probable qu'au premier jour, elles seront remplacées par des capelines, à bords larges. En attendant, nous voyons les toquets, les toques drapées, les canotiers à haut fond, les Watteaux à fond rond, à petits bords, les Louis XV, les Consulats, les Directoires, les chapeaux 1812, etc., toutes ces formes garnies de manière si bizarre que la façon primitive en est tout à fait modifiée, et qu'il devient presque impossible de la caractériser. Beaucoup de violet et de mauve — cette nuance domine dans les robes et les chapeaux — de caramel, de tabac, de gris, de rouge ; en garnitures, des fleurs, du tulle et du ruban. Très appréciée, la décoration en guirlandes, réalisée soit par des ruches en tulle, en coques de rubans ou en fleurs. De côté, une aigrette, un joli nœud de ruban donnent l'élancé au chapeau.

Nous recommandons aux lectrices ces garnitures en rubans, très pratiques et très solides ; pour les chapeaux du commencement de la saison, elles sont préférables aux fleurs, ces dernières réservées aux parures plus habillées; les rubans seront drapés en une torsade entourant la calotte et, de côté, un nœud fait de cinq à six coques s'élancera au-dessus du fond; sur la barrette, élevant le chapeau à gauche et derrière, on disposera des coques en taffetas et quelques choux de tulle de nuance assortie aux cheveux. Ce chapeau se fait souvent en paille tabac garnie de rubans verts, ou en paille violette décorée de rubans rouges. Nous ne saurions plus nous étonner de ces étranges alliances de nuances, que notre goût réprouvait tout d'abord, mais auxquelles notre œil s'est accoutumé et qu'il réclame désormais.

Variété dans les couleurs, variété également dans les façons; il est facile de s'en convaincre en examinant les différentes figurines qui illustrent cette page. Tous ces chapeaux sont également à la mode et, cependant, pas un ne se ressemble, ni par la façon, ni par les détails.

Mais toutes ces jolies choses ne sont encore qu'exposées; le temps n'est pas venu — il ne viendra guère qu'à Pâques — où l'on verra les nouveaux chapeaux dans la rue. D'ici là, il faut s'ingénier à rafraîchir ou à conserver leur allure coquette à nos coiffures d'hiver.

Nous sommes certaines de n'être démentie par personne en affirmant que le chapeau est la partie de la toilette qui se défraîchit le plus vite, surtout maintenant que nous voulons des coiffures claires, légères, charmantes, mais combien fragiles !

Si donc nous avons une jolie robe, un manteau coquet, il faut un chapeau à l'avenant; et si celui qui a été porté depuis quelque temps est un peu abîmé, il faut le renouveler, ou, si l'on peut, lui faire recouvrer une seconde jeunesse.

Quand on fait un chapeau neuf à cette époque de l'année, on ne veut plus de feutre; cela est si bien reconnu que toutes les modistes soldent à des prix fort avantageux leurs chapeaux d'hiver : on peut profiter d'une occasion ; autrement, c'est un chapeau de demi-saison qu'il faudra faire: se portant facilement au printemps, il permettra d'attendre quelque peu pour faire le chapeau d'été.

Le chapeau de demi-saison se fait le plus souvent en dentelle, en guipure, en tulle, en mousseline de soie, ou encore en taffetas, en tulle pailleté.

Le chapeau en dentelle est plus pratique qu'on ne pourrait le croire; en guipure blanche ou crème, il fait assez toilette pour répondre aux besoins d'élégance, puis, se mettant facilement, on le porte longtemps. La dentelle noire fait plus sérieux, mais fait aussi de très jolis chapeaux, surtout quand on les garnit de plumes noires d'autruche. Un mélange de plumes noires et de plumes blanches sur un chapeau noir est d'un heureux effet, et quand on voudra ensuite mettre le chapeau couramment on remplacera les plumes par une tout autre garniture.

On sait que, cette année, on aime les chapeaux assortis à la toilette. Veut-on faire un chapeau soi-même, on achètera une forme en mousseline ou en toile raide, et sur cette forme il suffira de tendre du velours uni; c'est le velours miroir que l'on emploie le plus volontiers pour les chapeaux, il fait très bel effet et ne coûte pas bien cher en bonne qualité.

Le chapeau de velours ne nécessite pas beaucoup de garnitures, une plume amazone ou plus simplement des ailes assorties à la teinte, auxquelles on ajoute des fleurs.

Nous avons déjà signalé la vogue des calottes de velours avec des passes en feutre, cette mode tient toujours et continue à avoir du succès. De même, on voit actuellement beaucoup de calottes boules en satin.

L'éclectisme continue à être grand pour les chapeaux; on voit des chapeaux petits, très petits même; certains sont hardiment relevés de côté, d'autres en arrière, tandis que de grandes formes se



Chapeau de gris gris avec couronne de petites roses vieux rose. Nœud derrière en moire bleu-lavande.

Chapeau vert-de-gris clair. Bord de paille et fond de velours. Tour de roses mousseline. Nœud liberty vieux rose.

Chapeau paille de blé rouge. Avec le bord retourné en paille manille tabac. Nœud de rubans rubis. Plumes café au lait.

posent en avant sur le front. Il y en a pour satisfaire tous les goûts, et la variété permet de trouver ce qui doit être seyant.

Nous avons vu dernièrement une fort coquette capote drapée en chantilly noir, sur tulle blanc ; une aigrette blanche et noire mélangée s'élance à gauche du toquet, des brides de tulle blanc se nouent au-dessous du col, formant un large nœud papillon nuageux dont la légèreté est pour le visage un très seyant accompagnement.

Pour accompagner le chapeau, on choisira une voilette de tulle noir à pois chenillés de belle qualité; nous conseillons d'éviter les voilettes blanches ou en tulle de couleur, peu favorables aux teints qui ne sont plus de la première jeunesse.

Pour les coiffures de bébés, la mode ne varie pas beaucoup, à peu de chose près ce sont les mêmes formes; seules les garnitures changent, ce qui différencie quelque peu les modèles.

Depuis quelque temps on aime les bonnets américains, sortes de béguins qui coiffent très bien les tout petits et aussi les petites filles jusqu'à cinq ou six ans, et quelquefois plus tard.

Mais certaines personnes n'aiment pas, pour différentes raisons, ces bonnets, qui ne sont pas toujours seyants, du reste; aussi, à côté d'eux y a-t-il place pour les capotes et les capelines, et bien d'autres coiffures dont on coiffe les bébés.

Lors d'une récente exposition, nous avons admiré une jolie capeline en nansouk blanc garni de broderie.

Ce n'est pas précisément le moment de s'occuper des coiffures en nanzouk, nous dira-t-on. Effectivement, ce n'est pas encore maintenant qu'on les mettra, mais justement, si on veut faire soi-même une capeline, on peut dès à l'avance faire la broderie des volants et, une fois les bords festonnés et brodés à l'anglaise, il suffira de monter la coiffure.

Ce modèle était très gracieux avec son haut volant qui tournait tout autour, formant bavolet par derrière ; celui-ci tombe librement, tandis que par devant le volant est soutenu par un plissé de taffetas, qui peut être blanc, bleu ciel ou rose, selon les goûts.

Un mot encore sur les chapeaux, que l'on porte petits et penchés sur des échafaudages de cheveux. Ne nous inquiétons pas de savoir si ces chapeaux trop mignons nous conviennent, car, grâce à une bouclette piquée à propos, un rouleau de postiches placé au bon endroit, on parvient à encadrer convenablement les bords étroits du chapeau et à les disposer de façon assez seyante au visage.

Les personnes qui ne peuvent se résoudre à adopter les postiches les remplaceront par des choux de tulle de la même nuance que leurs cheveux. Ces drapés, légers et mousseux, se placent admirablement, et, par la ténuité de leur tissu, se prêtent à tous les caprices de la modiste. Il faut les remplacer assez souvent, car leur fragilité résiste mal à l'humidité de l'air.

* * *

Pour répondre à quelques lectrices qui nous en ont priées, nous parlerons un peu de la manche et des garnitures nouvelles adaptées à nos costumes.

Nous pouvons remarquer dans toutes les gravures de cette saison, une grande modération dans l'ampleur de la manche; pour le moment, elle tend de plus en plus à reprendre des proportions normales; dans quelques nouveaux modèles, nous retrouvons la manche absolument collante ; espérons que, pour l'été, on conservera la manche courte, si jolie, si commode et si fraîche.

* * *

On ne peut imaginer quelle fantaisie on déploie dans la fabrication des garnitures qui doivent servir à l'embellissement de nos toilettes; la décoration des boutons tient une place très large dans la coquetterie actuelle. On ne se contente pas de boutons peints, de boutons de métal ouvragé, mais on cherche à les reproduire à l'aide d'étoffes, de broderies, de garnitures variées. Les boutons seront tendus de drap d'or ou d'argent, rebrodés de petites fleurettes, de paillettes, de motifs de dentelle, de perles, de fils d'argent, d'or, d'acier, de cordonnets de soie. Nous ne saurions nous élever contre ce raffinement de luxe, car il est à la portée de tout le monde, les jeunes filles adroites pouvant elles-mêmes confectionner ces charmantes garnitures et varier et modifier à l'infini la décoration de leur toilette.

Nous recommandons aux jeunes filles et aux jeunes femmes une charmante toilette en drap gris très souple et très clair, dont elles pourront facilement composer elles-mêmes la garniture. Celle-ci est une broderie de chenille grise, mélangée de perles d'acier, formant sur le haut du corsage des entre-deux en travers; trois biais en taffetas bordent les entre-deux; une haute ceinture corselet en taffetas drapé fixe le corsage à la taille et descend en pointe devant ; six gros boutons en taffetas gris, brodés de chenille et de perles d'acier, forment au devant du corselet une garniture très élégante et très sobre. La manche, courte, est entourée au coude d'un entre-deux de broderie de chenille et de perles d'acier, fixé par deux boutons brodés.

DINGOE DICK

CONTE DU KLONDYKE

QUEL long voyage, Selby ! Je ne vous envie pas ce déplacement.

Ce furent les dernières paroles qui résonnèrent à mes oreilles, tandis que les lumières de la ville s'évanouissaient dans l'obscurité d'une nuit d'hiver.

Mes amis avaient raison. Il ne fallait rien moins qu'une affaire urgente pour me faire quitter Vancouver à une époque où le voyage de Montréal présente de nombreux désagréments, voire même quelque danger. Pendant l'été, le trajet est fort agréable, car le paysage l'emporte sur les plus beaux de la Suisse, et les wagons ainsi que la cuisine du "Canadian Pacific Railway" jouissent d'une réputation méritée. Mais, au coeur de l'hiver, les passes sont obstruées par les neiges et, quelques semaines auparavant, un train avait été bloqué entre Ranff et Calgary. C'était la veille de Noël; les wagons se trouvaient à peu près vides. A la sortie de Lytton, je comptai douze voyageurs : nombre insuffisant pour repousser une bande de coupe-jarrets ou pour creuser une tranchée dans les amoncellements de neige qui, à en juger par la chute abondante des flocons, nous attendaient sur les cimes des montagnes. La perspective de huit ou dix jours de ce fastidieux voyage était peu engageante. Après un dîner dont je n'appréciai pas l'ordonnance, digne cependant d'un grand restaurant des boulevards de Paris, je fumai un cigare dans le compartiment, triste et mal éclairé, réservé à cet effet. Pour me tenir compagnie, j'invitai le chef de train à partager avec moi un grog chaud.

Cet homme s'était trouvé dans le train bloqué, quelques semaines auparavant. Il me dit que les voleurs, après avoir assassiné un voyageur récalcitrant, s'étaient éloignés tranquillement avec leur butin; il ajouta qu'on n'en entendrait probablement plus parler. Sur ce récit plein de peu réjouissantes promesses, j'allai me coucher.

Les fréquents arrêts dus à la tombée de neige et à la tempête, me tinrent éveillé jusqu'au moment où l'aube grise parut aux vitres du wagon. J'avais en effet glissé sous mon coussin un chèque de trente mille dollars, et le fait qu'un ami l'attendait avec impatience à Montréal n'était pas pour calmer mon inquiétude.

Un ciel bleu avait succédé aux nuages chargés de neige, et le soleil resplendissait sur des plaines ensevelies sous un immense linceul blanc. Seuls, ceux qui ont parcouru pendant des journées entières ces vastes contrées aussi dépourvues de couleur et de vie que la lune elle-même, pourront se rendre compte de la mortelle monotonie de ce voyage. L'été, on traverse un désert de gazon desséché ; l'hiver, ce paysage de désolation fatigue l'oeil au point qu'on salue avec joie au passage la vue d'une misérable hutte de bois ou d'un corbeau solitaire. Aussi, lorsqu'à la station de Régina, un voyageur monta dans le train, j'éprouvai une sorte de consolation. J'examinai le nouveau venu avec un intérêt engendré par trois jours de pesante solitude. C'était un homme entre deux âges, tout rasé, aux traits fins, aux yeux gris perçants, — type assez commun en Amérique, mais que, dans l'occurrence, je reconnus appartenir à l'importation. En effet, bien que ses vêtements fussent plus que défraîchis, ils évoquaient davantage le souvenir de Bond Street, à Londres, que celui de Broadway, à New-York. Ce voyageur devait être exténué, car il jeta sur la banquette, en face de moi, une vieille valise, en poussant un soupir de soulagement. Puis il s'allongea et dormit comme une bûche jusqu'à l'heure du dîner.

Je me méfie généralement des connaissances faites dans les chemins de fer canadiens. A table, la découverte d'amis communs, en Angleterre, dissipa ma réserve habituelle; mon compagnon se montra très heureux de pouvoir, après de nombreux mois de solitude, échanger quelques idées avec un compatriote. Il m'avait donné sa carte, sur laquelle le nom d'Edgard Dalton ne me dit rien; mais les mots magiques: "Turf Club", inscrits dans un coin, me disposèrent en sa faveur. Je lui exposai ma surprise du long exil qu'il s'était volontairement imposé, lorsqu'un changement soudain dans les manières de Dalton me prévint que je m'aventurais sur un terrain dangereux. Des chagrins domestiques l'avaient peut-être lancé sans but à travers le monde — en tout cas, cela ne me regardait pas.

J'appris qu'en dernier lieu, mon excentrique ami s'était livré au commerce des fourrures, et qu'il se rendait à Chicago. La soirée s'écoula gaiement ; nous fumâmes, en repassant nos souvenirs. Sur le point de nous souhaiter réciproquement bonne nuit, la conversation tomba sur un sujet qui amena dans la suite d'étranges conséquences.

—Vous connaissez bien Milford ? me demanda Dalton, en insistant sur ce nom, qui est celui d'une petite ville d'Angleterre. Y avez-vous jamais rencontré une Mistress Wilmot ?

Ceci fut dit avec une hésitation qui me fit regarder vivement Dalton. Cette question cachait-elle le secret de sa vie? Eprouvait-il un amour sans espoir pour cette jolie femme, dont les malheurs avaient excité la compassion générale et que bien des hommes avaient vainement recherchée en mariage ? Connaître Milford, c'était connaître ou tout au moins avoir entendu parler de Mary Wilmot, l'innocente héroïne d'une histoire de faux. Les tribunaux ne s'occupèrent jamais de l'affaire, car James Wilmot était parvenu à s'enfuir sans laisser de traces. Il courut sur sa fuite une foule de bruits: les uns prétendirent qu'il avait gagné l'Australie ; les autres, l'Argentine ; on affirma même qu'un suicide l'avait fait disparaître de ce monde aussi complètement qu'un caillou jeté au fond de la mer. Il n'y eut qu'une voix pour déclarer que la perte était peu sensible, car il n'existait pas de plus grand scélérat que lui.

Malgré les offres de nombreux soupirants, Mary Wilmot ne s'était jamais remariée ; elle menait une existence paisible et retirée. Non seulement je connaissais Mistress Wilmot, mais, l'année précédente, je lui avais sauvé la vie au cours d'une partie de patinage. Le récit de cet incident resserra les bonnes relations entre mon compagnon et moi.



Aussitôt la porte s'ouvrit et la lueur de plusieurs lanternes illumina la chambre.

—Je vous ai posé cette question, me dit Dalton, parce que j'ai moi-même rencontré Wilmot... Pauvre diable ! On l'a tué, l'année dernière, dans un tripot de Coolgardie !

Le lendemain matin, je trouvai Dalton en train de déjeuner avec un mystérieux personnage, qui était monté dans le train pendant la nuit. L'étranger paraissait avoir cinquante ans environ; il portait un complet de cheviotte, une casquette de yachtman et une profusion de bijoux en toc, qui pouvaient le faire prendre aussi bien pour un riche conducteur de bestiaux que pour un chef de bandits. Un perpétuel sourire flottait sur son visage astucieux.

Le nouveau venu appelait Dalton "capitaine", et, jusqu'au moment où le mystère me fut expliqué, je demeurai surpris de son étonnante familiarité avec l'Anglais.

Mr Hiran Knaggs, paraît-il, avait été l'agent de Dalton à Chicago; ils s'étaient donné rendez-vous à mi-route, afin de causer d'une importante consignation de fourrures. Malgré sa vulgarité et sa déplorable habitude de faire sonner ses gros sous, Knaggs était un gai compagnon. A table, il sortit un volumineux portefeuille, avec le contenu duquel, disait-il, il pourrait acheter le train et tous ceux qui y avaient pris place. Le champagne aidant, — et peut-être aussi la cordialité qui régnait entre nous, — je fis allusion à une somme beaucoup plus modeste dont la présence dans ma poche ne laissait pas de me préoccuper. Un regard significatif de Dalton me cloua les lèvres.

—Dans un wagon, m'expliqua-t-il ensuite, on ne saurait jamais être trop prudent.

Cette phrase m'étonna d'autant plus qu'à l'heure de cette confidence, nous étions seuls.

Dalton et son agent devaient nous quitter à Winnipeg. Lorsque je m'éveillai, le train entrait en gare. Les places occupées par mes nouveaux amis étaient vides, et je m'étonnai que Dalton fût parti sans un mot d'adieu. Ils étaient descendus du train depuis une demi-heure déjà; je m'habillai à la hâte, afin de respirer l'air frais du matin. Mais un coup terrible m'attendait. Mon coeur cessa de battre et une sueur froide inonda mon front, quand, en passant la main sous mon coussin, je n'y trouvai plus qu'une vieille montre sans valeur. Mon portefeuille avait disparu !

J'allais appeler au secours, lorsque je sentis une main me toucher l'épaule. Dalton me tendait mon portefeuille, en souriant.

—C'est moi le voleur, dit-il doucement; voici votre argent... mais ne parlez jamais de ces choses-là devant des étrangers.

Je remerciai mon ami du service qu'il m'avait rendu — service que je n'appréciai que longtemps plus tard.

—Adieu, Selby, me dit Dalton, en prenant congé de moi ; peut-être nous rencontrerons-nous encore... si je puis alors vous être de quelque utilité, comptez sur moi... en souvenir de Mary Wilmot.

* * *

En mars 1898, saisi par la fièvre de l'or, je quittai Vancouver pour le Klondyke. Je m'arrêtai à Dawson City, où je pris un appartement au "River View Hotel".

Un soir, j'allai à l'"Imperial Casino" avec un ami, aussi las que moi-même de l'éternelle tristesse du "River View Hotel". L'"Imperial", comme tous les établissements de même nature, consistait en une salle de bal, aboutissant à une petite pièce, tendue d'étoffe verte, où l'on dressait une table de roulette. Le bruit et l'atmosphère de la salle de danse étant insupportables, nous nous frayâmes difficilement un chemin, à travers des groupes d'hommes turbulents et de femmes maquillées, jusqu'au sanctuaire où se pressaient de nombreux joueurs.

Pendant quelque temps, le jeu nous intéressa, car on y exposait des sommes qui eussent ameuté les curieux dans les salons de Monte-Carlo. Là, des joueurs déguenaillés gagnaient ou perdaient leur argent avec une désinvolture que l'on rencontre rarement sur les rives de la Méditerranée. A Monte-Carlo, j'ai souvent entendu faire plus d'embarras pour une pièce de cent sous, qu'au Klondyke pour une somme mille fois plus importante.

Mon ami, incommodé par l'atmosphère fétide du lieu, m'avait quitté, et, je ne sais quel diable me poussant, je m'approchai d'une table de jeu. Je plaçai ma mise sur un numéro — qui sortit. Je poussai le tout sur le zéro — qui sortit encore. Tous les yeux se tournèrent vers moi. A partir de ce moment, je gagnai sans interruption, probablement parce que la perte m'était indifférente. Au bout d'une heure, je me trouvais à la tête d'une somme considérable, composée en majeure partie de lingots et de poudre d'or.

Le propriétaire me prêta une serviette pour emporter mon gain, et m'avertit charitablement de filer par une porte dérobée.

En approchant de l'hôtel, je vis une forme surgir de l'ombre; je reconnus Barlow, le chef de la police montée, avec lequel j'avais dîné, quelques heures auparavant.

—Ne tirez pas, mon cher, fit-il, en apercevant le canon de mon revolver... Ce n'est que moi !... Nous sommes en embuscade... La nuit dernière, on a dévalisé le coffre-fort de l'hôtel et l'on suppose que le voleur y habite... Wareham, de Scotland Yard, et dix de mes hommes y sont postés à l'intérieur... de telle sorte que si cet individu tente ce soir un nou-

veau coup... pincé!... Que portez-vous donc dans ce paquet? Fichtre! de l'or!... Allons, entrez !

Après avoir souhaité bonne nuit à Barlow, je le laissai aux prises avec les rigueurs d'une température qu'un ours blanc eût trouvée trop glaciale.

L'hôtel était plongé dans l'obscurité. Avec des allumettes, je pus regagner ma chambre, misérable tandis que je payais vingt dollars par jour. Une serrure, veuve de clef, était censée fermer la porte; aussi, je déposai mon or dans une valise munie, elle, d'une clef. Puis je me couchai, le coeur tranquille, grâce à un revolver que je glissai sous mon traversin.

Je dus m'endormir aussitôt, car, lorsque je me réveillai, le bout de ma bougie s'éteignait, en crépitant, dans le godet du chandelier. Je demeurai bientôt dans les ténèbres, sans allumettes, avec le désagréable soupçon que, pendant mon sommeil, quelqu'un était entré dans ma chambre. Mes soupçons ne tardèrent pas à se changer en certitude: on marchait dans la pièce. Je criai: "Qui est là ?" — Personne ne répondit.

—Si vous ne répondez pas, je tire! répétai-je, dans le silence de la nuit.

Je pressai la détente de mon revolver. Aussitôt ma porte s'ouvrit toute grande et la lueur de plusieurs lanternes illumina ma chambre.

Wareham et une demi-douzaine de policemen entouraient déjà un corps étendu à terre. A la hauteur du coeur, un point rouge indiquait que ma balle avait atteint son but.

Grand Dieu! avais-je donc tué un homme? Cette seule pensée me remplit d'horreur. Sautant à bas de mon lit, je courus m'agenouiller près du blessé, dont je soulevai doucement la tête. Ses traits étaient déjà convulsés par l'agonie; l'approche de la mort rendait ses yeux vitreux, mais un pâle sourire se répandit sur son visage, quand, avec l'épouvantable terreur d'un cauchemar, je reconnus Edgard Dalton dans l'homme qui gisait devant moi.

—Pardonnez-moi, murmura-t-il faiblement... j'ignorais que ce fût vous... Knaggs vous dira... Voulez-vous vous charger d'une commission pour elle?...

Dans un suprême effort, sa main se leva vers une mince chaîne d'or qu'il portait au cou. Mais la mort arrêta ce geste à peine ébauché. Edgard Dalton, tué par moi, venait d'expirer dans mes bras.

—Allons-nous-en! me dit Wareham, en m'entraînant loin du cadavre. Rien qu'en Australie, cet homme a commis assez de crimes pour mériter dix fois la corde.

—Mr Edgard Dalton? demandai-je, stupéfait.

—Vous le connaissez sous ce nom? Le gouvernement a mis sa tête à prix pour vingt-cinq mille francs... A Melbourne, il s'appelait le capitaine Duke, et dans la brousse Dingoë Dick. De combien d'autres noms ne s'est-il pas affublé!... Je suis à ses trousses depuis sept ans; il se nommait James Wilmot, le faussaire... Aujourd'hui, j'ai pris deux oiseaux au même nid... Voici l'autre.

Les policemen s'écartèrent et j'aperçus Mr. Hiram Knaggs — mais combien différent du voyageur rencontré dans le Canadien Pacific Railway! La gaieté d'antan avait fait place à un sombre abattement.

Le lendemain, on m'autorisa à le visiter dans sa cellule. Je le trouvai résigné à son sort, mais inconsolable de la mort de son chef. J'avais appris dans l'intervalle que cet aimable couple pillait les trains arrêtés par les neiges dans le voisinage de Calgary, et que, de sang-froid, Wilmot avait commis plusieurs assassinats. Je ne pouvais cependant oublier qu'il avait sauvé mon cheque des mains avides de son associé.

* * *

On me remit la petite chaîne d'or à laquelle pendait un médaillon contenant une miniature à demi-effacée. Mary Wilmot porte toujours ce médaillon en souvenir du misérable qui a brisé sa vie, mais qui n'avait jamais cessé de l'aimer.

Certes, James Wilmot était un assassin et un voleur; cependant, jusqu'à un certain point, il mourut en galant homme et prouva que même les scélérats les plus dépravés sont parfois accessibles à de bons sentiments.

HARRY De WINDT.

Traduit de l'anglais par Adrien de Jassaud

FOLLE CHEVAUCHÉE

ET n'oubliez pas que demain, nous devons être en selle à la pointe du jour.

—Soyez sans crainte, mon commandant, nous n'aurons garde d'y manquer.

. . . . . .

Depuis huit jours nous arpentions l'oasis en tous sens et ses palmiers, ses gourbis, ses habitants n'avaient plus guère de secrets pour nous. L'ennui nous gagnait.

Le commandant supérieur, qui s'était, dès l'abord, attaché à nous faire goûter les douceurs des soirées au cercle militaire, qu'agrémentaient seules d'interminables "manilles", finit cependant par comprendre que cette distraction manquait à nos yeux de couleur et d'imprévu.

Ce soir-là, notre partie terminée, il nous annonça qu'il avait, à notre intention, organisé une chasse à la gazelle, et que la journée du lendemain nous réservait une ample compensation à la monotonie des jours passés.

Il nous fut d'ailleurs impossible de tirer de lui un renseignement plus précis.

. . . . . .

Une dizaine d'indigènes chevauchent en éclaireurs. Notre groupe forme le centre. Quelques spahis composent l'arrière-garde de notre petite colonne, que flanquant de chaque côté des éclaireurs dont les regards perçants ne cessent de fouiller l'horizon.

Nous marchons ainsi depuis quatre heures, angoissés, silencieux, recueillis, insensibles aux rayons brûlants que darde sur nous l'implacable soleil du désert, et surveillant nos flanqueurs, attendant d'instant en instant qu'un signe, qu'une attitude d'eux nous annonce l'ennemi désiré, la proie si convoitée.

Le peloton d'avant-garde s'arrête brusquement. Nous tressaillons. D'instinct, nous rassemblons les rênes, prêts à toute éventualité. Le commandant sourit :

—Nous allons faire halte auprès de ce puits, nous dit-il en désignant un amas de pierres devant lequel les Arabes ont déjà mis pied à terre ; le grand air creuse, et pendant que nous déjeunerons, nos hommes pousseront une reconnaissance.

D'un trou, à peine visible sur le sol dénudé où poussent de rares touffes de drine, jaillissait entre quelques cailloux un mince filet d'une eau limpide et fraîche. Elle précipita l'absinthe du commandant et arrosa le très frugal repas que nous absorbâmes en hâte, de fort méchante humeur.

La journée, à peine commencée, nous semblait déjà gâchée. Il nous paraissait qu'au sortir de l'oasis, les gazelles devaient s'offrir de bonne grâce à nos balles, et le peu d'empressement qu'elles mettaient à paraître nous semblait de fort mauvais augure.

Plus assagi, le commandant digérait, béatement accroupi à l'ombre... de son cheval, et fumait sans hâte un délicieux cigare.

—"Coumandant ! Coumandant !"

C'est Moktar, un vieux spahi qui désigne à son supérieur un des cavaliers accourant ventre à terre.

—Messieurs, cette fois, nous les tenons.

En effet, sitôt l'homme à portée de la voix, ce court dialogue s'engage :

—"Keddech?" — Combien ?

—"Arba." — Quatre.

—En selle !



Le commandant digérait béatement, accroupi à l'ombre... de son cheval.

Elles sont à l'Est sous le vent. Les dispositions sont bientôt prises. La petite troupe s'égrène en éventail. Les dernières recommandations sont faites à la hâte.

—En avant !

Nous galopons au centre, ralentissant l'allure de nos chevaux pour dessiner la courbe qui doit enserrer le troupeau.

En vain, nous interrogeons l'horizon du regard, rien ne nous apparaît encore; mais confiants, nous nous laissons aller délicieusement au charme de l'allure douce et rythmée de ces vaillants petits barbes. Maintenant, j'aperçois distinctement le groupe des quatre gracieuses gazelles qui paissent à plus d'un kilomètre en avant.

Dans le lointain, les montagnes s'estompent en une teinte d'un mauve infiniment doux, et, semblant tout près de nous, l'oasis profile sa large tache verdâtre assise sur le blanc grisaille de la plaine uniformément nue. Nous sommes éventés. Le troupeau considère d'abord avec quelque étonnement la ligne de cavaliers qui s'avance pour l'enserrer, et, tout à coup, c'est une débandade folle, une fuite éperdue.

La chasse commence. C'est la poursuite sans trêve; la course fantastique, chaque groupe s'attachant à forcer une des bêtes du troupeau déjà dispersé. A mes côtés, j'ai Moktar et deux indigènes.

Superbement monté, je n'ai nulle peine à tenir la tête, bien que je ne cherche pas à pousser mon cheval. Je sais que la lutte sera longue, et mon seul espoir réside dans la résistance de ma monture.

Couché sur l'encolure hypnotisé, fasciné par l'être gracieux qui, maniant ses pattes grêles comme autant de ressorts d'acier, dévore littéralement l'espace devant moi, je me sens ivre d'air, de vitesse et d'angoisse.

Mon barbe fait merveille, et je le trouve mou. Je voudrais le porter, l'enlever à chaque foulée. Mes éperons labourent impitoyablement ses flancs. La brave bête, cependant, semble comprendre ce que l'on attend d'elle et se prodigue; mais le gibier paraît infatigable.

Depuis bientôt une heure nous harcelons nos montures sans autre résultat que de nous être rapprochés de l'oasis. La gazelle ne semble pas faiblir, et je me demande si nos chevaux pourront longtemps encore maintenir ce train.

L'oasis n'est plus qu'à cinq cents mètres à peine. L'animal, affolé, semble piquer droit dessus. Si nous l'empêchons de dévier de cette route, c'en est fait de lui. Les murs des jardins s'élèvent devant elle. Surprise, elle s'arrête, hésite.

Encore quelques foulées et je viens sur elle.

Triomphant, je me dresse sur mes étriers, et... faisant panache par-dessus la tête de ma monture, je vais m'enliser dans une mare de boue.

. . . . . .

On me releva évanoui, et mon pauvre barbe avait les pattes brisées. Il fut abattu devant la dépouille pantelante de la gazelle, enfin forcée par Moktar.

Deux heures après, les autres groupes rentraient à leur tour, rapportant deux nouveaux trophées.

Des quatre gazelles, une seule avait échappé.

ROGER NEUVILLE.



L'orthographe à l'Académie

Nodier lisait un jour à l'Académie française un travail personnel sur la langue française, dans lequel il constatait que le t entre deux i a généralement le son de l's, mais qu'il existe quelques exceptions. Emmanuel Lupaty l'interrompit pour lui faire remarquer que la règle était sans exception.

—Mon cher confrère, répliqua Nodier qui, pour être grammairien n'en était pas moins un pince-sans-rire, prenez "picié" de mon ignorance et faites-moi l'"amicié" de me répéter seulement la "moicié" de ce que vous venez de me dire.



M. L'insect. — Comment, il y a déjà des gens de la ville ici !

Mme L'insect. — Je parie qu'ils sont en voyage de noces, je l'ai entendu l'appeler: "Ma douce amie".

Amabilité conjugale

Deux jeunes mariés de la veille s'installent dans un compartiment de chemin de fer.

—Etes-vous bien dans ce coin, ma chérie? demande le mari.

—Merci. Je suis parfaitement bien.

—Avez-vous toute la place qu'il vous faut pour bien étendre vos jambes?

—Mais oui, merci, vous êtes vraiment trop bon.

—Et... vous ne sentez pas le moindre courant d'air ?

—Non, pas le moindre, je vous assure.

—En ce cas, veuillez changer de place avec moi.



EN RUSSIE — ETONNEMENT

Nicolas II. — Comme il a grandi depuis un an !



LES TEMPS SONT DURS

Chemineau No 1. — Comment vont les affaires?

Chemineau No 2. — Mauvaises: il y a du travail pour tout le monde !...

Devinette

Jean, qui n'avait encore servi que chez des bourgeois, est tout fier d'être entré au service du marquis et de la marquise de Mirabello.

—Mes maîtres, disait-il, m'ont mené hier à l'Opéra.

—Qu'est-ce qu'on donnait?

—On donnait la "Favorite" et "Coppélia".

—Et qu'est-ce que tu as vu?

—Je n'ai vu que la première pièce.

—La "Favorite"?

—Non... le vestibule!



DIGNITE DANS LE TRAVAIL

Le pompier. — Sortez de la maison ! Pourquoi cette apathie ?

La servante. — Je ne ferai pas un pas. Emportez-moi si vous voulez. Le feu est dans la cuisine, et je suis fille de chambre.

Les voyageurs, en voiture !

Une bonne femme, son panier sous le bras, s'adresse à un homme d'équipe.

—Dites voir, monsieur, quand c'est'y que mon train il partira?

—Où allez-vous?

—A Vaudreuil.

—Eh bien! restez-là; quand ce sera le moment, on vous appellera.

—Grand merci, mon bon monsieur; alors j'attendrons qu'on m'appelle; je m'appelle Rosalie Toutenbois.

Le dernier mot d'un joueur

Un joueur endurci, que sa fatale passion a fait tomber du jeu dans le vol et du vol dans le crime, fut condamné à être guillotiné, il y a quelques mois, par la cour d'assises d'un département du Midi. L'heure terrible est arrivée. Très maître de lui, le condamné franchit d'un pas ferme la porte de la prison, considère une seconde la sinistre machine, puis, entraîné par une vieille habitude de manieur de cartes, il se retourne, souriant, vers le bourreau, et

—Veuillez couper, monsieur.



LE NUAGE

Lui. — N'avez-vous pas promis de n'aimer que moi ?

Elle. — Oui, mais vous étiez le seul homme présent.

Classe de philosophie

Le professeur. — Oui, messieurs, il est impossible de souhaiter à la fois une chose et le contraire même de cette chose.

L'élève Lanon. — Pardon, monsieur, cela m'est arrivé !

Le professeur, ahuri. — Et comment ?

Lanon, très calme. — Voici. C'était un jour de chaleur accablante. Je me promenais seul dans la campagne. Tout à coup, je vois venir sur moi un chien enragé. Eh bien! monsieur, quoique je craignisse par-dessus tout la "morsure" de l'animal, j'aurais tout donné pour sa "mort sûre".



EN RUSSIE — HESITATION

Le géant. — Sont-elles assez mûres ?...

Sans Famille

Par HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)



C'était là une vie douce et heureuse pour un enfant qui, en quittant la chaumière de mère Barberin, avait suivi sur les grandes routes le signor Vitalis.

Quelle différence entre le plat de pomme de terre au sel de ma pauvre nourrice et les bonnes tartes aux fruits, les gelées, les crêmes, les pâtisseries de la cuisinière de madame Milligan!

Quel contraste entre les longues marches à pied, dans la boue, sous la pluie, par un soleil de feu, derrière mon maître, et cette promenade en bateau!

Mais, pour être juste envers moi-même, je dois dire que j'étais encore plus sensible au bonheur moral que je trouvais dans cette vie nouvelle, qu'aux jouissances matérielles qu'elle me donnait.

Oui, elles étaient bonnes, les pâtisseries de madame Milligan; oui, il était agréable de ne plus souffrir de la faim, du chaud ou du froid ; mais combien plus que tout cela étaient bons et agréables pour mon coeur les sentiments qui l'emplissaient.

Deux fois j'avais vu se briser ou se dénouer les liens qui m'attachaient à ceux que j'aimais: la première, lorsque j'avais été arraché d'auprès de mère Barberin; la seconde, lorsque j'avais été séparé de Vitalis; et ainsi deux fois je m'étais trouvé seul au monde, sans appui, sans soutien, n'ayant d'autres amis que mes bêtes.

Et voilà que dans mon isolement et dans ma détresse, j'avais trouvé quelqu'un qui m'avait témoigné de la tendresse, et que j'avais pu aimer : une femme, une belle dame, douce, affable et tendre, un enfant de mon âge qui me traitait comme si j'avais été son camarade.

Combien de fois, en regardant Arthur couché sur sa planche, pâle et dolent, je me prenais à envier son bonheur, moi, plein de santé et de force!

Ce n'était pas le bien-être qui l'entourait que j'enviais, ce n'était pas son bateau, c'était l'amour que sa mère lui témoignait.

Comme il devait être heureux d'être ainsi aimé, d'être ainsi embrassé dix fois, vingt fois par jour, et de pouvoir lui-même embrasser de tout son coeur cette belle dame, sa mère, dont j'osais à peine toucher la main lorsqu'elle me la tendait.

Et alors je me disais tristement que moi je n'aurais jamais une mère qui m'embrasserait et que j'embrasserais : peut-être un jour je reverrais mère Barberin, et ce me serait une grande joie, mais enfin, je ne pourrais plus maintenant lui dire comme autrefois : "maman", puisque ce n'était pas ma mère.

Seul, je serais toujours seul !

Aussi, cette pensée me faisait-elle goûter avec plus d'intensité la joie que j'éprouvais à me sentir traiter affectueusement par madame Milligan et Arthur.

Je ne devais pas me montrer trop exigeant pour ma part de bonheur en ce monde, et puisque je n'aurais jamais ni mère, ni frère, ni famille, je devais me trouver heureux d'avoir des amis.

Je devais être heureux, et en réalité je l'étais pleinement.

Cependant, si douces que me parussent ces nouvelles habitudes, il me fallut bientôt les interrompre pour revenir aux anciennes.

XIII

ENFANT TROUVE

Le temps avait passé vite pendant ce voyage, et le moment approchait où mon maître allait sortir de prison.

A mesure que nous nous éloignions de Toulouse, cette pensée m'avait de plus en plus tourmenté.

C'était charmant de s'en aller ainsi en bateau, sans peine comme sans souci; mais il faudrait revenir et faire à pied la route parcourue sur l'eau.

Ce serait moins charmant: plus de bon lit, plus de crèmes, plus de pâtisseries, plus de soirées autour de la table.

Et ce qui me touchait encore bien plus vivement, il faudrait me séparer d'Arthur et de madame Milligan; il faudrait renoncer à leur affection, les perdre comme déjà j'avais perdu mère Barberin. N'aimerais-je donc, ne serais-je donc aimé que pour être séparé brutalement de ceux près de qui je voudrais passer ma vie !

Je puis dire que cette préoccupation a été le seul nuage de ces journées radieuses.

Un jour enfin, je me décidai à en faire part à madame Milligan, en lui demandant combien elle croyait qu'il me faudrait de temps pour retourner à Toulouse, car je voulais me trouver devant la porte de la prison, juste au moment où mon maître la franchirait.

En entendant parler de départ, Arthur poussa les hauts cris :

—Je ne veux pas que Remi parte! s'écria-t-il.

Je répondis que je n'étais pas libre de ma personne, que j'appartenais à mon maître, à qui mes parents m'avaient loué, et que je devais reprendre mon service auprès de lui le jour où il aurait besoin de moi.

Je parlai de mes parents sans dire qu'ils n'étaient pas réellement mes père et mère, car il aurait fallu avouer en même temps que je n'étais qu'un enfant trouvé; et c'était là une honte à laquelle je ne pouvais me résigner tant j'avais souffert, depuis que je me rendais compte de ces sensations, du mépris que j'avais vu, dans notre village, marquer en toutes occasions aux enfants des hospices: enfant trouvé ! il me semblait que c'était tout ce qu'il y avait de plus abject au monde. Mon maître savait que j'étais un enfant trouvé, mais il était mon maître, tandis que je serais mort bouche close plutôt que d'avouer à madame Milligan et à Arthur, qui m'avaient élevé jusqu'à eux, que j'étais un enfant trouvé; est-ce qu'ils ne m'auraient pas alors rejeté et repoussé avec dégoût !

—Maman, il faut retenir Remi, continua Arthur, qui, en dehors du travail, était le maître de sa mère, et faisait d'elle tout ce qu'il voulait.

—Je serais très heureuse de garder Remi, répondit madame Milligan, vous l'avez pris en amitié, et moi-même j'ai pour lui beaucoup d'affection; mais pour le retenir près de nous, il faut la réunion de deux conditions que ni vous ni moi ne pouvons décider. La première, c'est que Remi veuille rester avec nous...

—Ah ! Remi voudra bien, interrompit Arthur, n'est-ce pas, Remi, que vous ne voulez pas retourner à Toulouse ?

—La seconde, continua madame Milligan sans attendre ma réponse, c'est que son maître consente à renoncer aux droits qu'il a sur lui.

—Remi, Remi d'abord, interrompit Arthur, poursuivant son idée.

Assurément, Vitalis avait été un bon maître pour moi, et je lui étais reconnaissant de ses soins aussi bien que de ses leçons, mais il n'y avait aucune comparaison à établir entre l'existence que j'avais menée près de lui et celle que m'offrait madame Milligan; et même il n'y avait aucune comparaison à établir entre l'affection que j'éprouvais pour Vitalis et celle que m'inspiraient madame Milligan et Arthur. Quand je pensais à cela, je me disais que c'était mal à moi de préférer à mon maître ces étrangers que je connaissais depuis si peu de temps ; mais enfin, cela était ainsi ; j'aimais tendrement madame Milligan et Arthur.

—Avant de répondre, continua madame Milligan, Remi devra réfléchir que ce n'est pas seulement une vie de plaisir et de promenade que je lui propose, mais une vie de travail; il faudra étudier, rester penché sur les livres, suivre Arthur dans ses études; il doit mettre cela en balance avec la liberté des grands chemins.

—Il n'y a pas de balance, dis-je, et je vous assure, madame, que je sens tout le prix de votre proposition.

—Là, voyez-vous, maman! s'écria Arthur, Remi veut bien.

Il se mit à applaudir. Il était évident que je venais de le tirer d'inquiétude, car lorsque sa mère avait parlé de travail et de livres, j'avais vu son visage exprimer l'anxiété. Si j'allais refuser! et cette crainte pour lui qui avait l'horreur des livres, avait dû être des plus vives. Mais je n'avais pas heureusement cette même crainte, et les livres, au lieu de m'épouvanter, m'attiraient. Il est vrai qu'il y avait bien peu de temps qu'on m'en avait mis entre les mains, et ceux qui y avaient passé m'avaient donné plus de plaisir que de peine. Aussi l'offre de madame Milligan me rendait-elle très heureux, et étais-je parfaitement sincère en la remerciant de sa générosité. Je n'allais donc pas abandonner le "Cygne" ; je n'allais pas renoncer à cette douce existence, je n'allais pas me séparer d'Arthur et de sa mère.

—Maintenant, poursuivit madame Milligan, il nous reste à obtenir le consentement de son maître; pour cela, je vais lui écrire de venir nous trouver à Cette, car nous ne pouvons pas retourner à Toulouse; je lui enverrai ses frais de voyage et, après lui avoir fait comprendre les raisons qui nous empêchent de prendre le chemin de fer, j'espère qu'il voudra bien se rendre à mon invitation. S'il accepte mes propositions, il ne me restera plus qu'à m'entendre avec les parents de Remi; car eux aussi doivent être consultés.

Jusque-là, tout dans cet entretien avait marché à souhait pour moi, exactement comme si une bonne fée m'avait touché de sa baguette; mais ces derniers mots me ramenèrent durement du rêve où je planais dans la triste réalité.

Consulter mes parents !

Mais sûrement ils diraient ce que je voulais qui restât caché. La vérité éclaterait. Enfant trouvé !

Alors ce serait Arthur, ce serait madame Milligan qui ne voudraient pas de moi; alors, l'amitié qu'ils me témoignaient serait anéantie ; mon souvenir même leur serait pénible; Arthur aurait joué avec un enfant trouvé, en aurait fait son camarade, son ami...

Je restai atterré.

Madame Milligan me regarda avec surprise et voulut me faire parler, mais je n'osai pas répondre à ses questions; alors, croyant sans doute que c'était la pensée de la prochaine arrivée de mon maître qui me troublait ainsi, elle n'insista pas.

Heureusement, cela se passait le soir, peu de temps avant l'heure du coucher ; je pus échapper bientôt aux regards curieux d'Arthur et aller m'enfermer dans ma cabine avec mes craintes et mes réflexions.

Ce fut ma première mauvaise nuit à bord du "Cygne" mais elle fut terriblement mauvaise, longue et fiévreuse.

Que faire? Que dire?

Je ne trouvais rien.

Et après avoir tourné et retourné cent fois les mêmes idées, après avoir adopté les résolutions les plus contradictoires, je m'arrêtai enfin à ne rien faire et à ne rien dire. Je laisserais aller les choses et je me résignerais, si je ne pouvais mieux, à ce qui arriverait.

Peut-être Vitalis ne voudrait-il pas renoncer à moi, et alors il n'y aurait pas à faire connaître la vérité.

Et tel était mon effroi de cette vérité, que je croyais si horrible, que j'en vins à souhaiter que Vitalis n'acceptât pas la proposition de madame Milligan.

Sans doute, il faudrait m'éloigner d'Arthur et de sa mère, renoncer à les revoir jamais peut-être ; mais au moins, ils ne garderaient pas de moi un mauvais souvenir.

Trois jours après avoir écrit à mon maître, madame Milligan reçut une réponse. En quelques lignes Vitalis disait qu'il aurait l'honneur de se rendre à l'invitation de madame Milligan et qu'il arriverait à Cette le samedi suivant par le train de deux heures.

Je demandai à madame Milligan la permission d'aller à la gare, et prenant les chiens ainsi que Joli-Coeur avec moi, nous attendîmes l'arrivée de notre maître.

Les chiens étaient inquiets comme s'ils se doutaient de quelque chose; Joli-Coeur était indifférent; pour moi j'étais terriblement ému. C'était ma vie qui allait se décider. Ah! si j'avais osé, comme j'aurais prié Vitalis de ne pas dire que j'étais un enfant trouvé!

Mais je n'osais pas, et je sentais que ces deux mots: "enfant trouvé", ne pourraient jamais sortir de ma gorge.

Je m'étais placé dans un coin de la cour de la gare, tenant mes trois chiens en laisse, et Joli-

Coeur sous ma veste, et j'attendais sans trop voir ce qui se passait autour de moi.

Ce furent les chiens qui m'avertirent que le train était arrivé, et qu'ils avaient flairé notre maître. Tout à coup je me sentis entraîné en avant, et comme je n'étais pas sur mes gardes, les chiens m'échappèrent. Ils couraient en aboyant joyeusement, et presque aussitôt je les vis sauter autour de Vitalis qui, dans son costume habituel, venait d'apparaître. Plus prompt, bien que moins souple que ses camarades, Capi s'était élancé dans les bras de son maître, tandis que Zerbino et Dolce se cramponnaient à ses jambes.

Je m'avançai à mon tour, et Vitalis, posant Capi à terre, me serra dans ses bras: pour la première fois, il m'embrassa en me répétant à plusieurs reprises :

—" Buon di, povero caro! "

Mon maître n'avait jamais été dur pour moi, mais n'avait jamais non plus été caressant, et je n'étais pas habitué à ces effusions; cela m'attendrit et me fit venir les larmes aux yeux, car j'étais dans des dispositions où le coeur se serre vite.

Je le regardai, et je trouvai qu'il avait bien vieilli en prison; sa taille s'était voûtée; son visage avait pâli, ses lèvres s'étaient décolorées.

—Eh bien! tu me trouves changé, n'est-ce pas, mon garçon? me dit-il; la prison est un mauvais séjour, et l'ennui une mauvaise maladie; mais cela va aller mieux maintenant.

Puis changeant de sujet :

—Et cette dame qui m'a écrit, dit-il, où l'as-tu connue?

Alors, je lui racontai comment j'avais rencontré le "Cygne", et comment depuis ce moment j'avais vécu auprès de madame Milligan et de son fils; ce que nous avions vu, ce que nous avions fait.

Mon récit fut d'autant plus long que j'avais peur d'arriver à la fin et d'aborder un sujet qui m'épouvantait; car jamais maintenant je ne pourrais dire à mon maître que je désirais le quitter pour rester avec madame Milligan et Arthur.

Mais je n'eus pas cet aveu à lui faire, car nous arrivâmes à l'hôtel où madame Milligan était logée, avant que mon récit fût terminé. D'ailleurs Vitalis ne me dit rien de la lettre de madame Milligan et ne me parla pas des propositions qu'elle avait dû lui adresser dans cette lettre.

—Et cette dame m'attend? dit-il, quand nous entrâmes à l'hôtel.

—Oui, je vais vous conduire à son appartement.

—C'est inutile, donne-moi le numéro et reste ici à m'attendre, avec les chiens et Joli-Coeur.

Quand mon maître avait parlé, je n'avais pas l'habitude de répliquer ou de discuter; je voulus cependant risquer une observation, pour lui demander de l'accompagner auprès de madame Milligan, ce qui me semblait aussi naturel que juste; mais d'un geste il me ferma la bouche et je lui obéis, restant à la porte de l'hôtel, sur un banc, avec les chiens autour de moi. Eux aussi avaient voulu le suivre, mais ils n'avaient pas plus résisté à son ordre de ne pas entrer, que je n'y avais résisté moi-même; Vitalis savait commander.

Pourquoi n'avait-il pas voulu que j'assistasse à son entretien avec madame Milligan? Ce fut ce que je me demandai, tournant cette question dans tous les sens. Je ne lui avais pas encore trouvé de réponse lorsque je le vis revenir.

—Va faire tes adieux à cette dame, me dit-il, je t'attends ici; nous partons dans dix minutes.

Je fus renversé.

—Eh bien! dit-il, après quelques minutes d'attente, tu ne m'as donc pas compris? tu restes là stupide: dépêchons!

Ce n'était pas son habitude de me parler durement, et depuis que j'étais avec lui, il ne m'en avait jamais autant dit.

Je me levai pour obéir machinalement sans comprendre.

Mais après avoir fait quelques pas pour monter à l'appartement de madame Milligan :

—Vous avez donc dit... demandai-je.

—J'ai dit que tu m'étais utile et que je t'étais moi-même utile; par conséquent, que je n'étais pas disposé à céder les droits que j'avais sur toi; marche et reviens.

Cela me rendit un peu de courage, car j'étais si complètement sous l'influence de mon idée fixe d'enfant trouvé, que j'imaginais que, s'il fallait partir avant dix minutes, c'était parce que mon maître avait dit ce qu'il savait de ma naissance.

En entrant dans l'appartement de madame Milligan, je trouvai Arthur en larmes et sa mère penchée sur lui pour le consoler.

—N'est-ce pas, Remi, que vous n'allez pas partir? s'écria Arthur.

Ce fut madame Milligan qui répondit pour moi, en expliquant que je devais obéir.

—J'ai demandé à votre maître de vous garder près de nous, me dit-elle, d'une voix qui me fit monter les larmes aux yeux, mais il ne veut pas y consentir, et rien n'a pu le décider.

—C'est un méchant homme! s'écria Arthur.

—Non, ce n'est point un méchant homme, poursuivit madame Milligan, vous lui êtes utile, et de plus je crois qu'il a pour vous une véritable affection. D'ailleurs, ses paroles sont celles d'un honnête homme et de quelqu'un au-dessus de sa condition. Voilà ce qu'il m'a répondu pour expliquer son refus: " J'aime cet enfant, il m'aime; le rude apprentissage de la vie que je lui fais faire près de moi lui sera plus utile que l'état de domesticité déguisée dans lequel vous le feriez vivre malgré vous. Vous lui donneriez de l'instruction, de l'éducation, c'est vrai; vous formeriez son esprit, c'est vrai, mais non son caractère. Il ne peut pas être votre fils; il sera le mien; cela vaudra mieux que d'être le jouet de votre enfant malade, si doux, si aimable paraisse être cet enfant. Moi aussi je l'instruirai ".

—Puisqu'il n'est pas le père de Remi! s'écria Arthur.

—Il n'est pas son père, cela est vrai, mais il est son maître, et Rémi lui appartient, puisque ses parents le lui ont loué. Il faut que Rémi lui obéisse.

—Je ne veux pas que Remi parte.

—Il faut cependant qu'il suive son maître; mais j'espère que ce ne sera pas pour longtemps. Nous écrirons à ses parents, et je m'entendrai avec eux.

—Oh! non! m'écriai-je.

—Comment, non ?

—Oh! non, je vous en prie!

—Il n'y a cependant que ce moyen, mon enfant.

—Je vous en prie n'est-ce pas?

Il est à peu près certain que si madame Milligan n'avait pas parlé de mes parents, j'aurais donné à nos adieux beaucoup plus que les dix minutes qui m'avaient été accordées par mon maître.

—C'est à Chavanon, n'est-ce pas? continua madame Milligan.

Sans lui répondre, je m'approchai d'Arthur et le prenant dans mes bras, je l'embrassai à plusieurs reprises, mettant dans ces baisers toute l'amitié que je ressentais pour lui. Puis, m'arrachant à sa faible étreinte et revenant à madame Milligan, je me mis à genoux devant elle, et lui baisai la main.

—Pauvre enfant! dit-elle en se penchant sur moi.

Et elle m'embrassa au front.

Alors je me relevai vivement et courant à la porte :

—Arthur, je vous aimerai toujours! dis-je d'une voix entrecoupée par les sanglots, et vous, madame, je ne vous oublierai jamais!

—Remi, Remi! cria Arthur.

Mais je n'en entendis pas davantage; j'étais sorti et j'avais refermé la porte.

Une minute après, j'étais auprès de mon maître.

—En route! me dit-il.

Nous sortîmes de Cette par la route de Frontignan.

Ce fut ainsi que je quittai mon premier ami et me lançai dans des aventures qui m'auraient été épargnées, si victime d'un odieux préjugé, je ne m'étais pas laissé affoler par une sotte crainte.

XIV

NEIGE ET LOUPS

Il fallut de nouveau emboîter le pas derrière mon maître et, la bretelle de ma harpe tendue sur mon épaule endolorie, cheminer le long des grandes routes, par la pluie comme par le soleil, par la poussière comme par la boue.

Il fallut faire la bête sur les places publiques et rire ou pleurer pour amuser l'honorable société.

La transition fut rude, car on s'habitue vite au bien-être et au bonheur.

J'eus des dégoûts, des ennuis, des fatigues que je ne connaissais pas avant d'avoir vécu pendant deux mois de la douce vie des heureux de ce monde.

Plus d'une fois, dans nos longues marches, je restai en arrière pour penser librement à Arthur, à madame Milligan, au "Cygne", et par le souvenir, retourner et vivre dans le passé.

Ah! le bon temps! Et quand le soir, couché dans une sale auberge de village, je songeais à ma cabine du "Cygne", combien les draps de mon lit me paraissaient rugueux!

—Je ne jouerais donc plus avec Arthur, je n'entendrais donc plus la voix caressante de madame Milligan !

Heureusement, dans mon chagrin, qui était très vif et persistant, j'avais une consolation: mon maître était beaucoup plus doux, — beaucoup plus tendre même, — si ce mot peut être juste appliqué à Vitalis, — qu'il ne l'avait jamais été!

De ce côté il s'était fait un grand changement dans son caractère ou tout au moins dans ses manières d'être avec moi, et cela me soutenait, cela m'empêchait de pleurer quand le souvenir d'Arthur me serrait le coeur! Je sentais que je n'étais pas seul au monde et que, dans mon maître, il y avait plus qu'un maître.

Souvent même, si j'avais osé, je l'aurais embrassé, tant j'avais besoin d'épancher au dehors les sentiments d'affection qui étaient en moi; mais je n'osais pas, car Vitalis n'était pas un homme avec lequel on risque des familiarités.

Tout d'abord, et pendant les premiers temps, ç'avait été la crainte qui m'avait tenu à distance; maintenant c'était quelque chose de vague qui ressemblait à un sentiment de respect.

En sortant de mon village, Vitalis n'était pour moi qu'un homme comme les autres, car j'étais alors incapable de faire des distinctions; mais le séjour auprès de madame Milligan m'avait ouvert les yeux et l'intelligence; et chose étrange, il me semblait, quand je regardais mon maître avec attention, que je retrouvais en lui, dans sa tenue, dans son air, dans ses manières, des points de ressemblance avec la tenue, l'air et les manières de madame Milligan.

Alors je me disais que cela était impossible, parce que mon maître n'était qu'un montreur de bêtes, tandis que madame Milligan était une dame.

Mais ce que me disait la réflexion n'imposait pas silence à ce que mes yeux me répétaient; quand Vitalis le voulait, il était un monsieur tout comme madame Milligan était une dame; la seule différence qu'il y eût entre eux tenait à ce que madame Milligan était toujours "dame", tandis que mon maître n'était " monsieur " que dans certaines circonstances; mais alors il l'était si complètement, qu'il en eût imposé aux plus hardis comme aux plus insolents.

Or, comme je n'étais ni hardi, ni insolent, je subissais cette influence et je n'osais pas m'abandonner à mes épanchements, alors même qu'il les provoquait par quelques bonnes paroles.

Après être partis de Cette, nous étions restés plusieurs jours sans parler de madame Milligan et de mon séjour sur le "Cygne", mais peu à peu ce sujet s'était présenté dans nos entretiens, mon maître l'abordant toujours le premier, et bientôt il ne s'était guère passé de jours sans que le nom de madame Milligan fût prononcé.

—Tu l'aimais, cette dame? me disait Vitalis, oui; je comprends cela; elle a été bonne, très bonne pour toi; il ne faut penser à elle qu'avec reconnaissance.

Puis souvent il ajoutait :

—Il le fallait!

Tout d'abord je n'avais pas bien compris; mais peu à peu j'en étais venu à me dire que, ce qu'il avait fallu, ç'avait été de repousser la proposition de madame Milligan de me garder près d'elle.

C'était à cela assurément que mon maître pensait quand il disait: " Il le fallait "; et il me semblait que, dans ces quelques mots, il y avait comme un regret; il aurait voulu me laisser près d'Arthur, mais cela avait été impossible.

Et au fond du coeur, je lui savais gré de ce regret, bien que je ne devinasse point pourquoi il n'avait pas pu accepter les propositions de madame Milligan, les explications qui m'avaient été répétées par celle-ci ne me paraissant pas très compréhensibles.

—Maintenant, peut-être les accepterait-il!

Et c'était là pour moi un sujet de grande espérance.

—Pourquoi ne rencontrerions-nous pas le "Cygne"?

Il devait remonter le Rhône, et nous, nous longions les rives de ce fleuve.

Aussi, tout en marchant, mes yeux se tournaient plus souvent vers l'eau que vers les collines et les plaines fertiles qui la bordent de chaque côté.

Lorsque nous arrivions dans une ville, Arles, Tarascon, Avignon, Montélimart, Valence, Tournon, Vienne, ma première visite était pour les quais et pour les ponts: je cherchais le "Cygne", et quand j'apercevais de loin un bateau à demi-noyé dans les brumes confuses, j'attendais qu'il grandît pour voir si ce n'était pas le " Cygne ".

Mais ce n'était pas lui.

Quelquefois, je m'enhardissais jusqu'à interroger les mariniers, et je leur décrivais le bateau que je cherchais; ils ne l'avaient pas vu passer.

Maintenant que mon maître était décidé à me céder à madame Milligan, au moins je me l'imaginais, il n'y avait plus à craindre qu'on parlât de ma naissance ou qu'on écrivit à mère Barberin ; l'affaire se traiterait entre mon maître et madame Milligan; dans mon rêve enfantin, j'arrangeais ainsi les choses: madame Milligan désirait me prendre près d'elle, mon maître consentait à renoncer à ses droits sur moi, tout était dit.
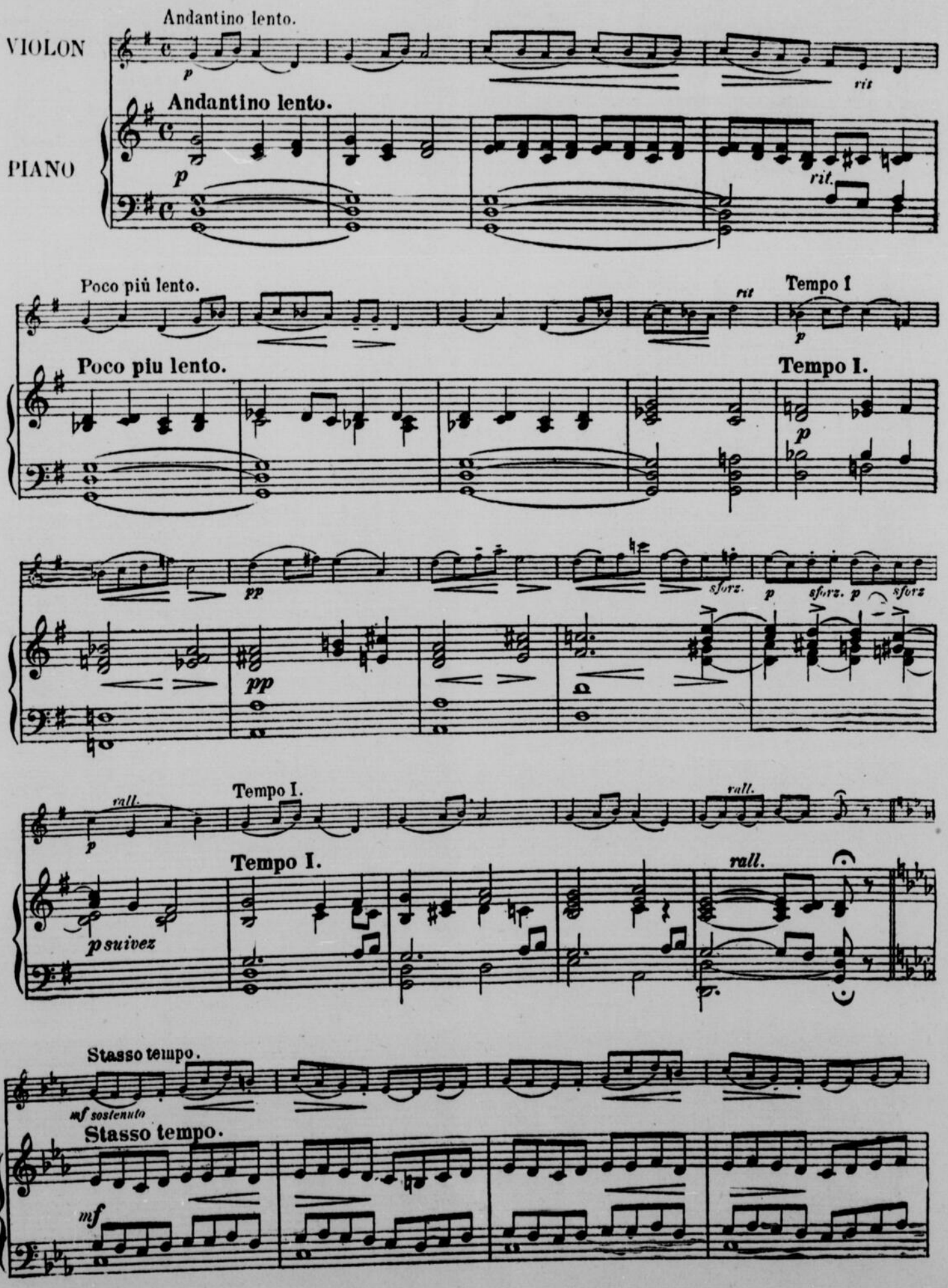


(A suivre)

Petite Berceuse

Pour Violon (ou Violoncelle) et Piano

Musique de HENRY EYMIEU.



rit.

a tempo

pp

a tempo

ritard.

pp

(Mettez la sourdine.)

a tempo

expressivo molto

a tempo

rall.

rall.

Tempo I.

p

Tempo I.

rall.

p

rit

rit.

a tempo

p

pp

a tempo

p

pp

PPP

rall.

ppp
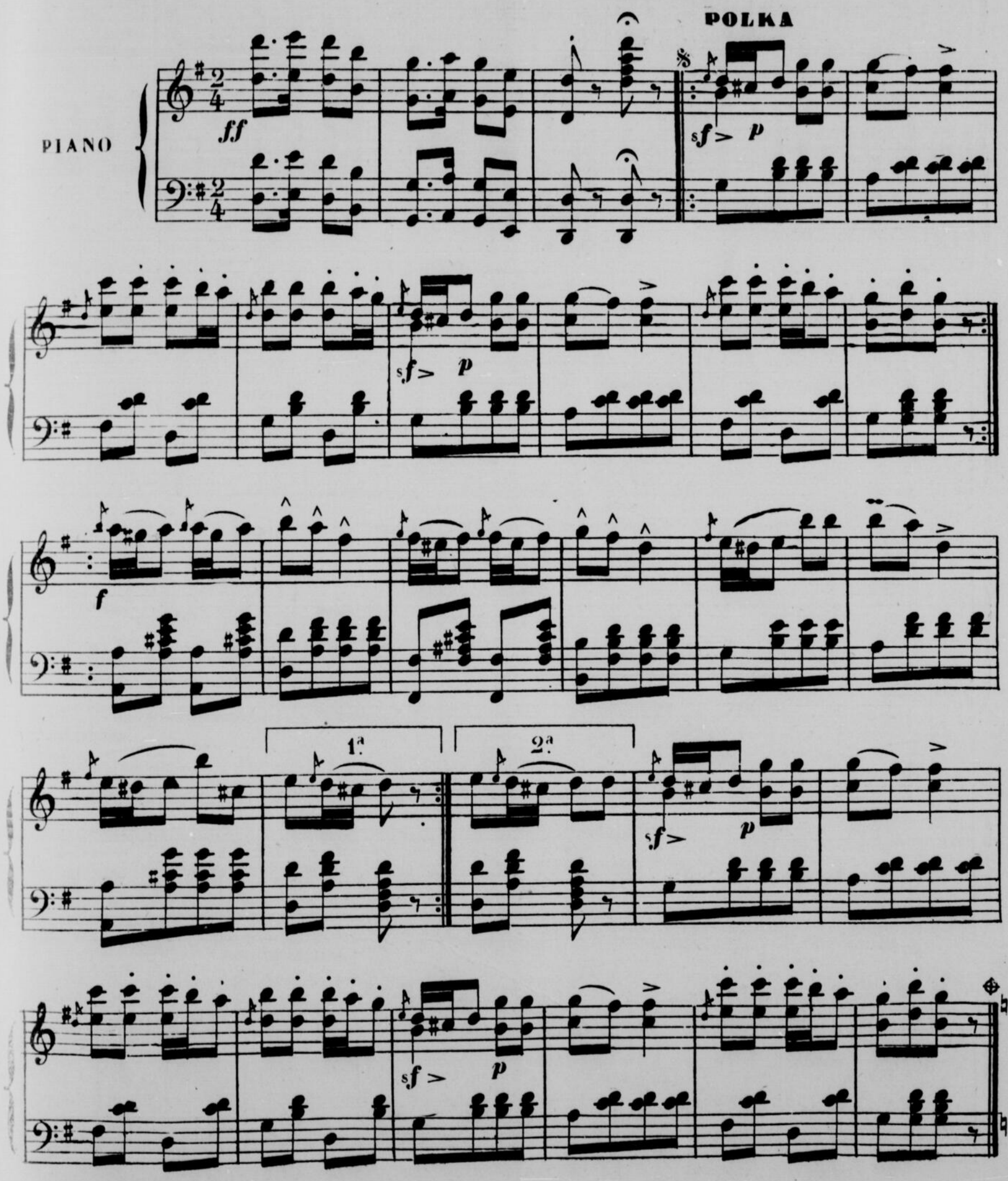
pp suivez

ppp

ETOILE DU MATIN

POLKA.

CH. MOREAU



p TRIO

p

f Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

p

p

Ped.

D.C.

f CODA

ff

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAC

(Suite)

Au moment de faire une ronde sur les remparts, il chercha Campfort, mais ce dernier avait disparu. M. de Reillière se vit donc obligé de prendre seul toutes les mesures de défense, non sans s'étonner de cette absence, à un pareil moment; mais s'il eût pu le voir, il se serait étonné bien davantage, ainsi que nous allons le comprendre.

Au moment où Arrouara descendait les sentiers conduisant à l'extérieur, Campfort revêtait à la hâte un "surtout" en toile brune, destiné à rendre sa personne moins visible, et, muni de ses armes, s'élançait sur les traces du nègre.

—Ce coquin a mauvais oeil, murmurait Campfort en le suivant diligemment ; quand il a regardé la plaine... quelles prunelles de chat ! Ces sauvages-là... on ne peut jamais s'y fier... Ah ! continua-t-il en se jetant brusquement à terre, pour échapper au regard méfiant que le nègre jeta soudain en arrière..., ma foi! je me suis baissé à temps, le drôle rêve un tour à sa façon... Mais! le voilà qui se cache à son tour..., m'aurait-il vu? Non! le voilà qui rampe... Rampe, va! serpent, tu peux prendre tes précautions, je t'empêcherai bien de mordre! Que diable voit-il donc..., cette fumée maudite m'aveugle, je ne distingue rien... Bon! le voilà qui s'arrête et qui arme son fusil..., il faut que je m'approche de lui..., je veux l'avoir sous la main.

Et le brave Campfort se mit à ramper avec une dextérité féline. Au bout de quelques secondes, il entendit un bruit lointain et sourd qui s'approchait en grandissant. Bientôt, il distingua le galop rapide d'un cheval, et presque en même temps un cavalier environné d'un tourbillon de poussière.

Prompt comme la pensée, Arrouara épaula son arme et fit feu sur le nouveau venu. Le coup d'oeil du nègre était trop infaillible pour manquer son but: le cavalier fit deux ou trois soubresauts, lâcha les rênes et tomba lourdement la tête la première. Son cheval fit quelques bonds encore, puis s'arrêta court, et revint à son maître.

Le nègre fit un mouvement pour s'élancer sur sa victime, mais Campfort, se levant du milieu des herbes, court à lui, ses deux pistolets en main :

—Si tu bouges, lui cria-t-il, tu es mort !

Le nègre fit un plongeon dans les broussailles, glissa comme une flèche jusqu'au cheval, l'enfourcha et disparut au triple galop dans la direction de la plaine, après avoir reçu le feu de Campfort.

—Ah! double traître! s'écria celui-ci, s'élançant à sa poursuite... maladroit que je suis! le manquer comme cela quand j'avais la partie si belle! ajouta-t-il en reconnaissant aussitôt l'inutilité de ses efforts, et revenant sur ses pas.

Le blessé, gisant dans une mare de sang, attira son attention: il était mort; vainement Campfort tenta de le rappeler à la vie. Ce malheureux portait un costume qui n'indiquait ni sa race, ni sa profession; son visage basané pouvait appartenir aussi bien à un "homme de couleur" qu'à un "blanc" brûlé par le soleil ardent de la zone torride.

Campfort, en déboutonnant sa veste pour faciliter le jeu de la respiration dans le cas où il serait possible de le ranimer, s'aperçut qu'entre la doublure et l'étoffe il y avait un petit paquet rond et souple. Curieux de savoir ce que c'était, Campfort fit au vêtement une incision à l'aide de son poignard. Il en retira un rouleau de cuir contenant un très petit carré de papier sur lequel étaient écrits ces mots, teints en rouge..., avec du sang, probablement :

"Arrive: ce soir, sortez quand vous entendrez les cris de l'oiseau moqueur : méfiez-vous du Bois d'Ebène. — Montmaur."

Campfort replia vivement la dépêche après l'avoir lue, et renonçant au projet de circuler plus loin dans la plaine, il songea à la porter en toute hâte au colonel de Reillière.

—"Méfiez-vous du Bois d'Ebène"..., murmurait-il en arpentant le terrain à grands pas; Montmaur a raison..., nous sommes de tristes imbéciles d'avoir accordé une once de poudre à cette vermine noire qui vient de nous glisser entre les mains. Ah! le coquin! s'il repasse à une portée de carabine, je lui dirai un mot... Et quand je pense qu'il m'a tué, là, sous les yeux, ce pauvre fidèle serviteur qui suait le sang pour arriver plus tôt!... qui a traversé la plaine au milieu d'une légion de bêtes fauves..., qui nous aurait dit ce qui se passe là-bas dans l'ombre ! Ah! mon Dieu! nous n'avons pas de chance en ce jour !

Dans l'ardeur de la première poursuite, Campfort s'était considérablement éloigné de Port-au-Prince; le temps lui parut long au retour. Par précaution il s'arrêta pour recharger ses pistolets; l'opération faite, il prêta une oreille attentive à certains bruits qui s'élevaient du fond des savanes. Après quelques moments d'anxieuse attente, son oreille, exercée au bruit de guerre, distingua le piétinement sourd des chevaux...

C'étaient indubitablement les cavaliers de Montmaur... Mais pourquoi arrivaient-ils de si bonne heure, alors que le billet les annonçait pour le soir? Quel événement imprévu avait poussé Montmaur à faire marcher sa troupe, et à l'exposer ainsi aux chaleurs mortelles du jour?...

Une circonstance inquiétait Campfort: de temps à autre il croyait entendre des clameurs entrecoupées, quelques décharges de mousqueterie, puis, la galopade recommençait, et aux trépignements des chevaux semblait se mêler le frémissement immense d'une multitude nombreuse.

Cependant, Campfort approchait de la poterne ; à cent pas environ, il s'arrêta et fit un signal convenu pour que le poste de garde ne le fusillât pas. Une fois assuré qu'il était reconnu, il courut à la porte qui venait de s'ouvrir: le colonel de Reillière lui apparut le premier, attendant avec impatience.

—Montmaur arrive, voici une dépêche ! cria Campfort en agitant sur sa tête le petit rouleau de cuir.

Soudain, chaque touffe de lianes s'agita autour de lui, une légion de nègres sembla sortir de terre, et les balles sifflèrent dans toutes les directions. Arrouara, le traître, revenu comme par enchantement, avait jeté dans la porte une longue pièce de bois qui l'empêcha d'être fermée. Les noirs s'y précipitèrent à sa suite comme un vol de démons, et là, commença une lutte horrible.

Bientôt, on n'entendit plus de coups de feu; toutes les armes étant déchargées, on se prit corps à corps; les poignards, les baïonnettes rouges et fumantes se tordaient dans les chairs et ne reculaient que pour laisser retomber des cadavres; aux dents blanches des sauvages assaillants pendaient des lambeaux sanglants qu'ils avaient mordus.

Heureusement, M. de Reillière avait fait descendre toute la garnison, car le nombre des nègres était considérable, et ce ne fut qu'avec des efforts inouïs qu'on parvint à les repousser hors de la poterne.

Campfort, qui avait la taille, la force et la voix d'un géant, rugissait dans la mêlée, cherchant partout Arrouara. Celui-ci, une hache à la main, chargeait avec fureur un petit groupe en tête duquel était M. de Reillière : cinq ou six noirs le secondaient avec un acharnement digne du sien.

M. de Reillière, dont l'épée s'était rompue aux premiers chocs, avait ramassé le fusil d'un mort, et se défendait comme un lion.

Campfort arriva, au moment où Arrouara le serrait de près, après l'avoir acculé contre un mur.

—Tiens bon! Charlot! cria Campfort, me voilà!... Tiens! attrape! sauvage! fit-il en abattant d'un revers la main d'un nègre qui s'était jeté sur lui, armé d'un "crik malais". Ah! vous ne savez pas manier le sabre, bonnes gens!... je vous ferai voir ce qu'on gagne à prendre en traître!... Connais-tu cette parade, toi?... et cette feinte... les doigts en dessus, un coup droit... touché, face jaune!

A chaque mot, Campfort trouait une poitrine, fendait une tête, ou parait un coup, avec une adresse et une force inimaginables.

Il s'aperçut que Reillière, gêné par la muraille contre laquelle il était repoussé, ne pouvant rendre coup pour coup à son adversaire, se trouvait à sa merci. Arrouara était parvenu à saisir le canon du fusil, et levait sa hache sur la tête du colonel désarmé.

Campfort, d'un élan terrible, fendit la mêlée, comme un loup passe au travers des broussailles, et saisit le noir à la gorge. Cette secousse fut assez violente pour détourner l'arme pesante qui étincela sur le rocher, après avoir coupé l'épaulette de Reillière, en lui entamant légèrement l'épaule.

Les deux combattants roulèrent sur le sol. Arrouara, se tordant comme un reptile, tenta vainement d'enlacer ses jambes dans celles de Campfort, et de le déchirer avec ses ongles d'acier: les mains de Georges étaient rivées autour de son cou comme un étau, et leur pression augmentait toujours ; le nègre fut presque immédiatement suffoqué, en même temps que la baïonnette de M. de Reillière lui traversait le corps. Campfort se releva comme un tigre tenant sa proie; élevant au-dessus de sa tête le cadavre d'Arrouara, il le jeta à dix pas au milieu des nègres, en criant de sa voix de stentor.

—Mort aux traîtres!... attendez, esclaves..., me voilà... Campfort et victoire !...

Et il fondit sur eux, accompagné de tous les soldats qu'électrisait son courage.

Les assaillants, étonnés de ce rude échec, commencèrent à reculer: quelques-uns cherchèrent à se cacher derrière les arbres ; d'autres se glissèrent dans les broussailles.

Enfin, les troupes s'étant formées en bataillon carré, ouvrirent un feu roulant devant lequel les nègres se dispersèrent.

Une minute plus tard, ils se seraient trouvés pris entre deux feux, car les sentinelles restées sur le bastion signalèrent l'arrivée de Montmaur, dont la grosse cavalerie arrivait comme un ouragan.

Le général, tout couvert de poussière, sauta à bas de son cheval, sans attendre que son ordonnance lui tînt l'étrier, courut au colonel de Reillière, et en l'embrassant lui dit tout bas:

—Vite, un mot à l'écart! où sont vos officiers?

—Je n'en ai plus, dit le colonel... il ne reste que Campfort et moi...

—Venez tous deux... et dépêchons! Vous voyez cette fumée !

—Oui, dirent Campfort et Reillière.

—Eh bien! pour chaque bouffée il y a une torche... pour chaque torche il y a dix nègres. Les savanes en sont noires, l'enfer y vomit toutes ses légions... j'ai passé sur le ventre à quelques pillards écartés: dans une demi-heure nous aurons le choix d'être rôtis ou embrochés ; voyons ce qu'il y a à faire.

CHAPITRE IX

LA VALLEE DE JOSAPHAT

—Vous croyez que cette canaille viendra à bout de six mille hommes bien montés, sans compter nos douze cents braves? dit Campfort en s'asseyant sur une pierre à l'exemple de Montmaur et de Reillière.

—Je vous dis qu'ils sont plus de deux cent mille, tous armés jusqu'aux dents et résolus, comme vous en avez pu juger, répondit Montmaur en jetant un regard sur les cadavres horriblement défigurés qui gisaient autour d'eux.

—Alors nous sommes perdus, tout simplement, répliqua Campfort avec le plus grand flegme : il s'agit d'en tuer le plus possible avant la fin.

Montmaur regarda avec satisfaction le mâle et calme visage du courageux volontaire, dont la main distraite jouait tranquillement avec la dragonne de son sabre.

—Je pense et je dis comme vous, Monsieur de Campfort..., lui dit-il en le saluant d'un sourire, ce sera pour moi grand honneur de mourir en si bonne compagnie; mes officiers et moi désirions depuis longtemps connaître le vaillant gentilhomme qui spontanément a voulu partager nos dangers; il sera fâcheux qu'une aussi agréable liaison soit trop courte, mais il n'y aura pas de notre faute; n'est-ce pas, de Reillière ?

—Sans doute, répartit ce dernier..., mais nous ne pouvons savoir..., le dernier coup de mousquet n'est pas tiré.

—Hum! dit Montmaur..., enfin, nous verrons... Messieurs, écoutez-moi, je vous prie; Monsieur de Campfort, ne perdez pas une de mes paroles... vous opinerez après moi. — Reillière, vous allez prendre vingt hommes d'élite, vous gagnerez le fort et vous garderez le drapeau jusqu'à ce que M. de Campfort vous porte mes ordres.

—Mais, général! fit M. de Reillière, bondissant sur son siège.

Montmaur lui imposa silence d'un geste amical; puis, faisant à Campfort un signe d'intelligence, et s'adressant à lui :

—N'est-ce pas vrai, Monsieur, que c'est au commandant à mourir dans sa forteresse... Vous vous plaignez de n'avoir pas la meilleure place, Reillière; comme si le poste d'honneur n'était pas à côté de la poudrière ?

—Oui, dit Campfort ; on prépare une belle mèche; ou bien, on charge à poudre un pistolet jusqu'à la gueule, et... feu partout !

—Général, dit froidement Reillière, il n'y a plus de poudre au magasin, nous l'avons employée à mieux qu'à faire sauter des murailles: nous avons envoyé des boulets et des balles, serrés comme une pluie d'orage, pendant quatre jours et quatre nuits: actuellement il ne reste pas dix cartouches à chaque homme.

—Mais il leur reste l'arme française, la baïonnette, répliqua Montmaur, cela leur suffit pour mourir en braves ; vous vous rendrez néanmoins à la citadelle suivant l'ordre que je viens de vous donner, et au lieu de vingt hommes, vous en prendrez cent; avec cela on passe partout. Voici des dépêches " d'outre-tombe " pour M. le gouverneur : je vous " défends " de vous faire tuer avant de les lui avoir remises. Quand nous aurons été tous mis en morceaux, vous partirez de jour ou de nuit, comme vous pourrez; et vous lui rendrez compte de notre dernière bataille, en même temps vous lui remettrez les papiers que je vous confie : ne vous les laissez prendre par personne! ajouta Montmaur en riant.

M. de Reillière ne répondit rien, prit les papiers que lui tendait le général, et fit quelques pas en hésitant.

Montmaur se leva vivement et dit tout bas à Campfort :

—A cause de sa pauvre jeune femme et de ses enfants, je voudrais le tirer de cette bagarre... mais il n'a pas l'air de l'entendre ainsi... voyez donc.

M. de Reillière, en effet, revint sur ses pas, s'arrêta devant Montmaur, et tira son épée; puis, l'appuyant par terre aux pieds de ce dernier:

—Général, dit-il, je ne sais pas pour quel motif vous me donnez un pareil ordre; je ne puis l'exécuter, car j'en suerai la honte par chaque fil de mes épaulettes... Voici mon épée, recevez-la avec ma démission... Je me battrai en volontaire, comme Georges: on ne dira pas de moi que j'étais derrière les murailles pendant que, sous mes yeux, mes amis se faisaient égorger.

A ces mots, il prit son épée par la pointe et en présenta la poignée à Montmaur. Celui-ci fronça les sourcils et jeta un regard de regret à Campfort.

—Monsieur, lui dit-il, je vous laisse le pouvoir de traiter cette question avec M. de Reillière, je n'ai pas le temps de discuter sur les ordres que je donne. — Décidez-le si vous pouvez, ajouta-t-il à voix basse, en s'éloignant.

—Et toi aussi, Georges? dit Reillière, qui avait entendu ces derniers mots.

Campfort se plaça devant lui, et sans rien dire, entr'ouvrit le plastron en velours de son ami.

—...Et "elle" aussi, murmura-t-il, en retirant un petit médaillon suspendu au cou du colonel.

—Oh! Georges! c'est abuser d'un homme, dit M. de Reillière d'une voix étouffée.

—Allons, n'en parlons plus ! reprit Campfort... Que notre destin s'accomplisse.

Montmaur avait divisé sa troupe en trois corps. Comme il s'agissait plutôt de résister à une attaque que de charger l'ennemi, les deux premières divisions, formées en masses profondes, prirent position à droite et à gauche de la poterne, sur de petites éminences que protégeait à l'extérieur une enceinte retranchée.

Le troisième corps se mit à couvert dans un bois de lentisques et de goyaviers. Il devait donner comme réserve et prendre l'ennemi en flanc.

Les soldats à pied s'éparpillèrent en tirailleurs, en avant des colonnes de cavalerie, se cachant sous les lianes, dans les arbres creux; rampant au travers des herbes; opposant une stratégie sauvage à la sauvage tactique de leurs ennemis.

Toutes ces dispositions prises, on attendit l'attaque dans un profond silence. Elle ne tarda pas à avoir lieu, furieuse, désordonnée et pleine de fantastiques horreurs. Précédés par l'ombre immense et fumeuse de leurs torches, les noirs s'avançaient en rangs serrés, poussant d'horribles hurlements et faisant tournoyer au-dessus de leurs têtes les torches ardentes.

Derrière ces porteurs de feu, marchait en bon ordre une foule immense sous les armes. La réunion de tous les instruments de destruction que l'homme peut rêver formait dans ces mains innombrables un ensemble qui eût été grotesque, s'il n'avait été empreint de ce cachet sublime et redoutable, qui caractérise les grandes passions du monstre multiforme qui s'appelle la foule.

Haletants de leur élan furieux, ivres de sang, de débauches sauvages, animés jusqu'au délire par leurs propres clameurs, les noirs tourbillons se ruèrent au vol sur les troupes de Montmaur. Le choc fut atroce: il y avait là de vieux guerriers du Rhin, de la Vendée, de l'Italie, auxquels il fallait, pour s'étonner, bien d'autres orages de fer et de feu. Après une décharge foudroyante, les cavaliers s'élancèrent au milieu des assaillants, et avec leurs grands sabres recourbés, fauchèrent les têtes, les bras, comme d'infatigables moissonneurs. Pour ne pas s'engager trop profondément dans la foule, les escadrons décrivirent un cercle dont la courbe les ramenait au point de départ. La trouée sanglante et profonde qu'ils laissaient derrière eux se refermait comme un sillon s'efface dans l'eau, et les cadavres disparaissaient sous des myriades de combattants nouveaux.

Plus de dix charges vaillantes n'amenèrent aucun résultat: si la troupe européenne se maintenait ferme comme un roc, les hordes noires s'acharnaient à l'attaque, plus infatigables que les lames d'une mer furieuse. Bientôt, les cadavres s'amoncelèrent, formant des barricades infranchissables pour les chevaux; les munitions furent épuisées promptement; la lutte prit un caractère sinistre et désespéré. Les nègres arrivaient sans cesse par masses serrées, au milieu desquelles la mousqueterie ne faisait plus de vides; hurlant, bondissant comme des tigres, rampant comme des couleuvres, se glissant jusque sous les pieds des chevaux pour déchirer ou mordre bêtes et cavaliers, fourmillant partout, les " démons noirs " inondèrent la petite troupe des Européens, et l'écrasèrent sous leur nombre, au point que les bras ne pouvaient plus se lever ni les sabres tournoyer. Chaque soldat de Montmaur était au centre d'une pyramide de chairs noires ensanglantées, tour à tour s'affaissant sous le tranchant de l'acier, se relevant comme si le contact du sol les eût ressuscités.

Cette boucherie féroce dura trois heures sans une minute de trêve. Proportion gardée, les morts étaient infiniment plus nombreux parmi les assaillants; mais les soldats blancs tombaient un à un, malgré leur défense surhumaine ; leurs rangs s'éclaircissaient avec une rapidité effrayante. Bientôt, ils purent se compter; la réserve avait donné, aucun secours n'était plus à espérer.

A ce moment, le général Montmaur, atteint de plusieurs blessures, tomba frappé au coeur par une balle. Reillière, dont les fantassins étaient écrasés depuis longtemps, courut à son brave chef pour le soutenir; déjà une bande hurlante s'était jetée sur lui et l'emportait avec des cris de triomphe.

Une poignée de cavaliers se rallia autour de Reillière pour fondre tête baissée au milieu des ravisseurs. Attirée par le bruit de cette nouvelle lutte, l'armée entière des noirs s'abattit sur ce point, et, au bout de quelques secondes, les blancs avaient disparu, broyés sous cette avalanche à laquelle il était impossible de résister.

Campfort, acculé au fond de l'enceinte avec quelques centaines de cavaliers, luttait avec cet acharnement que donne le désespoir ; quand il entendit les horribles clameurs qui s'élevèrent lorsque Montmaur tomba.

—Que signifient ces hurlements? demanda-t-il.

Quelques soldats qui comprenaient le jargon demi-français, demi-espagnol des nègres, lui répondirent qu'on célébrait la mort du chef français.

—Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il, de Reillière va se faire tuer; il adorait Montmaur.

Au même instant de nouvelles vociférations lui annoncèrent une nouvelle mort. Un tirailleur, échappé miraculeusement, vint lui dire que toutes les forces blanches étaient anéanties; alors il descendit de cheval, et, s'adressant au petit groupe qui l'entourait:

—Mes enfants, dit-il, c'est fini: vous allez vous faire hacher sur place.

—Oui, murmurèrent les voix des braves, qui aspiraient la mort.

—Tenez ferme pendant quatre minutes... Voici l'entrée d'une longue et large mine qui se prolonge jusque sous le champ de bataille... Des milliers de poudres attendent là pour sonner une dernière fanfare et faire tonner les entrailles de la terre... J'y vais mettre le feu... Refermez cela sur moi et mourez comme vous avez combattu... Adieu, frères; au revoir " là-haut " !

En parlant ainsi, Campfort soulevait avec sa force herculéenne une lourde pierre cachée dans les broussailles, et disparaissait dans l'orifice d'un souterrain obscur.

Les plus proches voisins remirent la pierre à sa place et continuèrent de se battre... de se faire " hacher " comme ils l'avaient promis.

Tout à coup, éclata le tonnerre souterrain, remplissant l'air de débris humains et dominant de sa voix terrible toutes les clameurs éparses dans la plaine.

Décimées et saisies d'une terreur soudaine, les hordes sauvages prirent la fuite, laissant sur le champ de mort amis ou ennemis. Bientôt la savane fut déserte; et, sous le dôme sombre de fumée, aux sinistres lueurs de l'incendie qui dévorait la ville, on aurait pu voir, dans cette vallée de Josaphat, arriver une à une les hyènes silencieuses, " amies des morts ", et planer lourdement les grands vautours au col nu, à la crête livide et sanguinolente.

Et partout régnait ce formidable silence des sépulcres, troublé quelquefois par les clameurs lugubres, les gémissements suprêmes des blessés qui sentaient la mort arracher leurs âmes.

Au bout de quelques heures, un fantôme souillé, poudreux, chancelant, se dressa du milieu d'un sillon tracé par la mine... Il fit quelques pas au hasard, puis retomba sur ses bras étendus...

—Mon Dieu! murmura-t-il, Dieu de saint Louis! Dieu de la France! ne me laissez point mourir encore... je dois vivre... vous le savez, non pour moi, mais pour la veuve et les orphelins... Mon Dieu ! encore la vie !

Puis il se releva lentement, et reprenant des forces, s'assit sur le corps d'un cheval. — Bon! voilà mon âme qui revient... Ah! je respire... je retrouve mes forces... Allons! partons! la tâche est commencée. Et Campfort, vacillant encore sur ses jambes meurtries, soutenant avec un fusil brisé son corps à demi-foudroyé!... Campfort se mit en quête, cherchant Reillière sous ce fouillis de cadavres.

Les loups, les hyènes, les vautours rôdaient autour de lui, faisant leur horrible repas, et promenant leur gourmandise vorace d'un corps à l'autre.

—Pourvu que ces affreuses bêtes me laissent le temps!... pensa Campfort... Voilà la nuit... Hélas! je n'irai jamais assez vite!

CHAPITRE X

CINQ HEROS — VISION

En quittant Port-au-Prince avec les quatre compagnons que M. de Reillière lui avait donnés, Probado se dirigea rapidement vers la route de Léogane, qu'avait dû suivre Mme de Reillière.

Arrivé sur la lisière des bois, dans le voisinage du Lamentin, il jugea à propos de s'arrêter pour déjeuner et tenir conseil.

Il avait choisi, en homme habile, chaque individu de sa petite troupe : le premier était un Africain, âgé de vingt-cinq ans, chasseur, pêcheur, cavalier et soldat accompli ; malheureusement, il n'était pas beau, et de la race nègre il avait conservé, en les exagérant, le nez épaté, les lèvres charnues, le front fuyant ; ses bras, d'une longueur démesurée, lui étaient d'une utilité incomparable pour grimper aux arbres, mais ne contribuaient que médiocrement à l'embellir; ses pieds, toujours nus et durs comme la corne, avaient la rare et singulière faculté de saisir presque comme des mains à l'aide de leurs doigts. L'ensemble de sa personne réalisait le type peu flatteur de l'orang-outang : aussi la troupe française l'avait surnommé " Bono-Jocko ", et ce sobriquet (dont il était fier) lui était resté, effaçant le souvenir de son vrai nom, qui était " Hondatkonsana ".

Le second était un Basque espagnol, presque compatriote de Probado, qui était un Basque français. C'était l'homme le plus méthodique de l'armée : il faisait tout par poids et par mesure, et lentement. Mais ses actions s'opéraient de telle manière, qu'avec ses allures réfléchies, il arrivait toujours aussi vite que les plus alertes. Il était d'une persévérance et d'une vigueur inouïes : jamais on ne l'avait vu fatigué; il ne s'asseyait jamais, se couchait rarement, dormait peu et très souvent debout: le meilleur lit, à son avis, était un tronc d'arbre creux ou une excavation de rocher où il pût s'adosser commodément. Parlant par sentence, il soutenait son avis avec une tenacité acharnée qui ne cédait que devant l'ordre d'un chef ou le raisonnement de Probado, seul individu pour lequel il eût quelque déférence.

Ajoutons qu'il était trapu, taillé en Hercule, et que, quand l'idée lui venait, il abattait un boeuf d'un coup de poing : " Taralcaral " était son nom éclatant.

Le troisième était un Irlandais, long et mince comme un fil, pourvu de la plus prodigieuse paire de jambes qui ait jamais soutenu un buste d'homme. Le reste de son corps dépassait les limites connues de la maigreur, et aurait pu, sans préparation, figurer dans un musée anatomique. Il est facile de comprendre qu'à l'aide d'un pareil système de locomotion, il pouvait faire d'effroyables enjambées. Sa démarche et ses habitudes avaient parfaitement motivé le surnom de " Mac-Héron ", qu'il avait reçu, et sous lequel nous le présentons au lecteur : ses aïeux lui avaient légué le nom de " O'Murrel-Mac-Clamorgan ". Il avait des façons amphibies, une petite voix grêle et chevrotante, des yeux somnolents; il mangeait comme six quand il avait des vivres, jeûnait comme un anachorète quand les denrées manquaient, et jouissait d'une bonne humeur inaltérable. Ce qui le rendait précieux dans une guerre d'aventures, c'était sa prodigieuse adresse à la lutte et au maniement du sabre ou du bâton à deux bouts ; seul il se débarrassait sans peine de quatre assaillants.

Le quatrième était un Parisien, c'est-à-dire gai, hâbleur, intrépide, leste comme un écureuil, bon à tout. Il s'était acquis une réputation considérable par son talent à imiter les cris de tous les animaux domestiques ou sauvages: son gosier était un répertoire vivant qui représentait à lui seul tout une ménagerie. Pour couronner ces qualités, il y joignait une rare dextérité à se servir des armes à feu ; sa courte carabine manquait rarement le but.

(A suivre)

PAGE DE LA MÉNAGÈRE

Conseils généraux

On ne saurait imaginer les procédés défectueux employés ingénument par les personnes qui n'ont jamais eu de méthode dans la façon de faire la cuisine. Signalons le mauvais usage de la fourchette, de la cuiller de métal, voire même du couteau, pour remuer le contenu des casseroles, alors que seule la cuiller de bois doit y être employée.

Une cuiller de métal ne doit servir que pour écumer ou goûter une sauce. Autrement elle raie les fonds des casseroles chauffés; elle se déforme à la chaleur si elle est en étain; et elle ne peut être laissée dans une casserole sur le feu sans s'échauffer elle-même au point de n'être plus tenable.

Il en est exactement de même de la fourchette. Quant au couteau, l'employer, — parce qu'à ce moment il se trouve à portée, — pour remuer quoi que ce soit, c'est encore pire comme façons de gargotière.

Une cuisine doit toujours disposer d'un suffisant assortiment de cuillers de bois, larges, carrés du bout, et à long manche. Et il faut enseigner aux débutants l'usage exclusif de ces cuillers dans les cas que nous venons d'indiquer.

Recettes demandées

Petits pains de Milan

C'est avec la pâte dont nous allons indiquer la préparation que sont faits les petits pains de quatre livres fendus et les couronnes que l'on vend chez les pâtissiers.

C'est cette pâte qui sert aussi d'élément principal pour faire quantité de petits-fours.

Voici comment on fait la pâte :

Après avoir pesé 3-4 de livre de fine farine de gruau, on la fera sécher au four, puis on la passera au tamis afin d'éviter les grumeaux.

On pèse égale quantité de sucre en poudre. On mêle cela avec trois jaunes d'oeufs, plus deux blancs d'oeufs battus en neige, on ajoute un soupçon de sel fin et la râpure du zeste d'un citron. On peut aussi hacher le zeste de citron très finement ou mettre également un autre parfum à son choix.

La pâte doit être pétrie sans employer d'eau.

On peut rouler la pâte ou la diviser par petits morceaux auxquels on donne la forme que l'on veut. Le plus souvent ce sont des ronds ou mieux des petits pains de quatre livres fendus, on peut aussi faire des petites couronnes, seulement il faut pour cela avoir de petits emporte-pièce.

Les petits gâteaux sont posés au fur et à mesure sur des plaques de four enduites de cire vierge ou simplement beurrées, on les met à quelques lignes de distance les uns des autres et, après les avoir dorés avec un oeuf ou avec du lait, on les enfourne à four très doux.

Au bout de dix à quinze minutes ils doivent être cuits et seulement blonds; on les retire et après les avoir laissés refroidir, on les range dans une boîte en fer-blanc.

On peut avant de dorer les gâteaux orner le dessus avec des petits filets d'amandeou d'angélique.

Au sortir du four on détache de suite les gâteaux de la plaque.

Fromage à la Chantilly

Pour six personnes, prenez une chopine de crème, ajoutez-y la moitié d'une cuiller à café de gomme adragante et 4 onces de sucre en poudre. Battez cette crème avec une fourchette ou une verge d'osier jusqu'à ce qu'elle devienne mousseuse; faites attention qu'elle ne se mette pas en grumeaux, vous en feriez du beurre. Mettez cette crème au frais et servez-vous-en pour garnir des choux ou une charlotte russe.

Pour faire mousser la crème plus vite et la maintenir ferme plus longtemps, on peut ajouter, avant de la battre, une feuille de gélatine fondue sur le feu dans très peu d'eau: on ne mêle cette gélatine à la crème que lorsque la première est refroidie. Cette quantité est pour une chopine de lait.

Plum-pudding anglais

On peut préparer à l'avance, la veille même, ce qui doit entrer dans la composition du pudding.

C'est d'abord 1-2 livre de graisse de rognon de veau à laquelle on aura enlevé tous les nerfs en la brisant dans les doigts, puis on la coupera et on la hachera très finement sur la planche à hacher.

On met un peu moins d'une demi-livre de raisins de Corinthe qu'il faut avoir soin de bien nettoyer. Pour bien nettoyer ces raisins, on les met dans une assiette avec de la farine et on les frotte avec les mains pour bien en détacher toutes les petites queues; on peut aussi les mettre dans le coin d'un torchon avec de la farine et on secoue le tout.

Il faut alors mettre les raisins dans une passoire à moyens trous, de sorte qu'en secouant la passoire les poussières tombent. Tous les aromates pulvérisés sont bons, à la condition qu'on en mette en quantités modérées.

Pour rendre la pâte plus légère, nous y ajoutons un peu de poudre à pâte.

On remue le tout ensemble et on doit obtenir une pâte assez épaisse pour que les raisins n'aillent pas au fond.

Lorsque le tout est bien mélangé, on mouille le centre d'une serviette ou d'un bon linge de toile forte et, après avoir enduit tout le milieu avec une couche de graisse blanche, on saupoudrera cette partie d'une couche de farine prise sur la farine préalablement réservée.

On verse dans la serviette la préparation faite, et en lui donnant une forme ronde on ficelle fortement en ayant soin de bien serrer.

On plonge alors le pudding à l'eau bouillante dans un chaudron ou une marmite où il puisse baigner entièrement dans l'eau.

On laisse cuire sans que l'eau cesse de bouillir un seul instant. Pour ces quantités il faut au moins quatre ou cinq heures de cuisson. Au fond de la marmite, avant de mettre l'eau pour la cuisson, on place une assiette de cuisine, ce qui évite que le pudding n'attache au fond.

Si l'eau tarissait, il faudrait remettre de l'eau bouillante à mesure qu'elle diminuerait, afin que le pudding soit toujours bien recouvert par l'eau.

Au moment de servir, on déballe le pudding et on le renverse sur un plat ou sur un grand compotier. On le saupoudre de sucre, on arrose avec du rhum et on y met le feu pour servir tout enflammé.

Le pudding se coupe en tranches. Les quantités que nous avons indiquées pourront suffire pour 20 personnes. Il ne faudrait pas craindre de faire un pudding de cette importance, car il se conserve très bien plusieurs jours. On le réchauffe par tranches avec de l'eau sucrée.

Travaux de dames

La dentelle Renaissance

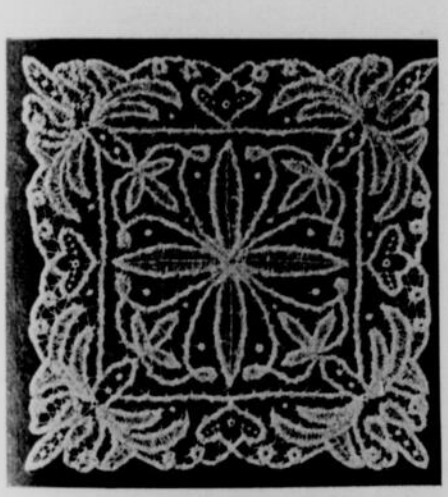
Avec les jolis lacets que l'on trouve maintenant dans le commerce, la dentelle Renaissance prend un surcroît de vogue. Il est facile en effet de lui donner mille aspects différents. On la fait fine ou grosse, forte ou claire, blanche ou écrue; elle est toujours élégante.

Sans compter que c'est le travail facile par excellence. On nous prédit pour l'été prochain la grande faveur de la dentelle sur nos toilettes. C'est le temps de préparer les jolies garnitures, boleros, tuniques ou simples cols qui enjoliveront nos robes estivales.

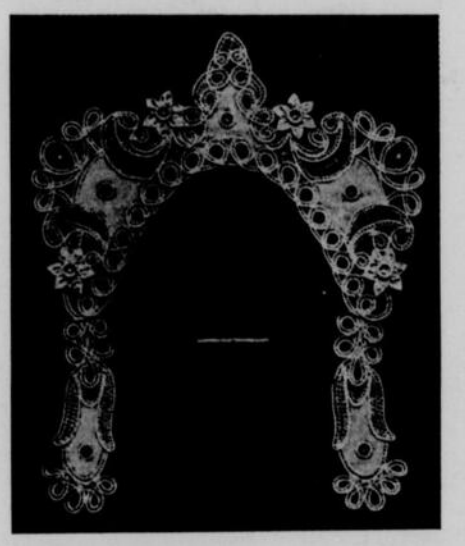
Et lorsque la mode se sera lassée des jolies dentelles, nous trouverons toujours à les employer dans l'ornementation de nos maisons. Là, elles auront toujours leur place marquée. Jamais un beau centre de table, un couvrepied, un coussin en Renaissance, habilement travaillé et composé avec goût ne perdra de son prix. Ce n'est plus ici une question de mode, mais une question de bon goût et d'art.

Ne craignons donc point d'employer nos loisirs à la confection de ces fines dentelles qui, dans le trousseau féminin représentent une valeur inestimable.

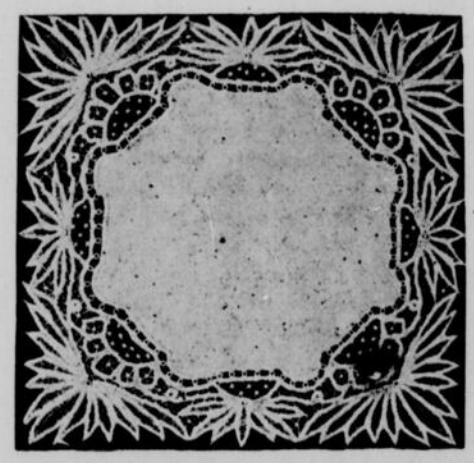
Les modèles de travaux en dentelle Renaissance que nous donnons en illustrations sur cette page plairont, nous n'en voulons point douter, à nos aimables lectrices. Le joli col-garniture, particulièrement facile à exécuter requiert du lacet de soie; celui-ci est disposé de façon à encarter des applications de soie pompadour ou de soie unie et brodée à la main ce qui est encore plus élégant. Le mouchoir et le dessus de coussin que représentent nos deux autres figures sont faits avec du lacet ordinaire, plus fin pour le mouchoir dont le fond est en mousseline.



Dessus de coussin en dentelle Renaissance



Col en lacet Renaissance avec applications de soie pompadour ou de soie brodée à la main



Joli mouchoir de mousseline bordé de Renaissance

Conseils utiles

Moyen d'enlever les taches d'encre sur le papier

Il faut, pour cela, se servir d'acides décolorants, tels que l'acide oxalique ou l'acide chlorhydrique affaiblis, ou, plus simplement encore, de chlore.

Voici comment il faut s'y prendre :

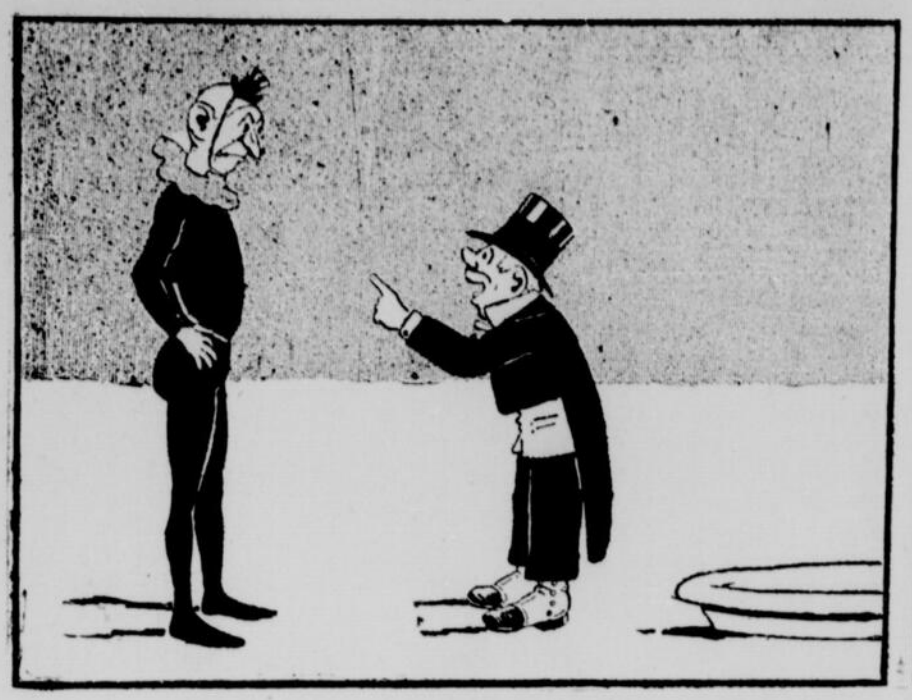
Si vous avez affaire à des taches un peu grandes, mettez votre papier, imprimé ou écrit, dans un plat creux, assez grand pour que la tache y soit bien étendue, et versez dessus le chlore, de façon à ce que les taches en soient bien imbibées. Peu à peu, on voit l'encre se décolorer et les taches disparaître. On décante doucement le chlore, que l'on remplace par de l'eau fraîche, afin de bien laver le papier. On peut détacher plusieurs feuilles à la fois, en les séparant par de petites lanières de carton, afin qu'elles n'adhèrent pas entre elles. Si les taches sont petites, il suffit, après les avoir mises dans un fond d'assiette, de les imbiber avec un tampon de coton et de les rincer à l'eau fraîche. Le sel d'oseille dissous dans l'eau peut rendre le même service sur le papier et sur le linge.

Lu sur un album d'autographes :

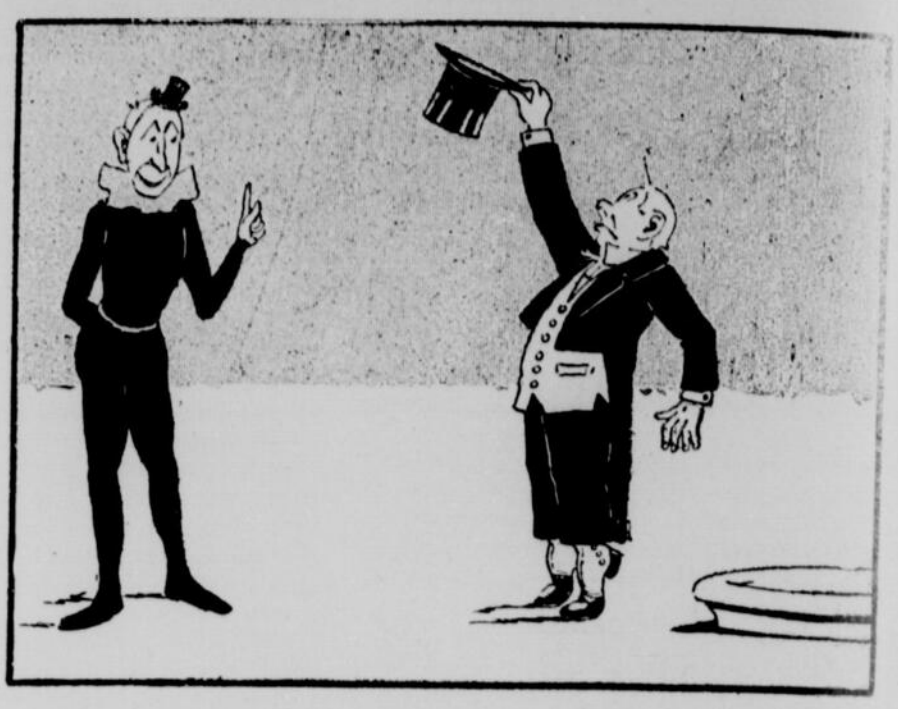
" Il faut écrire comme on parle. "

Et au-dessous: " Et quand on parle du nez ? "

Scène de cirque



I — Oh! oh! oh!... voyons M. l'homme serpent... votre chapeau!... mais il fallait le prendre plus grand, plus haut, plus large. Ça c'est un joujou!...



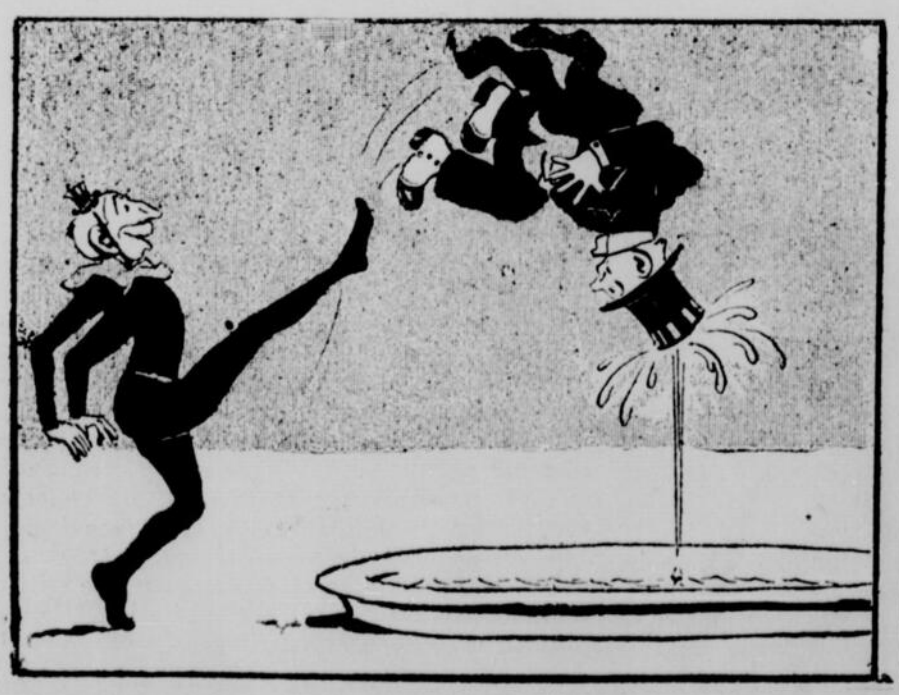
II — En effet, mon cher Auguste les chapeaux ne sont jamais assez haut pour moi. Tenez, vous allez vous... maintenez votre couvre-chef le plus haut possible.



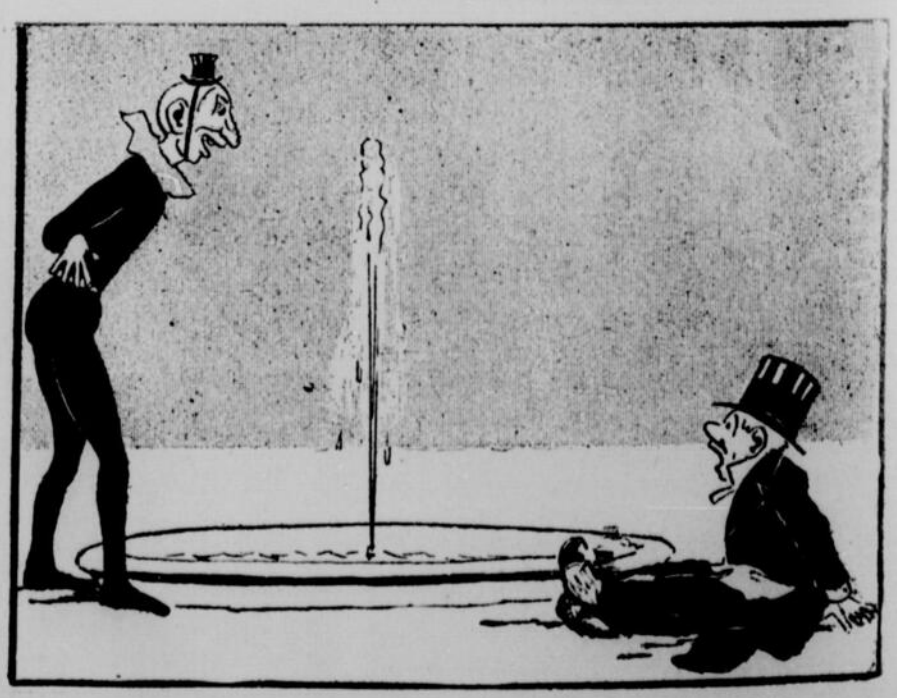
III — Hop!... Là, vous voyez que sa hauteur n'est pas encore suffisante pour ma forme, il s'envole comme les autres; vous m'avez compris ?



IV — Eh bien, Auguste, qu'est-ce que vous attendez pour aller ramasser votre chapeau ?



V — Tenez, je suis complaisant ; je vais vous donner un coup de main; vous me direz merci après.



VI — Si c'est cela que vous appelez un coup de main, mon ami, il me semble que c'est un coup de pied que vous m'avez donné.



La cote personnelle

On parle des contributions qui deviennent de plus en plus lourdes.

—Je voudrais bien savoir, soupire un vieux monsieur, à quelle époque remonte l'invention de l'impôt.

—Mais, fait Calino, à la création.

Le vieux monsieur — Comment ça?

Calino, d'un air pénétré — Dame, Adam, ne paya-t-il pas le premier sa "côte" personnelle!



—Monsieur, c'est un homme avec des béquilles.

—Bon, bon, dites-lui que je n'en ai pas besoin.

Courage

Mme Gibou, qui depuis plus d'un mois souffre horriblement des molaires, mais qui a une peur atroce des arracheurs de dents, se décide enfin à aller chez un praticien.

Elle sonne — bien timidement — à la porte d'un chirurgien-dentiste américain du quartier.

Une bonne, accorte et gentille, vient ouvrir :

—Monsieur n'est pas là pour l'instant, dit-elle à Mme Gibou.

Et celle-ci de s'écrier, visiblement soulagée :

—Oh! quelle chance!...

La main qui lit

Extrait d'un grand feuilleton en cours de publication :

"Le baron, à qui son valet de chambre venait de remettre une lettre, la lut d'une main fébrile".

Après cela, peut-être le baron était-il aveugle, et tout le monde sait que les aveugle, généralement dégoûtés de la vie, ne lisent que "du bout des doigts".



—Papa, pourquoi a-t-il un nez aussi long?

—Pour lui permettre de boire facilement, petit!

—Pourquoi n'avez-vous pas un long nez, papa?

Calino est élu

M. Calino est candidat au siège laissé vacant, en Manche-et-Cévennes, par l'honorable Pô de Vinier, élu sénateur. M. Calino a grand succès dans les réunions publiques, et les électeurs s'apprêtent à l'envoyer rejoindre au Palais-Bourbon les nombreux membres de sa famille déjà députés. Mais où il a triomphé, c'est samedi dernier, en indiquant à ses concitoyens le procédé nouveau et infaillible pour éteindre en France le paupérisme.

—Je demanderai que tous les pauvres, sans exception, citoyens, a-t-il déclaré, soient immédiatement envoyés dans le département de la Loire-Inférieure.

—Hein? signifie? signifie? crièrent les électeurs en choeur.

—Parfaitement, citoyens, car dans cet heureux pays, ils trouveront pain, boeuf et Châteaubriand! (Paimbeuf et Châteaubriant).

Les gaietés du télégraphe

Il y a quelques jours, M. André Theuriet envoyait de la campagne la dépêche suivante à l'aimable compositeur Saint-Saëns, qui lui avait demandé un rendez-vous pour l'"Après-Midi d'un Faune", une opérette qu'ils font en collaboration.

"Serai Opéra lundi 15 août, entre deux et quatre heures. A Paris, tout à fait, 27 août. Mille compliments. — Theuriet".

Quelle ne fut pas la surprise de M. Theuriet lorsqu'à son retour il reçut toute une foule d'amis ve-



Nouveau réveil-matin pour les sourds, breveté!...

nant s'informer avec sollicitude de la façon dont il avait supporté la douloureuse et longue épreuve.

Il s'expliqua la chose quand M. Saint-Saëns, avec son charmant sourire, lui montra sa dépêche. Le télégraphe avait transmis :

"Serai opéré lundi 15 août..."

M. Pedro Gailhard et M. Clarecie, qui étaient présents, en rient encore.

L'accident

M. Calino est chez lui, très inquiet.

Mme Calino partie depuis trois heures au moins, n'est pas encore rentrée; M. Calino ne sait que penser.

Enfin, un violent coup de sonnette, c'est Mme Calino qui rentre en proie à un trouble violent, toute pâle, toute émue.

—Qu'est-ce que tu as? demande son mari.

—Ah! ne m'en parle pas! J'en suis toute retournée!

—Mais encore?

—Eh bien!... Je viens de voir un fiacre écrasé, aplati, mis en miettes par un tramway!

—Ah! mon Dieu! Et les voyageurs qui étaient dans la voiture?

—Il n'y en avait pas.

—Ah! Tant mieux pour eux! soupire l'excellent homme.

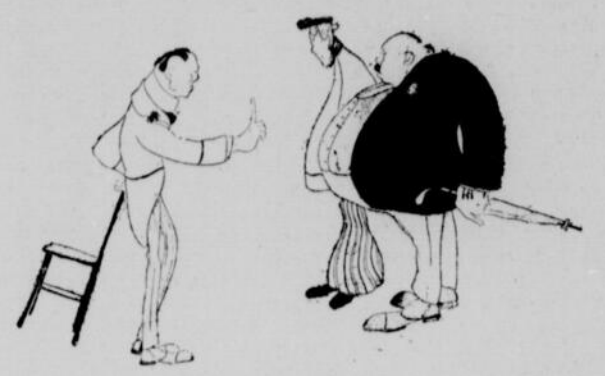
Nos bons domestiques

La cuisinière, Justine, avertit sa maîtresse qu'elle rend son tablier et fait ses malles :

—Je dois déclarer à madame que je pars.

—Oh! voilà qui est fort... N'ai-je pas fait la moitié de votre ouvrage pour vous engager à rester?...

—Oui, madame, mais la façon dont madame travaille ne saurait me convenir.



—Pour vous, madame, il vous faut beaucoup de mouvement.

—Du mouvement? Mais, mon cher docteur, vous oubliez que je fais tous les matins le tour de mon mari rien que pour le brosser!

Phénomène

La scène se passe dans un musée de curiosités.

Un bon paysan voit deux langues sous verre, une grande, l'autre petite.

Il demande au cicerone :

—A qui donc ont appartenu ces deux langues, s'il vous plaît?

—La plus grande appartint au fameux empereur Charlemagne, répond le cicerone.

—Et la plus petite?

—Au même Charlemagne quand il était enfant!

A la correctionnelle

—Prévenu, votre état?

—Un peu fiévreux, mon président, j'ai pas beaucoup dormi, j'vous remercie tout de même de votre attention.



—Voyons mon garçon, comment vous trouvez-vous? Je suis ici à vos ordres...

—Oh! monsieur le Docteur, je commence à croire que le dicton populaire est vrai. — "Oùs-qu'il y a de la "chaine" il n'y a pas de plaisir".

La chanson des vieux époux

CONTE JAPONAIS

I

TOTO-SAN et Kaka-San, le mari et la femme. — Ils étaient vieux, vieux ; on les avait toujours connus ; les plus anciens de Nagasaki ne se rappelaient même pas les avoir vus jeunes.

Ils mendiaient par les rues. Toto-San, qui était aveugle, traînait dans une petite caisse à roulettes Kaka-San, qui était paralytique.

Jadis ils s'étaient nommés Hato-San et Oumé-San (M. Pigeon et Mme Prune), mais on ne s'en souvenait plus.

En langue nipponne, Toto et Kaka sont des mots très doux qui signifient "père et mère" dans la bouche des enfants. A cause sans doute de leur grand âge, tout le monde les appelait ainsi; et en ce pays d'excessive politesse, on faisait suivre ces noms familiers du terme "San", qui est honorifique comme monsieur ou madame (monsieur papa et madame maman) ; les plus petits des bébés japonais ne négligent jamais ces formules d'étiquette.

Leur façon de mendier était discrète et comme il faut: ils ne harcelaient point les gens avec des prières, mais tendaient les mains simplement et sans rien dire, de pauvres mains ridées sur lesquelles il y avait déjà comme des plissures de momie. On leur donnait du riz, des têtes de poissons, de vieilles soupes.

Très petite, Kaka-San paraissait réduite à rien dans cette boîte à roulettes.

II

Sa voiture était mal suspendue ; aussi lui arrivait-il d'être très cahotée dans le cours de ses promenades par la ville. Il ne marchait pourtant pas vite, son pauvre époux, et il était si rempli de soins, de précautions ! Elle le guidait de la voix, et lui, attentif, l'oreille tendue, allait son chemin de juif errant dans son éternelle obscurité, le trait de cuir passé à l'épaule et sondant avec un bambou la terre en avant de ses pas.

Les moments très graves, c'était quand il s'agissait de monter une marche, ou bien de franchir un ruisseau, une crevasse, une ornière, — comment se tirerait-il de là, Toto-San?... Et il fallait voir alors la pauvre vieille s'agiter dans sa boîte; cette figure inquiète, ces yeux qui brillaient d'anxiété intelligente, malgré la buée que les ans avaient soufflée dessus pour les ternir... Evidemment, la frayeur d'être chavirée était une des choses qui minaient le plus sa fin d'existence.

Ils se rendaient à toutes les fêtes religieuses célébrées dans les temples.

Sous les grands cèdres noirs qui ombragent les préaux sacrés, au pied de quelque vieux monstre en granit, ils s'installaient de bonne heure, avant l'arrivée des premiers fidèles, et tant que durait le pèlerinage, beaucoup de passants s'arrêtaient à eux. Jeunes filles à figure de poupée et à tout petits yeux de chat, faisant traîner leurs hautes chaussures de bois; bébés nippons, très comiques dans leurs longues robes bigarrées, arrivant par bandes pour faire leurs dévotions en se tenant par la main; belles dames minaudières à chignon compliqué venant à la pagode pour prier et pour rire; toutes les marionnettes imaginables de ce petit peuple gai, passaient devant Kaka-San, qui les voyait encore, et devant Toto-San, qui ne les voyait plus. On leur jetait toujours un regard bienveillant et parfois, d'un groupe, quelqu'un se détachait pour leur porter une aumône; on leur faisait même des révérences, tout comme à des gens de bonne compagnie, tant ils étaient connus et tant on est poli dans cet Empire.

Et ces jours-là, il leur arrivait à eux aussi de sourire à la fête, quand le temps était beau et la brise tiède, quand leurs douleurs de vieillesse étaient un peu endormies au fond de leurs membres épuisés.

Mais, quand le soir venait, ramenant de l'obscurité et du froid sous les cèdres, quand il y avait une horreur religieuse et un mystère répandus tout à coup alentour des temples, dans les allées bordées de monstres, les deux vieux époux s'affaissaient sur eux-mêmes.

III

Des milliers de lanternes s'allumaient pourtant autour d'eux dans les branches noires, et des fidèles stationnaient toujours sur les marches des sanctuaires. Le bourdonnement d'une gaieté frivole et bizarre sortait de toute cette foule, emplissait les avenues et les saintes voûtes, contrastant avec le rictus des monstres immobiles qui gardaient les dieux, avec des symboles effrayants et inconnus, avec les vagues épouvantes de la nuit. La fête se prolongeait aux lumières et semblait une immense ironie pour les Esprits du ciel bien plus qu'une adoration, mais une ironie sans amertume, enfantine, bienveillante et surtout irrésistiblement joyeuse.

Dans la petite voiture, il y avait, en plus de Kaka-San, tous les objets de leur ménage : écuelles ébréchées en porcelaine bleue, pour mettre le riz, tasses en miniature pour boire le thé, et lanterne en papier rouge, qu'ils allumaient le soir.

Chaque semaine une fois, Kaka-San était soigneusement repeignée et recoiffée par son mari aveugle. Ses bras à elle ne pouvaient plus se lever assez haut pour construire son chignon de Japonaise, et Toto-San avait appris. A tâtons, à mains tremblantes, il caressait la pauvre vieille tête qui se laissait tripoter avec un abandon câlin, et cela rappelait, en plus triste, ces toilettes deux à deux que se font les singes. Les cheveux étaient rares, et Toto-San ne trouvait plus grand'chose à peigner sur ce parchemin jaune, ridé comme la peau des pommes en hiver. Il réussissait pourtant à former des coques, qu'il disposait avec un goût tout nippon; elle, très intéressée, suivait des yeux dans un casson de miroir : "Un peu plus haut, Toto-San!... Un peu plus à droite, un peu plus à gauche..." A la fin, quand il avait piqué là-dedans deux longues épingles en corne, qui achevaient de donner du genre à la coiffure, Kaka-San prenait encore une certaine mine de grand'mère comme il faut, une certaine silhouette apprêtée de bonne femme à potiche.

Ce fut dans les champs, un matin, au croisement de deux routes mikadonales, que la mort, en sournoise, attrapa la vieille Kaka-San.

Un beau matin d'avril, en plein soleil.

A ce carrefour, il y avait une dizaine de tombes dans les herbes sous un bosquet de grands cèdres isolés: des bornes carrées ou bien d'antiques bouddhas en granit assis dans des calices de lotus. Au delà des champs de riz, on apercevait les bois, assez semblables à nos bois de chênes, mais où se mêlaient quelques touffes blanches ou roses, qui étaient des camélias à fleurs simples, et quelques feuillages très légers, qui étaient des bambous.

C'est au milieu de cette région de calme et de verdure que l'équipage de Kaka-San s'était arrêté, et pour une halte suprême. Des paysans et des paysannes habillés de longues robes en cotonnade bleu sombre à manches pagode, une vingtaine de bonnes petites âmes nipponnes, s'empressaient autour de la caisse à roulettes où la moribonde tordait ses vieux bras. Ça l'avait prise tout d'un coup en chemin, tandis que Toto-San la traînait à un pèlerinage dans un temple.

Les bonnes petites âmes, qui s'étaient attroupées par bienveillance autant que par curiosité, se démenaient de leur mieux pour la soigner.

Pauvre Kaka-San! On avait essayé de la remonter avec un cordial à l'eau-de-vie de riz; on lui avait frotté le creux de l'estomac avec des herbes aromatiques et tamponné la nuque avec l'eau fraîche d'un ruisseau. En dernier lieu, on lui avait fait avaler, en boulettes, des morceaux de papier qui contenaient d'efficaces prières écrites par des bonzes, et qu'une femme secourable avait consenti à retirer de la doublure de ses propres manches. Peine perdue, car l'heure était sonnée; l'invisible Mort était là, riant au nez de tous ces Nippons et serrant déjà la vieille dans ses mains sûres.

Une dernière contorsion, très douloureuse, et Kaka-San s'affaissa, la bouche ouverte, le corps tout de côté, à moitié tombée de sa boîte, et les bras pendants, comme la poupée d'un guignol qui serait au repos, la représentation finie.

IV

Ce petit cimetière ombreux, devant lequel s'était accomplie la scène finale, semblait tout indiqué et comme choisi par la morte elle-même.

On n'hésita donc pas. On embaucha des "coolies" qui passaient, et bien vite on se mit en devoir de creuser la terre. Tout le monde était pressé, ne voulant pas manquer le pèlerinage ni laisser cette pauvre vieille sans sépulture...

V

En une demi-heure le trou fut fait. On tira la morte de sa boîte, en l'enlevant par les épaules, et on la mit en terre, assise, comme elle avait toujours été, l'arrière-train recoquillé comme durant sa vie, semblable à une de ces guenons desséchées que les chasseurs rencontrent parfois au pied des arbres dans les forêts. Toto-San essayait de tout faire par lui-même, n'ayant plus bien ses idées et gênant les "coolies", qui n'avaient pas l'âme sensible et qui le bousculaient; il gémissait comme un petit enfant, et des larmes coulaient de ses yeux sans regard. Il tâtait si au moins elle était bien peignée pour se présenter dans les demeures éternelles, si ses coques de cheveux étaient en ordre, et il voulut replacer les grandes épingles dans sa coiffure avant qu'on jetât la terre dessus...

On entendait un léger frémissement dans les feuillages: c'étaient les Esprits des ancêtres de Kaka-San qui venaient la recevoir à son entrée dans le pays des Ombres.

Elle avait fait des choses très malpropres dans sa boîte, pendant le laisser-aller bien pardonnable de la fin, et les "coolies", pris de dégoût, parlaient de jeter aussi dans la fosse tout le ménage, souillé maintenant de matières immondes: la couverture, les loques de rechange, les petites tasses et la lanterne, jusqu'à la boîte elle-même, prétendant que la peste était dedans.

Une autre vieille mendiante, qui se rendait à la fête, elle aussi, pour y ramasser des aumônes, s'arrêta et eut pitié de Toto-San.

Dans le ruisseau d'eau courante et claire, la pauvresse lava tout avec soin, même la boîte et ses roulettes.

Ensuite, elle étendit les loques sur des branches, au gai soleil, et, le soir, tout fut sec, bien replié; Toto-San put reprendre sa route errante.

Il s'attela et repartit, par habitude de marcher en roulant quelque chose. Mais, derrière lui, la petite voiture était vide. Séparé de celle qui avait été son amie, son conseil, son intelligence et ses yeux, il s'en allait au hasard, débris plus pitoyable à présent, irrévocablement seul sur la terre jusqu'à sa fin, avançant à tâtons, sans but ni espérance, dans une nuit plus noire...

Cependant, les cigales chantaient à pleine voix dans la verdure, qui s'assombrissait sous les étoiles, et, tandis que la vraie nuit descendait autour de l'homme aveugle, on commençait à entendre dans les branches les mêmes frémissements que le matin pendant la mise en terre...

PIERRE LOTI,
de l'Académie française.

SOUMISSIONS POUR DRAGUAGE

LE ministère des travaux publics recevra jusqu'au 14 d'avril 1906, inclusivement, des soumissions pour dragage à exécuter dans le hâvre de Port-Arthur, Ont., lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots : "Soumission pour dragage à Port-Arthur."

On peut consulter le devis et se procurer des formules de soumission au ministère des travaux publics.

La soumission devra comprendre les frais de remorquage de l'outillage, soit pour se rendre sur le site des travaux, soit pour en revenir. Les entrepreneurs devront être prêts à commencer les travaux pas plus tard que le 1er jour de juin 1906.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque pour la somme de quinze mille dollars ($15,000.00), à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics, et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Le chèque dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées sera remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

FRED. GELINAS, Secrétaire.
Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 14 mars 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

Reins Faibles

Il ne sert pas à grand chose d'essayer de soigner les reins eux-mêmes. Un traitement de ce genre est souvent inutile, parce que les reins ne sont pas à blâmer généralement pour leur faiblesse ou leur irrégularité. Ils n'ont ni pouvoir ni contrôle sur eux-mêmes. Ils sont dirigés et mis en opération par un mince filet nerveux qui seul est responsable de la condition dans laquelle ils se trouvent. Si le nerf qui commande aux reins est fort et plein de sante, les reins aussi sont forts et en pleine santé. Si le nerf des reins ne fonctionne pas bien, vous connaissez l'inévitable résultat—une maladie des reins.

Ce nerf délicat n'est qu'une unité dans le grand système des nerfs. Ce système contrôle non seulement les reins, mais aussi le cœur, le foie et l'estomac. Pour plus de simplicité, le Dr. Shoop, a appelé ce système les "Nerfs Internes." Ce ne sont pas les nerfs de la sensibilité physique —non plus que ceux qui vous permettent de marcher, de parler, d'agir et de penser. Ils sont les maîtres nerfs et tous les organes vitaux sont leurs esclaves. Le nom commun de ces nerfs est "nerfs sympathiques" parce que chaque organe est en relation constante et sympathique avec son voisin et qu'une faiblesse d'un côté provoque invitablement une faiblesse dans tout le système.

Le seul remède qui vise à traiter, non les reins eux-mêmes, mais les nerfs qui les contrôlent et qui sont coupables, est connu par tous les médecins et pharmaciens sous le nom de "Restorant du Dr. Shoop" (En tablettes ou liquide.) Ce remède ne soigne pas seulement les effets ou symptômes, mais les causes. Tout en amenant un soulagement immédiat, ses effets sont permanents.

Si vous aimez à lire un livre intéressant sur les maladies des nerfs intérieurs, écrivez au Docteur Shoop. Avec le livre, il vous enverra aussi un "Bulletin de Santé" — un passe-port à une forte santé. Le livre et le "Bulletin" sont gratuits.

Pour avoir gratuitement le livre et le "Bulletin," écrivez au Dr. Shoop, Boîte de Poste 80, Racine, Wis. Dites quel livre vous voulez avoir.

Livre 1 Sur la dyspepsie.
Livre 2 Sur le Cœur.
Livre 3 Sur les Reins.
Livre 4 Pour les Femmes.
Livre 5 Pour les Hommes.
Livre 6 Sur le Rhumatisme.

Le Restaurant du Dr. Shoop

est préparé en tablettes et en liquide. Il est mis en vente dans plus de quarante mille pharmacies. Les cas peu sévères peuvent se guérir avec une seule dose.



Réparation de meubles

Nous vous remettrons vos ameublements de salon, boudoir, salle à dîner, matelas, etc., complètement à neuf avec des étoffes solides et de bon goût.

TRAVAIL IRREPROCHABLE

Nous vous les réparerons de suite et vous les livrerons au 1er mai ou à la demande.

Profitez de notre Grand Rabais.

F. DUFOUR

1395 Rue Ontario. Tél. Bell EST

The **Ault & Wiborg Co**
of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

ETIQUETTE UNION 10 TYPO JAC. CARTIER 145

Le courrier de Colette

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Navajo. — Ce traitement doit être appliqué par un spécialiste. Je ne puis vous en nommer aucun ici, mais vous n'avez qu'à chercher dans l'Almanach des adresses (Directory) l'adresse d'un dermatologiste, et à vous y présenter; on vous donnera là tous les renseignements voulus.

Mignonette. — Si l'étoffe est blanche, un lavage à la gazoline la nettoiera parfaitement, si elle est de couleur, je vous conseillerais plutôt de confier votre robe à un teinturier. 2. Le rouge et le violet paraissent appelés à jouir d'une grande vogue. 3. Volontiers.

Novice. — Nous ne sommes pas exclusifs ici, et les messieurs sont toujours les bienvenus; même que s'ils s'abstenaient, nous le regretterions un peu... peut-être beaucoup. Etant données les circonstances que vous m'expliquez, vous écrivez très bien le français. Si votre père est Canadien-français, sans doute que vous pouvez vous réclamer de cette nationalité. Je tâcherai qu'on me permette de publier "Le drapeau", mais je vous avoue que c'est un peu long pour l'espace dont nous disposons ordinairement. Ce que vous me dites de notre revue me rend très fière. Le mot magazine est francisé.

Brunette des Piles. — Merci, ma charmante amie. Vos cartes me sont très chères, et la dernière, vous l'avez deviné, m'a particulièrement intéressée.

Marguerite Deschamps. — C'est très volontiers que je me rends à votre désir.

Graziella L. — Vous faites erreur, nous n'avons en mains ni pièces de théâtre, ni monologues. Il faudra vous adresser plutôt à un libraire pour un catalogue de ce genre.

Clairette. — Le tarif de ces annonces dans la "Lecture pour tous" est de cinq sous la ligne. Vous adressez à la maison Hachette, à Paris. Pour ce qui est des listes de l'Album Universel, votre nom y est inscrit aujourd'hui même.

Mlles Alice I. et Wilhelmine R. — Il sera fait comme vous le désirez, et merci pour vos jolies cartes.

Aubépine. — Votre place sera désormais marquée ici. Pour votre jolie carte, un merci sincère, et je suis heureuse de me rendre à votre désir.

Mignonne Sensitive. — Ce n'est jamais un sacrifice que de vous causer un plaisir. Au contraire, je me sens toujours heureuse quand j'ai l'occasion de vous consacrer quelques lignes de mon courrier. Vous avez prié pour moi pendant votre retraite, je vous en remercie; hélas! j'ai bien peu le temps de prier, moi. Votre appréciation des efforts que fait l'Album Universel pour se rendre intéressant à tous, nous est bien sensible. Au revoir et soyez toujours heureuse.

Corinne. — Votre histoire m'a intéressée et beaucoup émue. La vie présente de bien tristes passages, et rien ne fait plus souffrir qu'un coeur sensible. Je vous donne toute ma sympathie la meilleure, et si vous me permettez de vous donner aussi un conseil, le voici: Si votre ami s'est toujours montré bon, loyal et tendre pour vous, provoquez une explication et pardonnez-lui généreusement ce manque d'égard, qui peut avoir eu pour raison un peu de dépit peut-être. L'amour vrai doit être indulgent. Puis, dans les circonstances, je crois que vous ferez bien ensuite de vous marier le plus tôt possible. Je souhaite, ai-je besoin de vous le dire, que votre horizon s'éclaircisse et que vous ayez toute une vie de bonheur.

Daisy. — Je m'acquitte avec plaisir de votre message, et je vous souhaite au "foyer" de l'Album Universel la plus cordiale bienvenue.

Sourire. — Je vous savais assez intelligente et gentille pour ne pas vous offenser de mes remarques. Comprenez bien que je ne veux pas donner tort à ceux qui ont été plus "larges" que moi, mais imaginez aussi toute la responsabilité que de tels conseils laissent à qui les donne, et ne vous étonnez pas si je vous parais un peu circonspecte. Vous écrivez fort joliment une lettre, et si vous voulez encore perfectionner votre style, continuez tout simplement à faire de bonnes lectures. Avez-vous lu les oeuvres de Montlaur? C'est fort joli; vous pourriez lire aussi les romans de Jules Lavieux, les récits de Jean des Tourelles, "Poum" et "Zette", des frères Margueritte, les romans d'Ernest Daudet, ceux de Charles Foley, ceux de Gustave Toudouze. Vous ne m'avez pas du tout ennuyée, je vous assure, et je serai toujours heureuse de vous lire. J'ai gardé de cette rencontre un souvenir agréable que je vous sais gré de m'avoir rappelé.

Eliane. — Je suis heureuse de faire droit à votre requête si gentiment présentée. Notre revue fait cet échange pour son compte personnel et dans un but de documentation. En écrivant à chacune des adresses étrangères que nous avons publiées dans notre numéro du 13 mars, vous pourrez vous faire une jolie collection.

Fernand H. — Il sera fait selon votre désir.

Sagesse. — Pour votre jolie carte, merci. Je suis heureuse d'avoir l'occasion de vous obliger.

Myosotis. — Nous publierons avec plaisir, mais il vaudra mieux écrire de nouveau pour insertions subséquentes. Ordinairement, on n'invite pas les jeunes gens à venir nous voir; on attend qu'ils nous demandent l'autorisation de venir nous saluer chez nous.

Estelle. — Si vous ne me disiez que vous aimez la franchise, je douterais assurément de la sincérité de vos compliments, tant ils sont flatteurs. Je vois que vous êtes bien indulgente. Votre place vous sera réservée ici parmi les meilleures. Je réponds maintenant à vos questions. 1. C'est parce que la population des Etats-Unis est aussi considérable à elle seule que celle de tous les autres pays de l'Amérique du Nord, que le nom d'Américains est donné aux habitants de la grande république. 2. La gare du Pacifique, à Québec, est sise dans le quartier du Palais, au pied de la côte du Palais. La Basse-Ville proprement dite se trouve au bas des Remparts. Il n'y a aucune gare de chemin de fer dans la Haute-Ville. 3. Une femme ne répond pas à la carte de visite d'un homme; oui, vous faites précéder votre nom de "Mademoiselle" sur votre carte de visite; une femme n'envoie pas non plus sa carte de visite à un prêtre.

Béatrix. — Votre nom paraît aujourd'hui même.

E. V. B., Ste Thècle. — Rien ne m'émeut et ne m'attriste comme ces confidences qui me viennent ainsi dans un besoin de sympathie et de secours. Je voudrais alors posséder tous les trésors de la terre pour en acheter du bonheur à distribuer à ces pauvres âmes qui me donnent ainsi leur confiance espérante. Et je n'ai rien, je ne puis rien, souvent. Que vous dirai-je, je garde votre lettre au cas où se présenterait l'occasion cherchée de vous être utile, mais ce pourrait être bien long. Ecrivez donc, en lui exposant votre situation, à Mlle Marcotte, 1209 rue Saint-Denis, Montréal; elle pourrait peut-être vous placer quelqu'objet de broderie ou de dentelle, si vous réussissez bien dans ces travaux.

Marga. — Les deux demandes sont accordées avec plaisir, et la dernière me réjouit surtout. C'est une preuve que notre courrier vous plaît, puisque vous voulez y venir. Accourez vite, nous vous rendrons ce séjour aussi agréable que possible.

Prima Vera. — Je n'oserais, mademoiselle, donner mon opinion sur une question aussi grave sans connaître plus de détails. Je vous conseille de vous adresser à un bon médecin.

Giovana et Vinetta. — Vous êtes les bienvenues, petites soeurs gentilles. 1. Pour conserver la beauté et la fraîcheur du teint, rien ne vaut des lavages fréquents à l'eau de son. (Une poignée de son dans une pinte d'eau.) 2. Frottez cette tache de graisse avec un morceau de pain grillé et très chaud, elle disparaîtra.

N. C. A. V. M. Annette. — Voyez la réponse précédente, première question.

Une Cruche. — Cette insertion est faite gratuitement pour le bénéfice des lecteurs de l'Album Universel; vous n'avez qu'à envoyer votre nom et votre adresse. Merci pour votre artistique carte postale.

B... — Reçu votre bonne lettre. Je vous répondrai plus longuement qu'ici aussitôt que possible. Je le regrette, mais savez-vous que je ne sais absolument rien remplissant les conditions que vous désirez. On me dit que Henriette Bezançon a écrit beaucoup de jolies pièces à l'usage des jeunes filles; je n'en ai lu aucune. Si vous pouviez feuilleter une collection des Annales politiques et littéraires, vous trouveriez peut-être; cette revue publie dans son supplément, "La Veillée", nombre de petites pièces pétillantes d'esprit, la plupart, cependant, sont pour des acteurs mixtes. 2. Le prénom n'est pas le même, mais c'est bien ce nom-là. La maison ne porte aucune désignation, mais il se peut qu'elle soit connue dans le quartier sous le vocable en question. Au revoir, lisez bien des bonnes choses entre ces quelques lignes.

COLETTE.

Colonial House

Montréal

Département des envois par la Poste

PRIME OFFERTE

Pour tout achat de $15.

Un abonnement à l'une des publications hebdomadaires suivantes:

Le Herald,
The World Wide,
Witness,
Le Cultivateur,
La Presse,
Le Canada,
L'Album Universel.

Pour tout achat de $10.

Un abonnement à l'une des publications quotidiennes suivantes:

Le Herald,
Witness,
La Presse,
La Patrie,
Le Canada.

Pour tout achat de $15.
Un abonnement à la
Gazette (quotidienne).

Chaussures POUR Hommes ET Garçons

Bottines lacées en "Box calf" pour garçons; semelles saillantes, extrêmement fortes $2.50

Bottines lacées en "Box calf" pour garçons; fortes, marque "Goodyear", semelles à trépointes . . $3.50

Chaussures pour garçons, en veau, doublées de cuir, semelles imperméables, coupe Blucher . . . $4.00

Bottines pour hommes, "Box calf", coupe Blucher, extrêmement fortes, semelles imperméables; des chaussures imperméables pour la rue $7.50

Bottines lacées pour hommes, "Box calf", dessus en cuir huilé et semelles imperméables $5.00

Nous tenons de nombreuses lignes en fait de chaussures tan.

Offre d'une grande prime

En outre des 5 pour cent d'escompte faits sur toute vente au comptant, nous offrons une année d'abonnement à l'un quelconque des journaux dont on lira le titre sur le coté de cette annonce. Cette offre est faite à nos clients ruraux qui achètent chez nous par l'entremise de la poste à concurrence du montant spécifié, pourvu, bien entendu, que pendant l'année précédente ils n'aient pas été abonnés au journal choisi.

Liste des Départements

Gants, rubans, dentelles, indiennes, menus articles, étoffes à robes, noires et de couleurs, cotons, toile, couvertures, châles et mantilles, couvrepieds, articles de mode, fourrures, soies, garnitures de robes, habits pour hommes, tapis, toiles cirées, bonnets pour la cuisine, articles de mode, échantillons de drapeaux, broderies, mousselines, livres et papeteries, articles pour hommes, argenteries, fournitures diverses, bottines, souliers et pantoufles, hardes faites, porcelaines, cristaux, coutellerie, rideaux, jouets, articles de sport, instruments d'optique, appareils électriques, tapisseries, chapeaux et casquettes, images et oeuvres d'art, machines à coudre, confiseries.

Echantillons envoyés gratuitement à n'importe quelle adresse, autant que possible; attention spéciale donnée aux envois par la malle.

Henry Morgan & Co.

Montréal

Pour nos jeunes amis

LE VER LUISANT ET LA PAQUERETTE

Vois-tu ces vers luisants, étincelles vivantes ? [tes,
Toutes mouvantes ?
Regarde, enfant, briller leurs petites lueurs
Sur l'herbe en pleurs.

Ils parent les clochettes,
Les prés, les pâquerettes,
Et posent des paillettes
Sur les robes des fleurs.

Baisse les yeux, enfant, vois cette pâquerette; [quette
Frêle et coquette;
Comme le ver luisant, des prés c'est le trésor
Et l'astre encor.

L'une est la fleur qui penche,
L'autre, un feu sur la branche;
L'une est l'étoile blanche,
L'autre, l'étoile d'or.

Mme A. SEGALAS.

LES TROIS FIANCES D'UNE POUPEE

La poupée de Mlle Chiffon parle quand elle le veut bien. L'autre jour, elle ouvrit ses grands yeux bleus et dit à sa mère :

—Autrefois, quand j'étais chez le marchand, j'avais pour voisine une vieille marquise très bavarde. La nuit, elle courait sur tous les rayons de la vitrine et racontait les potins du monde des poupées. Un soir, le gaz éteint, elle me donna une chiquenaude sur le bout du nez, puis me dit:

—Ma petite chambrière, que vous êtes accorte ! Si j'étais le roi que vous voyez là-bas, vous seriez bientôt reine. Et ce petit coeur n'a pas encore parlé.

—Je ne sais ce que vous voulez dire, marquise.

—Un mari vous rendrait heureuse, petite.

—Un mari..., qu'est-ce que c'est ?

—Oh! la délicieuse!... Un mari, c'est un jeune homme qui vous aimerait. J'ai fait le projet de vous "établir", et veux vous présenter mes neveux. Je vais vous amener, de suite, le plus riche d'entre eux, pour qu'il change votre costume de soubrette en une robe à paniers.

Elle me présenta M. Polichinelle, qui portait un gros sac d'or sur son épaule. Il avait des diamants sur la rosette de ses souliers. Il fit des grâces.

Je lui dis :

—Posez donc cet argent qui vous gêne !

—Mademoiselle, répondit-il, confus, ce n'est pas un sac que je porte sur le dos, c'est ma bosse !

—Passez votre chemin, monsieur Polichinelle !

Deux minutes après, la marquise m'amena son second neveu. C'était un petit seigneur tout blond, tout frisé, à la voix douce comme miel, aux gestes de demoiselle. Je pensai :

—Voilà celui que j'aimerai.

Je rougis beaucoup quand il me fit la



Pour la fête de notre cher papa

révérence. Il commença sa cour tout de suite :

—Quelle jolie taille, mademoiselle! Mais parions que le ceinturon de mon épée ne vous serait point trop grand. Quelles jolies mains! Je dois dire que les miennes sont célèbres à la cour.

Moi, je lui répondis, avec un peu de regret :

—Oh ! prince trop poli, vous ne serez point mon mari !

. . . . . .

—Je sais ce qu'il vous faut, — minauda la vieille marquise, — vous n'aimerez qu'un homme d'esprit. Je vais vous guérir mon troisième neveu.

Tout de blanc vêtu, le nez enfariné, à cheval sur la lune, se présenta Pierrot pour obtenir ma main. Il semblait si malheureux que je l'aimai tout de suite. Je demandai :

—Voulez-vous racler pour moi votre guitare, monsieur Pierrot ?

Il chanta des barcaroles, des sérénades, des nocturnes, nombre de jolies choses. Pas un mot aimable pour ma petite personne.

Fort en colère, je lui criai :

—Monsieur Pierrot, rimailleur de votre état, mariez-vous donc avec la lune.

Et de ce jour, je pris la résolution de rester fille. Rien ne vaut, pour les petites poupées, les caresses et les bons soins d'une maman comme Mlle Chiffon !

PHYSIQUE AMUSANTE

Un enfant plus fort que quatre hommes.

Priez deux amateurs de tenir solidement le manche d'un balai, et deux autres amateurs celui d'un second balai, les deux



Si poupée mange le bon biscuit elle grandira et marchera toute seule : elle est déjà plus grande que la table.

manches étant parallèles et à la distance de 3 pieds l'un de l'autre. Attachez fortement, à l'un de ces manches, l'extrémité d'une corde, puis faites passer cette corde plusieurs fois autour des deux manches (cinq fois, par exemple,) en évitant d'en croiser les brins. Tenant entre vos mains l'extrémité de cette corde, vous annoncez aux personnes qui tiennent les balais que vous allez forcer ces balais à se rapprocher l'un de l'autre, quelque résistance qu'elles opposent pour les tenir éloignés. Il vous suffira, pour cela, de tirer sur la corde, et l'effort que vous exercerez, multiplié par le nombre de brins, vous permettra d'obtenir le résultat cherché.

L'expérience que j'indique ici est très amusante à exécuter dans un salon, sur un plancher bien ciré; dans ce cas, la résistance des amateurs ne peut s'exercer qu'avec difficulté, ce qui permet à un jeune enfant, à une frêle jeune fille, de triompher des efforts des quatre hommes, choisis parmi les plus vigoureux de l'assistance.

JEUX ET DEVINETTES

1. — Enigme.

Cinq voyelles, une consonne,
En français composent mon nom,
Et je porte sur ma personne
De quoi l'écrire sans crayon.

2. — La lettre absente.

En ajoutant une même lettre aux lettres des six mots suivants, formez six autres mots : lame, copie, vrai, cape, rive, roi.

3. — Difficulté grammaticale.

Trouvez un mot de dix-neuf lettres.

NOTE. — Les réponses à ces problèmes paraîtront dans notre numéro du 10 avril, ainsi que les noms de ceux de nos jeunes amis qui nous auront envoyé les solutions justes. Toutes communications touchant les "Jeux et Devinettes" devront être adressées à **BALSAMO, Album Universel, Montréal.**

LEÇON DE MORALE

On est à table chez les Dupotoir. Au dessert, on apporte un magnifique saint-honoré. Tandis que les enfants mangent leur part, M. Dupotoir s'informe... un peu tard si les leçons ont été apprises et les devoirs faits avant dîner. Et comme on lui dit que non, et que "ce sera pour demain", il réplique, l'air solennel :

—Rappelez-vous ceci, mes enfants: il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire tout de suite.

—Ben, alors, papa! s'écrie le petit Charles, passe-nous donc le gâteau que nous le finissions !



Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap."

ALBERT SOAPS LIMITED
MFRS.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boite ne sont JAMAIS TRADUITS

AU

BALMORAL

LE MEILLEUR ENDROIT AU CANADA POUR ACHETER

Malles, Valises, Sacs et Harnais

Exigez toujours sur ces articles la marque de commerce suivante. C'est une garantie de satisfaction.



Si vous ne pouvez vous procurer nos marchandises chez votre fournisseur, venez nous voir ou écrivez directement

A

Lamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.

Chronique des Théâtres



Au National. — La Vengeance (Eagle's nest) mélodrame en 5 actes et 6 tableaux.

La Vengeance est un de ces drames américains, dits: "à grand spectacle", lesquels sont composés uniquement "d'effets" scéniques, mais dont le texte est à ce point sacrifié, si peu soigné, que, si c'est pour les yeux un régal de voir jouer ces drames, ce n'est certes pas un pour les oreilles.

Les détonations des revolvers et des fusils sont les répliques les plus courantes que donnent les personnages mêlés à ces fantastiques aventures, et, grisée par l'odeur de la poudre, l'âme batailleuse, le sang bouillonnant, la foule s'emballe et applaudit frénétiquement les moindres gestes du héros de l'histoire.

Ce soir, le héros était M. Cazeneuve.

Le succès énorme qu'il obtint dans le rôle de Jack Trail l'a beaucoup aidé à conserver son excellente habitude de parler très fort.

Comme le public, enthousiasmé, battait des mains à tout rompre dès qu'il le voyait paraître, M. Cazeneuve, peu soucieux de couvrir ce fracas par une voix tonnante, baissait au contraire le ton le plus qu'il pouvait.

C'est donc un succès de "situations" que remporta M. Cazeneuve, c'est aussi un succès de "physique".

Merveilleusement costumé, avec une soigneuse recherche de la vérité, M. Cazeneuve s'était aussi composé une tête des plus sympathiques.

Dans ce drame, on vante à chaque instant le courage, la vaillance, l'impétuosité de Jack Trail.

Lorsque Blasedon tue la mère de Jack Trail et lui arrache la jeune fille qu'il commençait à aimer, celui-ci sent toute sa douleur se transformer en une terrible soif de vengeance.

Désormais, il ne vivra que pour retrouver Rose Milford et massacrer l'assassin de sa mère.

Combien peu M. Cazeneuve avait l'air désireux de faire du mal à qui que ce soit!

Son aimable visage respirait un calme à peine troublé par une peine légère, et c'est comme à regret qu'il brandissait un poignard et parlait de tout tuer, avec l'air d'un bon garçon à qui on vient de faire une mauvaise farce.

Du nerf, M. Cazeneuve, de la voix, du biceps, du jarret, donnez-nous de tout cela!

Donnez-nous l'impression que si c'était l'un de nous, spectateurs, qui vous avait volé votre fiancée et tué votre mère, vous l'étrangleriez comme un canard, entre le pouce et l'index, et en feriez ensuite de menues miettes, en hurlant de rage féroce.

Alors, le frisson de la petite mort parcourera notre échine, courbée par la terreur, et nous serons bien obligés ensuite de vous déclarer grand artiste.

A M. Hamel, qui jouait Robert Blasedon, le traître de la soirée, il faut prodiguer les plus sincères compliments.

Très adroit comédien, il sut nous épouvanter par le cynisme qu'il montra dans l'accomplissement de ses forfaits.

Dans un rôle peu important, M. Lombard fut de la plus parfaite correction.

M. Palmiéri, qui remplit toujours des rôles très sérieux, et même tragiques, et qui les joue avec la plus grande conviction, nous prouva la souplesse de son talent en créant le personnage de Daniel Lilley. Il serait difficile d'être plus amusant que ne l'a été M. Palmiéri dans ce type grotesque, qu'il composa de main de maître et rendit innénarrablement comique.

Mme Vhéry fut, comme toujours, la très talentueuse artiste que nous connaissons.

Mme Déricourt, fort belle dans son costume de touriste, fut tour à tour enjouée et sentimentale, courageuse comme un homme (qui aurait du courage) et gracieuse comme une femme.

La mise en scène et les décors étaient des plus soignés, et bien faits pour captiver l'imagination en délire des spectateurs, qui firent à "La Vengeance" le plus franc succès.

Le programme, très chargé, oh! combien! comportait en outre du drame déjà cité, des numéros de music-hall qui auraient été à leur place au Parc Sohmer.

Cette étrange coutume que de distraire l'attention du public de lui faire perdre le fil de l'intrigue qu'il suit attentivement, en intercalant des chansonnettes, des monologues, et jusqu'à une longue séance de cinématographe!

C'est contraire à toutes les règles théâtrales, qui veulent que les entr'actes soient courts, afin que l'action conserve son mouvement et reste bien vivante.

Mademoiselle Vasse, MM. Neuillet et Fertinel, furent certainement très amusants, mais ils firent vraiment trop peu de cas de l'idée de vengeance qui torturait nos coeurs.

Tant qu'au Bioscope Blashford, dont les vues furent très mal accompagnées par une musique nullement en rapport avec ce qu'elles signifiaient, que diable venait-il faire en cette galère?

Au Bijou. — Les Cloches de Corneville, opérette de B. Planquette.

M. Carême, qui s'en serait douté, est un prince sans rire de première force.

Froidement, il orna le plafond de la salle, d'une guirlande de dencieuses cloches en papier, pour bien affirmer à son public qu'il était question de cloches dans la pièce en représentation, mais il s'abstint, non moins froidement, de pourvoir la coulisse d'une cloche en bronze, indispensable cependant, et dont l'absence est un coup mortel porté à l'oeuvre, si caduque déjà, de M. Planquette.

C'est le tintinabulement aigrelet d'une petite sonnette, bonne tout au plus à appeler une servante auprès de son impatient maître, qui fit sombrer la raison du vieux Gaspard, et le fit se rouler à terre en se bouchant les oreilles!

A cet instant tragique, mes voisins de fauteuil s'indignèrent de l'inextinguible hilarité qui me secoua.

Eux, s'inspiraient des cloches en papier, pendues audessus de leurs têtes, et estimaient que tout était bien ainsi.

Il est de bien douces minutes dans l'existence d'un pauvre critique!

Lorsqu'un Directeur entre dans la voie des négligences de cette sorte, en se disant: Bah! le public n'y verra que du feu! il s'y aventure tous les jours un peu plus hardiment, jusqu'au moment terrible où le bon public, qui n'est pas si bête que bien des directeurs se l'imaginent, tourne le dos et disparaît comme une ombre.

Il est trop tard alors pour regretter les mesquines économies faites sur des accessoires de première nécessité.

A part ce léger point noir, Les Cloches de Corneville furent très agréables à entendre... chanter.

La ravissante musique de Planquette fit sur les spectateurs son effet habituel, qui est de charmer délicieusement, et M. Roberval connut les enivrements du triomphe pour avoir, dans le rôle du Marquis, donné toute la mesure de son beau talent de chanteur.

La rentrée de Madame Dartigny causa le plus vif plaisir, et la gracieuse cantatrice, qui fit du rôle de Serpolette une figure pleine d'entrain, de jeunesse et de gaieté, obtint un succès justement mérité, et qui s'adressait autant à la comédienne adroite qu'à la chanteuse expérimentée.

M. Dane a décidément beaucoup de talent. Sa composition du père Gaspard fut parfaite en tous points. Le parler normand extrêmement bien imité, l'allure cassée du vieillard, le visage parcheminé où brillent les yeux cupides de l'avare remuant l'or à pleines mains, ou les regards épouvantés du fou poursuivi par son idée fixe, furent si soigneusement rendus qu'il fallait un effort de pensée pour reconnaître en cette silhouette très réussie, le joyeux Dane des soirs comiques.

Madame Samson, très en voix, chanta le rôle de Germaine avec un brio remarquable, les plus fraîches, les plus claires notes sortaient de sa jolie bouche avec une facilité dénotant chez la charmante artiste une profonde science du chant aidée par une souplesse naturelle de la voix.

Donc, succès sur toute la ligne, pour l'interprétation excellente, pour la mise en scène très convenable, pour les costumes coquets et agréablement portés, sans oublier les cloches, qui, pour être muettes et en papier, n'en furent pas moins de fort intéressantes Cloches de Corneville.

Heureux Enfin

SON MARI NE BOIT PLUS.
LE REMÈDE SANS GOUT "SAMARIA" L'A GUÉRI.



Cette dame écrit: "Pour la première fois depuis notre mariage je connais le bonheur et je suis contente; mon mari est guéri de son ivrognerie! Il y a quelques mois vous m'avez envoyé, à ma demande, un échantillon de votre Remède, et, à l'insu de mon mari, je lui ai fait prendre dans son thé et dans sa nourriture. Je me suis procuré ensuite un traitement complet et lui en ai donné régulièrement. L'effet fut merveilleux et je ne saurais trop vous remercier pour l'heureux changement qu'il a opéré dans notre foyer."

Paquets gratis, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTÈME FRANÇAIS DU DÉVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTÉ PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Un assortiment d'épiceries extra-choix pour $2.80

Voilà ce que je vous offre sous la garantie de ma marque "Condor": vous n'obtiendrez nulle part d'aussi bonnes valeurs pour le prix, marchandises livrées chez vous, si vous ne pouvez pas vous les procurer chez votre fournisseur ordinaire.

$2.80
Emballage et transport à ma charge dans toute la Province de Québec ou d'Ontario.

2 lbs	Café de Madame Huot		75c
1 lb	Thé Japonais "Condor"	ou 2 lbs de l'un ou l'autre de ces Thés, au choix	40c
1 lb	Thé noir Ceylan "		
1 lb	Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile		50c
1 lb	Poudre à Pâte "Condor" sans rivale		25c
1 lb	Epices Assorties — Boites de 1-4 lb — les plus hautes qualités		50c

Envoyez-moi votre commande: Prompte livraison.

E. D. MARCEAU,
Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros,
281 - 285, Rue Saint-Paul, Montréal, Canada

Pour les nouveaux mariés



NOUS avons tous les ustensiles nécessaires pour la cuisine et beaucoup d'autres articles pour la maison avec

$10.00

on peut acheter une grande quantité de ces marchandises, toutes de première qualité et au plus bas prix du marché.



L. J. A. Surveyer,

Importateur Quincailler

6, Rue Saint-Laurent

Guérit Rhumes et toutes les Maladies des Bronches

SIROP MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

Non-seulement guérit-il le Rhume mais grâce à ses qualités toniques il renforcit tout le système hatant ainsi la guéri-on complète et prevenant de longu s convale-cences. Prenez-le et votre toux cessera.

35 cents le gros flacon. En vente partout.

CIE J. L. MATHIEU, Prop. - SHERBROOKE, P. Q.
L. CHAPUT, FILS & CIE, Dépositaires en gros, Montréal.

La chanson du passant

Par un de ces soirs éperdus
Que les bourrasques aiguillonnent,
Lorsque les éclairs répandus
Battent les ondes qui bouillonnent ;
Dans une plainte monotone
De son écubier qui grinçait,
Tel qu'un coursier qu'on éperonne,
Notre navire se dressait.

Je veillais sur le lac Saint-Pierre,
A trois milles de Nicolet ;
Les compagnons étaient à terre.
L'ancre sautait sur les galets ;
Le navire allait, reculait,
Au gré de cette nuit austère,
Au gré du large qui soufflait
Et qui grondait, plein de tonnerre.

L'éclair d'or jaune et violet
Embrase le ciel et le monde
Et tout à coup verse un reflet,
Avec des tristesses profondes,
Sur une forme dans les ondes ;
Et l'on eût dit, à cet instant,
Un flot noir sur la vague blonde
Roulant sous l'éclair inconstant.

Le courant traîne cette forme
Vers le bateau ; le vent se plaint
Sur la crête des flots énormes ;
Et je guette du clapotin (1)
Toujours cette forme qui vient
A chaque jet de feu qui brille...
Tremblant, je lance le grappin,
Je l'ai, ce n'est qu'une guenille.

Non! Ah! c'est un ballot perdu !
Je tire et tourne... le visage
Epais d'un noyé corrompu
Pleure sous l'éclair du nuage.
Au même instant, dans les cordages
Vient se poser un gros oiseau
Noir, sinistre comme l'orage,
Qui jette un long cri sur les eaux.

Soir de la pénible trouvaille !
Soir du mois d'août, un jeudi !
Lorsque j'y songe je tressaille,
Et depuis souvent je me dis :
Je suis bien faible et bien petit,
Hélas ! je suis un lâche en somme ;
Un mort m'a fait plus interdit,
Plus triste que n'ont fait les hommes !

Et je songeais aux mondes morts,
A ces crânes porteurs des gloires
Palliatives du remords,
Aux visions consolatoires,
Aux saints pleurants des purgatoires,
Aux coupables abandonnés
Dans leurs regrets expiatoires :
Aux cris des bons et des damnés.

Et je songeais à la cohorte
Des invisibles inconnus,
Et qu'un éternel vent transporte
Aux infinités, confondus,
Pêle-mêle, immenses rebuts
Des sublimités éternelles,
Brisant, dépassant tous les buts
Comme mille brûlantes ailes...

Combien de fois, au vent du soir,
A l'heure d'un ennui sincère,
N'ai-je pas mis tout mon espoir
Dans le retour au coin de terre
De chez nous, vers cette lisière
D'horizon bleu qui fuit, qui fuit
Encore? Et dans la brise amère
J'exhalais l'espoir et l'ennui.

Je grandissais dans l'air du fleuve,
Pauvre petit mousse d'alors,
Moi qui gréais mon âme neuve
Aux émotions du dehors ;
Car de l'étambot au boute-hors,
Et du foc en pointe aux boulines,
J'ai promené mes rêves morts,
Au soleil et sous les bruines.

Et j'en ai vu des compagnons,
— Je revois encor leur figure —
Qui, se riant des tourbillons,
Me racontaient, près des voilures,
Leur coeur enfui chez la future.
Aujourd'hui, maints de ces bons gas
Dorment au fond des sépultures.
Que d'espoirs sont vains ici-bas !

Ah! ne riez pas si je pleure
Avec des frayeurs dans la voix !
Souffrez que mon âme demeure
Sous le voile en deuil de son choix,
Poussant sa plainte au champ des croix,
Au vent de leurs heures bénies,
Mes camarades d'autrefois
Aiment mes humbles harmonies ;

Car j'irai leur donner la main
Aux bons amis des "voiles blanches",
J'irai les voir au "grand demain",
Avec mon habit des dimanches :
Dans nos bateaux à quatre planches
Ne songerons-nous pas encor
Aux pleurs essuyés sur nos manches
Pour les chimères en cheveux d'or ?

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

(1) Clapotin : Terme usité parmi les navigateurs canadiens pour désigner un hublot.

Echange de cartes postales

Nous prions nos aimables correspondants désireux de bénéficier de notre bon vouloir, à cet égard, de vouloir bien ne pas nous envoyer de demandes contenant plus de vingt mots. L'encombrement de matières que nous vaut la faveur dont jouit cette rubrique auprès de nos lecteurs, et notre désir de donner satisfaction à tout le monde, nous obligent à en agir ainsi. Les amis de l'Album Universel voudront bien nous pardonner cette petite restriction.

Les collectionneurs sont priés de nous envoyer leur nom véritable avec leur adresse. Aucun pseudonyme ne sera inscrit dans ces colonnes. Les adresses à la poste-restante ne seront pas non plus admises.

Les personnes dont les noms suivent désirent faire l'échange de cartes postales:

Mlle Germaine d'Auray, 94 rue Champ-de-Mars, Montréal.—Mlle Corinne Drouin, 81 Champ-de-Mars, Montréal. — Mlle Aurore Parent, 395 rue Gain, Montréal. — Mlle Marie-Louise Chênier, rue Youville, Hull, P. Q. — J. P. Masson, 64 rue Fabre, Montréal ; timbre côté vue. — Mlle Gabrielle Gauvreau, 131 rue Clairefontaine, Québec. — Mlle Germaine Casavant, boîte postale 232, Sorel; timbre et signature côté vue. — Fernand Hamel, 68 Daly Ave., Ottawa. — Jos. Bourbeau, Champlain, Qué. — Mlle Victorine Bissonnette, village Beloeil, comté Verchères. — Mlle Valéda Lapalme, St Basile le Grand, comté Chambly. — Mlle Béatrice A. Hêtu, 674 Colonial Ave, Montréal. — Mlle Ida Charbonneau, 93 Washington, Worcester, Mass. — M. Emile Légaré, St Joseph, Beauce. — Mlle Wilhelmine Raisenne, Rising Land, Oka, P. Q. — Mlle Alice Isabelle, Raisenne, Rising Land, Oka, P. Q. — Mlle Marielle Drapeau, Rimouski, P. Q. — Mlle Juliette Lafrance, 101 rue St Olivier, Québec. — Mlle Marguerite Deschamps, 152 Maisonneuve, Montréal. — Mlle Laura Toupin, 409 avenue Pie IX, Maisonneuve, Montréal. — Mlle Alice Toupin, 409 avenue Pie IX, Maisonneuve, Montréal. — Mlle Eglantine St Jean, Lachute, P. Q. — M. Wilfrid Jolicoeur, Lachute, P. Q. — Mlle Cordélia Jolicoeur, Lachute, P. Q. — Mlle Berthe Lefebvre, 339 rue Sanguinet. — Mlle Anna Bélisle, 26 rue Maisonneuve, Montréal. — Mlle Corinne Fournier, 65 Batchelder St., Laconia, N. H. — Mlle Fabiola Provost, St Gabriel de Brandon, comté de Berthier. — Mlle Albertine Dorion, 1569 rue Sussex, Ottawa, P. Q. — Mlle Jeanne Carrière, 82 Victoria, Hull, P. Q. — M. Edgar Dion, Disraéli, comté Wolfe. — Mlle Hattie Aucoin, 126 Heath St., Hartford, Conn, U. S. — Mlle Alexina Jalbert, St Jérôme du lac St Jean, P. Q. ; timbre côté vue. — M. J. A. Vanier, St Isidore, comté Laprairie. — Mlle Ninette Dion, Montauban, comté Portneuf.—Mlle Marie J. Bernard, Montauban, comté Portneuf. — Mme D. Gingras, 68 Johnson St., Ottawa. — Mlle Marie-Louise et Florette L'Heureux, St Tite, P. Q. — Mlle Juliette DeMontigny, boîte 166, Berlin, N.H. — Mlle Adrienne Delcroix, boîte 331, Berlin, N. H. — Mlle Tavans, 129 rue du Pont, St Roch, Québec. — M. Eug. Roy, Berthier (en bas), comté Montmagny. — Napoléon Mathieu, cor. Illinois et Phillip Sts., Central Falls, Mass. — Mlle Blanche Martel, 185 rue Richardson, St Roch, Québec. — Arthur Chouinard, 6 ave Kendrich, Woonsocket, R. I. — M. C. de Courville, 1414 St Denis, Montréal. — Miss Nellie Murphy, 414 Broadway St, Lowell, Mass. — John B. Lemay, Parkill office, Fitchburg, Mass., U. S. — O. Glackmeyer, 882 Saint-Denis, Montréal. — Antonio Chateauvert, Montauban, comté Portneuf. — Malvina Bélanger, Montauban, comté Portneuf. — Mlle Marie Cadieux, 141 St Christophe, Montréal. — Mlle Laurencia Proulx, 181 Friel, Ottawa. — Mlle Béatrix Morency, Laconia, N. H.

PRESCRIPTION FAVORITE

La prescription favorite pour le traitement du rhume, de la grippe, de la toux et de la bronchite, tout le monde la connaît aujourd'hui, c'est le **BAUME RHUMAL**, le célèbre spécifique français, le remède souverain contre toutes les affections de la gorge et des poumons.

SOUMISSIONS POUR DRAGUAGE

LE ministère des Travaux publics recevra jusqu'au 14 d'avril 1906, inclusivement, des soumissions pour draguage à exécuter dans les rivières de la Mission et Kaministiquia, Ont., lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots : "Soumission pour draguage dans les rivières de la Mission et Kaministiquia".

On peut consulter le devis et se procurer des formules de soumission au ministère des Travaux publics.

La soumission devra comprendre les frais de remorquage de l'outillage, soit pour se rendre sur le site des travaux, soit pour revenir. Les entrepreneurs devront être prêts à commencer les travaux pas plus tard que le 1er jour de juin 1906.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin, et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque pour la somme de cinquante mille dollars ($50,000.00) à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics, et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Le chèque dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées sera remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

FRED. GELINAS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 14 mars 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

CLARK'S CORNED BEEF.



Ayez toujours à la maison

Quelques canistres du BOEUF SALE DE CLARK cela vous exemptera peut-être des promenades fatigant s et longues au magasin.
Beau boeuf — bien préparé, les os et le gras superflu enlevés, vous n'avez qu'à ouvrir le canistre pour avoir tout prêt à servir un repas délicieux, fortifiant et très économique.
Commandez-en sans retard.

WM. CLARK, Mfr. - - MONTREAL

Graines JARDINIERS Demandez les graines de Fleurs et Légumes de . . . . . Ewing



CULTIVATEURS Rien n'approche en qualité les Grains, Trèfle, Mil, Engrais Blé d'Indes, etc, de EWING. (PRIX SUR DEMANDE) — Ecrivez pour notre catalogue illustré, nous le mallerons gratis.

WM. EWING & CIE,
142 à 146 rue McGill,
MONTREAL

VER SOLITAIRE
TÆNIFUGE LANCTOT
Guérison Assurée
Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays.— Le TÆNIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.— La bouteille $1.00 franco, par la poste.— Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.
HENRI LANCTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 260½ rue St-Laurent, Montréal

Wilson's Invalids' Port
LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le

WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.
Grosse bouteille, $1.00 Six bouteilles, $5.00

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour $1.00

H. ARDEL.....	Le Rêve de Suzy	1 vol.
J. THIERY.....	Châteaux de Cartes..	1 "
J. de GASTYNE..	Mère Crucifiée.....	1 "
E. CAPENDU ...	Le Capitaine Lachesnaye.....	5 "
	L'honneur du Mari ..	5 "
P. SALES.....	La Femme Détective	5 "
X. de MONTEPIN	La Bourgeoise d'Anvers	
C. GUEROULT ..	Le Crime de la Poivrière.....	4 "
X. de MONTEPIN	Guerre des Paysans..	
H. CONSCIENCE..	Chouans et Bleus....	
P. FEVAL.....	L'Affaire de la Rue de Provence.....	2 "
E. GABORIAU...	Le Pacte de Famine..	1 "
E. BERTHET ...	Vengeance Secrète ..	1 "
A. MATTHEY...	Etc., Etc., Etc.	

LIBRAIRIE DÉOM FRERE
1877 Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

CARTES D'AFFAIRES

Professions — Commerce — Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT
BUREAU : 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENCE : 206 Cherrier TEL. BELL EST 2382

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.
BUREAU : Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 97
NOTAIRE
LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297
L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.Q.
Mesureur et Evaluateur
No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.
Up 388 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY
Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN
Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres

L. THERIAULT
Tél. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296
T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
191 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4036
A. Carrière
PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODULE LESSARD
Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GENERAUX
TEL. BELL MAIN 2906 Bureaux : 71a St-Jacques

Latreille & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42
Lacasse Rousseau
INGENIEUR ELECTRICIEN
Gérant The Canada Electric Co.
55 rue St-François-Xavier MONTREAL

TEL. BELL EST 1420
Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79½ rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke Montréal

LA PEUR CHEZ LES ENFANTS

Un père qui élève son enfant en façonne le cerveau. Tout ce qu'il lui fait éprouver de laid, d'épouvantable, etc., sont autant d'épines qu'il lui enfonce dans les chairs et qui le blesseront toute sa vie. S'il provoque chez lui l'appréhension, la crainte, la frayeur, il fixera autant de ces épines dans sa mémoire qui l'enserreront comme un lierre fatal entortillé autour de la raison.

Nous nous rappelons toujours de certaines frayeurs éprouvées dans notre première jeunesse, la vue d'une rivière coulant sous l'arche sombre d'un pont, le passage d'un bois la nuit, le silence mystérieux d'un cimetière répandant autour de nous une atmosphère de timidité enfantine. C'est comme si l'oeil de l'enfant lançait encore du fond de l'âme un regard sur ces scènes.

Ce n'est pas seulement le père, la mère, les domestiques, mais les générations qui ont contribué à dénaturer le cerveau de l'enfant, avec la barbarie des sauvages qui déforment la tête de leurs enfants sous prétexte de les embellir. Ce mode d'éducation a existé depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. On effraye toujours les enfants sous un prétexte ou un autre. Pour obtenir d'eux ce que l'on veut, sans trop de trouble, on leur dit souvent: voici Croquemitaine qui va t'emporter; ne vas pas dans cette chambre, il y a un loup qui va te dévorer; etc., et cent autres peurs qui leur font venir de grosses larmes et dénaturent leur gentil caractère, en les rendant inquiets, timides et faibles, souvent pour toute leur vie. Pour bien comprendre ce qui précède, étudions l'âme de l'enfant dès sa naissance. Pour bien faire cette étude il suffit d'avoir une femme sympathique avec un bel enfant, et de rester toute la journée dans la maison à étudier ce que fait l'enfant et à consigner ses observations.

Dès le premier jour de la naissance, si on place le visage de l'enfant en face de la fenêtre, ou si l'on projette l'ombre de la main sur ses yeux, l'expression de la figure change.

Le second jour, si on le tourne en face d'une lumière, ses yeux se ferment vivement et il rejette la tête en arrière.

Dans ce cas, je ne crois pas que ce soit la peur qui le fasse agir de cette manière, mais la sensibilité. Pendant le premier mois l'enfant n'ouvre pas les paupières si l'on fait du bruit ou si l'on approche le doigt de ses yeux.

Royer, l'un des embryologistes les plus distingués, a remarqué que ce mouvement chez son enfant s'était produit le cinquante-septième jour pour devenir constant et régulier à partir du soixantième.

Il est difficile de comprendre qu'un enfant de neuf semaines puisse déjà avoir conscience d'un danger qu'il ne connaît pas. Il est plus naturel de penser que ce fait est analogue à celui du mouvement des yeux en face de la lumière.

L'apparition soudaine d'une ombre, l'audition d'un bruit constituent des sensations désagréables, et le système nerveux réagit par un mouvement réflexe, comme il arrive souvent qu'un enfant pleure en entendant le tonnerre, en voyant les éclairs, quoi qu'il ne sache ce que c'est, ou qu'il tressaille en entendant le bruit d'une porte qui se ferme, ou d'un objet lourd qui tombe par terre.

Preyer a observé que dans la septième semaine son enfant éprouvait une secousse et levait tout à coup la main sans s'éveiller quand un bruit soudain se produisait.

Les enfants, comme les animaux et les insensés, craignent tout ce qu'ils ne connaissent pas, quand ils en font une expérience désagréable.

La peur nocturne est la plus commune chez les enfants, elle se produit surtout de trois à sept ans. Peu de temps après s'être endormi profondément, l'enfant s'éveille subitement, sa figure exprime la frayeur, son regard est fixé sur un point comme s'il y avait une apparition ; il ne reconnaît personne, ne répond pas aux questions qu'on lui pose, il transpire abondamment, son pouls bat plus fort et plus vite, il tremble. Au bout de quelques minutes, l'enfant reprend possession de lui-même et se rendort. A son réveil, il ne se rappelle de rien.

Les causes de cette peur nocturne sont la faiblesse, l'anémie, une émotion vive, la fièvre, une mauvaise digestion, etc.

Chez les enfants, le cerveau étant beaucoup plus impressionnable que chez les adultes, les songes sont plus réels, plus vivants, plus terrifiants. Ceci est prouvé par le fait que les impressions reçues pendant l'enfance restent inaltérablement fixées dans la mémoire. Leur vie est en effet toute concentrée dans les émotions, leur faiblesse les rend peureux et les laisse troublés par la vue de dangers et d'ennemis qui leur paraissent disproportionnellement supérieurs à leurs forces.

Les émotions et l'épouvante peuvent devenir tellement vives dans les songes que quelques enfants ont, par la suite, de véritables attaques d'épilepsie, comme cela a été démontré.

Quelquefois, les songes acquièrent une telle réalité qu'ils ressemblent à un accès de délire. Ce sont des événements effrayants, des catastrophes qui font trembler, tant est fragile l'esprit humain, et terrible la puissance des songes.

Il ne faut donc jamais pendant le jour peupler l'imagination si vive de l'enfant de personnages bizarres, de bêtes féroces, etc., qui, sous l'effet des causes ci-haut mentionnées, se dressent terribles devant lui dans ses songes, et font que, le matin, il se lève fatigué, brisé et affaibli.

Je disais plus haut que les impressions reçues pendant l'enfance restent inalt-rablement fixées dans la mémoire en déformant le caractère et le rendent timide et craintif; en voici un exemple.

Je connais deux enfants, deux charmantes petites filles; l'une a 12 ans, l'autre 6 ans.

La première, élevée avec toute l'ignorance qui préside habituellement à l'éducation du premier né, eut, pour en prendre soin, une bonne dévouée, excellente, mais qui, pour la rendre sage et soumise, avait l'habitude, elle aussi, de la menacer du loup, du bonhomme Sept-heures, etc.

Aussi, quoique forte et vigoureuse, est-elle longtemps restée timide et craintive: se faisant accompagner, pour monter à un étage supérieur, de sa petite soeur, qui était moitié moins âgée qu'elle.

Et celle-ci? oh! celle-ci, plus renseignée, les parents avaient défendu qu'on ne l'effraye de rien, et la conséquence a été qu'elle n'a pas peur, car elle ne connaît pas la peur.

Dr CAMILLE LAVIOLETTE

RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance, au Manitoba ou dans les Provinces Maritimes, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 160 acres, plus ou moins.

L'entrée pourra être faite personnellement au bureau local des terrains, dans le district où se trouve le terrain à prendre, ou si le colon le désire, il pourra, sur demande au Ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire de l'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local pour le district où se trouve le terrain, se faire autoriser à faire faire l'entrée par quelqu'un.

DEVOIRS DU COLON. — Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead, devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes :

(1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) Si le père — ou la mère, si le père est décédé — de toute personne qui est éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par ladite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies sur le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur ledit terrain.

DEMANDE DE LETTRES PATENTES devra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

Résumé des Règlements sur les Terrains Miniers du Nord-Ouest Canadien.

CHARBON. — Les terrains à charbon peuvent être achetés à $10 l'acre, pour le charbon mou, et à $20 pour l'anthracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une royauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

QUARTZ. — Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de $7.50 par année, pour un individu, et de $50 à $100 par année, pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit, peut se choisir un "claim" de 1,000 x 1,500 pieds.

Le prix d'enregistrement d'un claim est de $5.00.

On devra dépenser $100 par année au moins sur le claim ou les payer au régistrateur du district. Lorsque $500 auront été dépensées et payées, le locateur pourra faire faire l'arpentage de son claim et l'acheter à $1.00 l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pourvoir au paiement d'une royauté de 2½ pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrée, $5.00, devant être renouvelé tous les ans.

Un mineur libre ne peut obtenir que deux baux de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'Intérieur.

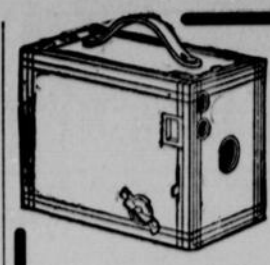
Le locataire devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

Taux, $10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2½ pour cent collectée sur la production dès qu'elle excède $10,000.

W. W. CORY,

Député ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Pour les JEUNES comme pour les VIEUX

Un appareil photographique 10 by 12

'BROWNIE'

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de $1.10, ou notre No. 2, pour $2.18.

Pamphlets descriptifs gratis sur demande.

THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL

DUPUIS FRERES

Dentelles et Broderies

Vous pouvez compter sur nous quand il s'agit de Broderies ou Dentelles. Tous les grands centres manufacturiers ont été mis à contribution. Nous sommes en relations d'affaires avec les plus grands manufacturiers du monde. Chaque visiteur à nos rayons des Dentelles et Broderies devient un nouveau client.

Comme Spécialités

Nous offrons les trois lignes suivantes, lignes que vous ne pouvez pas acheter ailleurs pour quatre fois le prix que nous demandons :

3,728 douzaines de **belle Insertion de Dentelle Nottingham.** — Galon serpentin ou dessins à médaillons de 1½ pouce à 3 pouces de largeur. La valeur réelle serait de pas moins de 25c la verge. Votre choix pour cette vente seulement . **15c** la doz

(Nous ne divisons pas les pièces.)

900 douzaines de **Dentelle Torchon "Notingham"**, avec insertion pour convenir, valant jusqu'à 12c. Votre choix pour cette vente seulement . . . . . **3c** la vge

2,600 verges d'**Insertion en Guipure de Plauen.** — Galon droit ou effet d'appliqué, valant de 18c à 40c la verge. Votre choix pour cette vente, seulement . . . **2½** la vge

Broderies

Tous les plus nouveaux dessins en Dentelles et Insertions de Broderies, Guipure de Broderie, Allovers et Broderies larges, Flouncings" pour Robes ou Jupons, sont ici; Broderies sur Mousseline Suisse, sur Mousseline Nainsook ou sur Linon blanc. Choix exceptionnel. Prix les plus modérés.

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est

1571 à 1589 rue Sainte-Catherine



A. LECLAIRE
223 RUE ST-LAURENT

Spécial cette semaine

Etoffe à Robe, Canevas, Voile, Alpaga, nuancée et avec pois, valant 50 et 60c pour **28c**

Demandez les Timbres d'Escompte

Les sports canadiens

LA saison du hockey est terminée. Les parties pour le championnat des différentes ligues pour la fameuse coupe Stanley sont toutes jouées, cette dernière revenant à Montréal, d'où elle était partie en 1903.

Le championnat de la ligue Fédérale a été obtenu par le club Smith's Falls. Le Peterborough est champion de la ligue d'Ontario. La ligue Interuniversitaire a pour champion l'université Queen's, de Kingston. En tête de la ligue de l'Ouest se trouvent les Thistles de Kenova, le même club qui, l'an dernier, sous le nom de Portage du Rat, est venu jouer contre les Ottawa et les Wanderers, de Montréal. Le club Portage Lake est champion de la ligue professionnelle internationale. Le championnat, enfin, de la ligue de l'Est Amateur a été gagné par le club Wanderer, de Montréal, le 17 mars dernier, alors que ce club, étant arrivé égal à Ottawa dans les parties de ligue, eut à détailler avec lui, et obtint 12 points contre 10 pour celui-ci dans une série de deux parties, lui enlevant ainsi, avec le championnat de la ligue, la magnifique coupe Stanley, qu'il détenait et défendait si glorieusement depuis trois années consécutives.

L'histoire de ce magnifique trophée, dont nous publions la vignette, est d'un intérêt tout spécial. C'est un don du comte de Derby, autrefois Lord Stanley de Preston. Alors qu'il était gouverneur général du Canada, Son Excellence suivait avec intérêt les parties de hockey, et avant de quitter notre pays pour retourner en Angleterre, il laissa cette coupe comme souvenir des agréables soirées que lui avaient fait passer les différents clubs du pays. Il demanda qu'on en fît l'emblème du championnat du Canada et qu'elle fût mise au concours.



Trophé présenté cette année par l'Arena aux Champions de la E. C. A. H. A. et gagné par les Wanderers en même temps que la coupe Stanley.

C'était en 1893, et le club Montréal, vainqueur des séries de cette saison-là, se vit adjuger le trophée par MM. P. D. Ross et Sweetland, que Lord Stanley avait nommés dépositaires et fidéi-commis.

Voici maintenant la liste des parties qui furent jouées pour sa possession :

En 1894, le club Montréal reçut un défi du club de l'Université Osgoode Hall, de Toronto, champion d'Ontario, mais la partie ne put avoir lieu, la saison étant trop avancée.

En 1895, le club de l'Université Queen's, de Kingston, vint tenter d'enlever la coupe aux Montréal, mais fut défait par un score de 5 à 1.

A l'issue de cette même saison, le club Victoria, de Montréal, ayant été déclaré champion de la ligue, les Montréal durent lui céder la coupe.

En 1896, le club Victoria, de Winnipeg, envoya une équipe à Montréal et réussit à ramener le trophée avec lui. Il battit le club Victoria, de Montréal, par un score de 5 à 2. La même année, ce dernier fit le voyage à Winnipeg et réussit à ressaisir la coupe, battant son adversaire par 6 contre 5.

En 1897, les Capitals, d'Ottawa, tentèrent d'enlever la coupe aux Victoria, de Montréal, mais furent écrasés par un score de 15 à 2.

En 1899, les Victoria, de Winnipeg, firent une nouvelle tentative. Deux parties furent jouées, la première résulta en une victoire pour notre club local par un score de 2 à 1, et la seconde ne fut pas terminée, mais, au moment où surgirent les difficultés qui l'interrompirent, notre club était en avant, le score étant de 3 à 2.

En 1900, le club Shamrock, de Montréal, étant arrivé vainqueur des séries, les Victoria de Montréal, durent lui céder la coupe. La même année, les Shamrocks défirent les Crescents, d'Halifax, dans la première partie par un score de 10 à 2, et dans la seconde, par 11 à 0.

En 1901, les Victoria, de Winnipeg, revinrent à Montréal tenter un nouvel effort, qui réussit, et ils retournèrent encore avec la coupe, ayant battu les Shamrocks dans la première partie par 4 à 3 et dans la seconde par 2 à 1.

En 1902, les Victoria, de Winnipeg, défirent les Wellingtons, de Toronto, par le même score de 5 à 3 dans les deux parties jouées.

Le 13 mars de la même année, le club Montréal se rendit à Winnipeg, où il joua trois parties contre les Victoria. Dans la première, ils furent battus par 1 à 0, mais dans la seconde et la troisième ils gagnèrent par 5 à 0 et par 2 à 1.

Le 29 janvier 1903, le club Montréal défit le Victoria, de Winnipeg, par 8 à 1, fit partie nulle (2 à 2) le 31 janvier. Il perdit le 2 février par 4 à 2, puis remporta la victoire le 4 février par 4 à 1.

Le 12 et le 14 mars, la coupe, ayant passé aux Ottawa, comme champions de la ligue Canadienne, ceux-ci défirent les Portage-du-Rat dans deux parties par les scores de 6 à 2, et de 4 à 2.

En 1904, les Ottawa défirent le club Rowing, de Winnipeg, le club Marlboro, de Toronto, le club Brandon, et firent partie nulle avec le club Wanderer, de Montréal.

En 1905, ils battirent le club Dawson City, du Yukon, dans la série de deux parties par 31 contre 4, puis gagnèrent deux parties sur trois contre les Portage-du-Rat.

Enfin, cette année, ils écrasent les Queen's, de Kingston, en deux reprises, le 27 février, par un score de 16 à 7, et le 28, par un score de 12 à 7. Les Smith's Falls vont à leur tour se faire battre à Ottawa les 6 et 8 mars par les scores de 6 à 5 et de 8 à 2. Mais, le 14, ce club que l'on surnommait l'invincible, vient à l'Arena détailler avec le Wanderer pour le championnat de la ligue de l'Est Amateur, et est dérouté par le score incroyable de 9 à 1. Cependant, cette partie n'est pas décisive, et il en reste une autre à jouer à Ottawa même, le 17, mais les vaincus de la veille ne parviennent à faire que 9 points contre 3, ce qui ne leur donne que 10 points contre 12 pour les Wanderers. Et avec le championnat de la ligue, ils se font enlever ce magnifique trophée, qu'ils avaient défendu avec tant de gloire durant les trois dernières années.

En gagnant la coupe Stanley, les Wanderers deviennent possesseurs d'une autre coupe, dont nous reproduisons la vignette, et qui est un don de l'Arena aux champions de la ligue de l'Est Amateur.

* * *

Le jeu de hockey est, sans contredit, le sport le plus populaire de la saison d'hiver. Sa vogue a atteint un tel degré que le vaste auditorium de l'Arena, qui contient près de 8,000 personnes, n'est jamais suffisant pour recevoir la foule qui se présente pour assister aux joûtes les plus importantes.

Le jeu de hockey, c'est le jeu de crosse de l'hiver. Le principe est le même que celui de l'été. Les joueurs d'une équipe s'évertuent à faire passer un morceau de caoutchouc entre deux poteaux que défendent les adversaires à l'autre extrémité du patinoir et vice-versa.

Le hockey est considéré par un grand nombre comme étant plus attrayant que la crosse. Une chose bien certaine, c'est que l'enthousiasme des spectateurs est plus bruyant et plus soutenu, car les mouvements des joueurs, qui sont montés sur des patins, sont infiniment plus rapides que ceux des joueurs de crosse, prenant leurs ébats sur l'herbe. Le bâton dont on se sert diffère du bâton de crosse en ce qu'il n'est pas muni d'un filet, chose qui est inutile, car il n'y a pas à porter la roulette de caoutchouc comme la balle de crosse. Personne n'est plus vif, plus souple, plus élégant que le joueur de hockey, et l'on comprend, lorsque l'on voit les joueurs de nos grands clubs à l'oeuvre, qu'il leur a fallu un long apprentissage pour arriver au degré de perfection qu'ils atteignent dans leur jeu, à l'admirable précision de leurs moindres mouvements. L'agilité qu'ils déploient est prodigieuse. Leurs chutes sont moins fréquentes qu'on ne serait tenté de le croire, bien qu'ils se heurtent souvent si violemment qu'il est miraculeux qu'ils puissent se maintenir en équilibre.

Lorsqu'ils tombent, cependant, il se relèvent si vivement qu'on les croirait faits de caoutchouc ou munis de ressorts. Ils ont, de plus, l'instinct de savoir tomber sans se faire de mal, et plusieurs fois lorsqu'on les voit se faire pousser rudement

Conseils gratuits pour guérir le Catarrhe



SPROULE, SPÉCIALISTE DU CATARRHE

Lisez ces questions soigneusement, répondez-y par oui ou non, et, envoyez-les avec le coupon médical de conseils gratuits. Le specialiste Sproule les étudiera complètement et vous écrira au sujet de votre cas, sans qu'il vous en coûte un sou

Votre gorge est-elle à vif ?
Éternuez-vous souvent ?
Votre haleine est-elle mauvaise ?
Vos yeux pleurent-ils ?
Vous enrhumez-vous facilement ?
Vos narines sont-elles bouchées ?
Votre nez vous donne-t-il la sensation d'être plein ?
Crachez vous souvent ?
Se forme-t-il des croûtes dans votre nez ?
Vous sentez-vous plus mal quand le temps est humide ?
Vous mouchez-vous beaucoup ?
Perdez vous l'odorat ?
Avez-vous mauvais goût à la bouche le matin ?
Vous sentez-vous la tête lourde ?
Avez-vous des douleurs en travers du front?
Sentez-vous le besoin d'expectorer en vous levant ?
Sentez-vous des titillations dans la gorge ?
Mouchez-vous désagréablement ?
Est-ce que le pus, des narines, tombe dans votre gorge ?

Répondez aux questions que je fais à votre intention, écrivez votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées du " Coupon médical de conseils gratuits " et envoyez-moi cela aussi vite que possible. Cela ne vous coûtera rien, et cela vous vaudra des informations de la plus grande valeur. Adresser : Catarrh Specialist SPROULE, *(Gradué en médecine et chirurgie, Université de Dublin, Irlande, ancien chirurgien du "British Royal Mail Naval Service")* 409 Trade Building, Boston. *Ecrivez en français ou en anglais.*

Ne souffrez pas plus longtemps du Catarrhe ! Ne le laissez pas détruire votre bonheur, votre santé—votre existence même.

Ne perdez plus de temps—d'énergie—d'argent en essayant de le combattre avec des drogues sans valeur.

Ne pensez pas qu'il ne puisse se guérir, parce que, précisément, vous n'avez pas demandé d'aide où il faut en demander.

Écrivez-moi tout de suite, et apprenez comment le guérir. Non pas seulement pendant un jour, une semaine, ou un an—mais, de façon permanente. Laissez-moi vous expliquer ma nouvelle méthode scientifique de traitement, découverte par moi—employée par moi seul.

Le Catarrhe est plus qu'une indisposition ennuyeuse—plus qu'une maladie malpropre—plus qu'un mal passager. C'est l'avant garde de la phtisie. Le Catarrhe négligé, devient trop souvent consomption. A des milliers il a ouvert les portes du tombeau. Soignez-le dès maintenant—avant qu'il ne soit trop tard.

C'est avec plaisir que je diagnostiquerai votre cas et, gratis, vous donnerai consultation et conseils. Il ne vous en coûtera pas un sou.

Laissez-moi vous dire la façon exacte de guérir le Catarrhe

Laissez-moi vous montrer ce que je ferai pour vous, absolument gratis. Des milliers ont accepté cette offre—aujourd'hui ils sont exempts de Catarrhe. Vous n'avez rien à perdre et tout à gagner. Simplement en demandant, vous profiterez de mes vingt-et-un ans d'expérience—de ma grande connaissance du Catarrhe et de la façon de le guérir.

Coupon médical de conseils gratuits SPROULE, spécialiste du Catarrhe, 409 Trade Building, Boston, s'il vous plait m'envoyer, absolument gratis, vos conseils concernant la guérison du Catarrhe.

NOM .....

ADRESSE .....

.....

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m, †4.30 p.m. †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a. m,

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., §8.50 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-GABRIEL, †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-AGATHE, R9.00 a.m., †5.00 p.m.
LABELLE, M 9.00 a.m., † 5.00 p.m

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches M Jeudi. R Mardi et jeudi seulement. § Dimanche seulement : Quotidien excepté le samedi. ! Samedi seulement.

A. LALANDE arrêt des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK
RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE
TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p.m., Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, Ont., à 10.15 p.m., Buffalo, 11.15 p.m., London, 7.43 p.m., Detroit, 9.45 p.m., Chicago, 7.42 a m.

CAFÉ ÉLÉGANT SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE,
SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours aller et retour.

Part de Montréal † 8.45 a.m., †11.10 a.m.
* 7.40 p.m.
Arrive à New-York † 8.00 p.m., † 10 p.m.
* 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanche exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m. les jours de semaine, 4.10 p.m. tous les jours.
ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de semaine et 7.10 p.m., tous les jouts.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE 137, rue St-Jacques, Tel. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

Guérison garantie

Constipation, Dyspepsie, Congestion du Foie, Maladies de la Peau, etc.

HERBAROOT

Un remède composé d'herbages, racinages, gommes, etc. Chaque boîte contient une garantie positive que si vous ne guérissez pas, votre argent vous sera remis. Prix : $1 la boîte.

Echantillon Gratuit

HERBAROOT MEDICAL CO, 204, St-Jacques, Montréal

Nos agents se font des salaires de $12 à $50 par semaine. Si vous désirez travailler pour nous, écrivez pour échantillons et conditions.

New York Central and Hudson River, R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours excepté le dimanche. } Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.
7.00 P.M. tous les jours. }

8.20 A.M. excepté le dimanche.
10.20 A.M. excepte le sam. et dim.
1.35 P.M. le samedi seulement.
5.10 P.M. excepté le dimanche.
7.00 P.M. tous les jours.
9.45 A.M. Dim, seulementt. } Train local pour Chateauguay, Beauharnois et Valleyfield.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, Agent local pour la vente des billets
F. E. BARBOUR, Agent général



Eclat et Clarté Parfaits. 2

KINKORA, I.P.E.

Mme Mary Jane Greenau, qui a fait usage des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs, m'assure qu'elle en a retiré des avantages marquants. Elle était sujette à de fréquents évanouissements, mais depuis qu'elle fait usage de ce remède elle n'a pas eu une seule attaque depuis le printemps dernier. Elle a recouvré l'éclat et la clarté parfaite de son intelligence depuis qu'elle prend ce Tonique.

RÉV. J. J. MACDONALD.

M. Lauzier, du No 343, rue Papineau, Montréal, Can., nous écrit que depuis plus de sept ans il était affligé d'évanouissements. Il s'est mis sous les soins de médecins et aux hôpitaux, mais ne faisait qu'empirer, à tel point qu'il avait jusqu'à deux attaques par jour; mais dès qu'il a commencé à faire usage des Toniques du Père Koenig pour les nerfs, il n'a eu qu'une seule attaque.

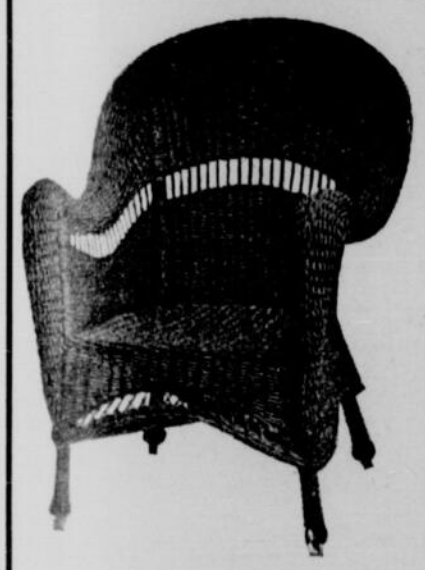
GRATIS **Un livre precieux sur les Maladies Nerveuses** envoyé **Gratuitement** à une adresse quelconque, et les patients **Pauvres** peuvent aussi obtenir ce **Médecine Gratuitement.**

Ce remède a été préparé par le RÉV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00.

Meubles en foin de Prairie



Nouveaux et artistiques.

Fabriqués avec une herbe qui pousse dans les marais du Wisconsin.

Cette herbe fut pendant longtemps considérée sans valeur.

La fibre, étant trop fort et trop coriace pour le bétail, était une perte complète.

Un beau jour, un Américain entreprenant observant la force remarquable de cette herbe et sa belle couleur verte, décida de l'employer pour la fabrication de meubles.

Les meubles ainsi fabriqués ne tardèrent pas à obtenir une grande vogue.

Ces chaises sont attrayantes, amples et confortables, et pratiquement indestructibles.

Prix, $16.50, moins 10 p.c.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste-Catherine



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues.

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTRÉAL —

Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands 694

Tel. Est 2224 GIRARDOT Restaurateur Français

DINER ET SOUPER 35c

ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISSERIES FRANÇAISES

1078, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

contre la clôture qui entoure la glace, on croirait qu'ils se sont fait enfoncer les côtes, mais il n'en est rien: vous pouvez, une seconde plus tard, voir les victimes de la poussée voler d'une extrémité à l'autre de la glace comme si elles avaient des ailes.

Je n'entreprendrai pas de décrire une partie de hockey, la chose est impossible : il faut voir pour s'en faire une idée.

Je donnerai seulement l'explication de la fameuse règle du "off-side", qui est très fréquent dans toute partie de hockey, si scientifique qu'elle soit, et qui embarrasse beaucoup ceux qui ne s'y connaissent pas très bien. Voici :

Lorsqu'un joueur frappe le caoutchouc, tout autre joueur de la même équipe qui se trouve près des buts de l'équipe adverse, est hors du jeu (off-side), c'est-à-dire qu'il ne peut frapper le caoutchouc, ni entraver le jeu des autres, jusqu'à ce que le caoutchouc ait été frappé de nouveau. En d'autres termes: Du moment qu'un joueur est plus près des buts de ses adversaires que ne l'est celui des joueurs de son équipe qui a le caoutchouc, il est hors du jeu, et ne peut toucher le caoutchouc tant qu'il n'est pas plus rapphoché de ses propres buts, c'est-à-dire plus loin des buts des adversaires dans la direction des siens, que ne l'est son co-joueur qui a le caoutchouc, à moins qu'un adversaire ne lui ait envoyé le caoutchouc.

Celui qui est hors du jeu (off-side) est pratiquement hors de la partie, et ne peut plus jouer tant qu'il conserve cette position.

Cette règle, qui rend le jeu plus difficile et plus scientifique, a en même temps pour effet d'empêcher les joueurs de ralentir la



La coupe Stanley, que le club Wanderer, de Montréal, vient de gagner

partie en restant hors du jeu. Quand les joueurs d'attaque voient le caoutchouc lancé vers leurs buts, ils doivent aussitôt et vivement le suivre, de manière à se mettre de la partie et ne pas attendre à leur place que leurs co-équipiers de la défense l'aient renvoyé. On tolère bien quelquefois chez un joueur certaines lenteurs pour lui donner quelque repos, mais cette pratique rend la partie plus longue, moins intéressante et favorise le jeu des hors-lignes (off-side play).

Pour terminer, je dirai un mot du jeu de hockey par rapport aux Canadiens-français. Quoique ce genre de sport soit plutôt d'origine anglaise ou irlandaise, nous avons maintenant des clubs de grande valeur composés entièrement de Canadiens, qui, peut-être ne pourraient encore lutter pour le championnat du Canada et la coupe Stanley, mais qui pourront certainement avoir cette ambition avant trois ans, s'ils continuent dans la voie de progrès où ils sont entrés. Il y a, à Montréal, le club National, formé de joueurs, jeunes encore, il est vrai, mais qui promettent beaucoup pour l'avenir. Ils n'ont été défaits que deux fois pendant toute la saison. On peut aussi citer parmi les clubs canadiens-français de Montréal, le Montagnard, qui faisait partie de la ligue Fédérale au commencement de la saison.

A l'Université Laval, c'est le sport le mieux encouragé. Chaque faculté a son club, qui combat pour le championnat de l'Université. Les joueurs sont de robustes gaillards, et ils se sont instruits à bonne école, car la majorité d'entre eux sortent de cette véritable fourmilière qu'est le collège Sainte-Marie, qui a déjà fourni des joueurs comme MM. Frihey, Farrell et Brennan, qui ont remporté la coupe avec les Shamrocks en 1900. Entre autres joueurs de l'Université, on peut citer MM. H. Ménard, qui tient les buts du club kett, qui, faisant partie des seniors, ont joué toute la saison.

Il n'y a pas qu'à Montréal que les Canadiens fassent du hockey. Le club de Grand'Mère a obtenu le championnat de la C. A. H. A. Intermédiaire. Et il n'y a pas une seule petite place qui n'ait pas son club.

En un mot, le hockey a autant de vogue parmi les Canadiens-français que les grands sports d'été, la crosse et le baseball.

UN SPORT.

"Cacao Suchard"

Le meilleur pour les enfants

Le CACAO SUCHARD donne satisfaction, c'est un breuvage des plus sains pour le déjeuner, le dîner ou le souper. Il n'excite pas les nerfs, comme le café, et n'irrite pas l'estomac, comme le thé.



Le CACAO SUCHARD est absolument pur, il se dissout en un instant, — et il possède cet arôme naturel si délicat de l'amande même du cacao.

Son goût vous convaincra. Insistez pour avoir le "Suchard."

FRANK L. BENEDICT & CO., Seuls Agents, MONTREAL.

Inauguration Officielle

DE

Manteaux

ET

Costumes

DE PRINTEMPS POUR DAMES



Choix considérable et varié de styles les plus nouveaux.

Costumes style Eton, Box ample, Bolero, Norfolk avec dos "Pony" et d'ajustement collant. En tweed fantaisie, à carreaux superposés, Homespun, Serge fine, Broadcloth, Vénitien et Panama-Chiffon, variété de couleurs.

Jupes Princesse, et Circulaires, les favorites de la mode.

Blouses en Net brodé et Soie Japonaise, avec demi-manches.

VENEZ NOUS VOIR

P. Lafrance & Cie 192 Rue St-Laurent



Peignes Artistiques

Nous venons de recevoir directement de Paris un assortiment complet et varié de peignes artistiques, pour tous les goûts et toutes les bourses. Demandez notre catalogue. 10

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL



FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)

Calmez ces douleurs

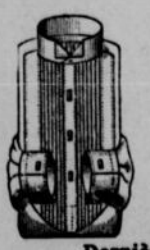


Une seule application de NERVOL sera suffisante pour guérir Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

Avant d'acheter



vos articles de mercerie, nous vous conseillons de- venir examiner notre assortiment complet et varié de

Chemises, Gants, Mouchoirs, Cravates, Parapluies, etc.. etc.

Dernières nouveautés. Prix modiques.

Bastien & Brunelle, 1341 rue St-Catherine

Un bienfait pour le beau sexe!

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

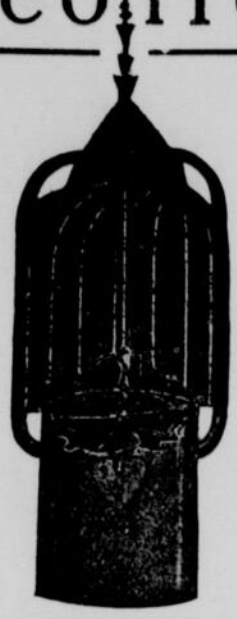
Prix : Une botte avec notice, $1.00 ; Six bottes, $5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance.



L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande.

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER
Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

Femmes anxieuses, Femmes souffrantes



Le célèbre Dr Wilson a écrit pour vous un livre contenant des conseils qui valent leur pesant d'or. Il en a une copie pour vous qu'il vous enverra GRATUITEMENT sur demande. Ecrivez aujourd'hui même.

Dr. Wilson Med. Co., 204 Rue St-Jacques MONTREAL.

Un lauréat en publicité



M. Hector A. Bernier.

Il y a déjà longtemps, sans doute, que nos annonceurs se sont aperçus avec quelle sollicitude et quel soin nous traitons leurs annonces. C'est qu'à notre époque l'annonce est non seulement un moyen de prôner les qualités d'une marchandise, mais aussi celui de faire oeuvre d'art et d'érudition spéciale. Aussi, nos voisins des Etats-Unis, toujours experts dans les choses du commerce et de l'industrie, se sont-ils mis à faire des concours d'annonces. Dans cet ordre d'idées, nous sommes fiers de constater qu'un de nos jeunes Canadiens, M. Hector A. Bernier, gérant de la maison de quincaillerie L. J. A. Surveyer, 6 rue St Laurent, Montréal, bien noté pour son intelligence et son aptitude aux affaires, et qui avait déjà été lauréat du concours annuel d'annonces, fondé par le "Bissell Carpet Sweeper Co.", de Grand Rapids, Michigan, vient aussi de gagner le 1er prix de 100 piastres, offert dans un récent concours, inauguré par la Dover Manufacturing Co., de Canal, Dover, Ohio.

M. H. A. Bernier a fourni, en cette occasion, le meilleur dessin et le meilleur texte d'annonce des clients de la fameuse maison américaine.

Nous offrons nos plus sincères félicitations au jeune lauréat, dont le talent honore le Canada.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 18 mars 1906.

Roy, Dme Jos., née Picard, 43 ans.
Carey, Catherine, 70 ans.
Smyth, George, 78 ans.
Martin, Vve Jacob, née Bélanger, 69 ans.
Gauthier, Dme Séraphin, née Lyons, 77 ans.
Sylvain, Jules, 55 ans.
Letiecq, Dme Louis, née Grenier, 38 ans.
Corcoran, James, 45 ans.
Beaudry, François, 49 ans.
Gladu, Eugène, 19 ans.
Thibault, Isidore, 17 ans.
Vaudry, Cléophas, 46 ans.
Gaudron, Joseph, 32 ans.
Brunet, Calixte, 60 ans.
Sutton, Thomas, 39 ans.
Besse, Marie-Aline, 22 ans.
Campagna, Rosalie, 78 ans.
Lespérance, Georges, 33 ans.
Blais, Dme Chs., née Guimond, 58 ans.
Jetté, Michel, 75 ans.
Moisan, Omer, 21 ans.
Gravel, Arthur, 21 ans.
Monette, Augustin, 41 ans.
Lévesque, Robert, 68 ans.
O'Hara, John-William, 53 ans.
Réjimbald, Dme Amédée, née Fournier, 78 ans.
Blanchet, Siméon, 48 ans.
Boivin, Isaac, 81 ans.
Décary, Vve Maxime, née St Germain, 54 ans.
Minogue, Vve James, née Ryan, 70 ans.
Sullivan, Vve Cornelius, née Galvin, 80 ans.
Mayer, Vve Zotique, née Alarie, 47 ans.
Laporte, Dme Arsène, née Verme, 54 ans.
Chatigny, Albert, 72 ans.
Cloutier, Arthur, 22 ans.
Lafleur, Moïse, 57 ans.
Renaud, Dme Hector, née Robillard, 17ans.
Adelin, Vve Flavien, née de Repentigny, 71 ans.
Barry, Patrick, 29 ans.
Paré, Joseph, 19 ans.
Morin, Henri, 30 ans.
Désy, Ludger, 51 ans.
Machotti, Olinto, 31 ans.
Castonguay, Vve Cyprien, née Crevier, 76 ans.
DeGrandpré, Vve Edouard, née Hainault, 50 ans.

Le plus grand cuirassé du monde.

Le "Dreadnought" (Sans-Peur), qu'on vient de lancer à Portsmouth, dépassera en puissance et en vitesse tous les cuirassés existants. Le déplacement sera de 18,000 tonnes (les plus grands cuirassés actuels déplacent 16,500 tonnes), et des turbines, pour la première fois appliquées à un vaisseau de guerre, permettront la vitesse de 20 noeuds.

Le "Dreadnought" possédera dix canons de 12 pouces (305 milim.) lançant des projectiles de 380 kilogrammes à une vitesse initiale suffisante pour percer, à 3 milles de distance, la cuirasse la plus épaisse. L'armement sera complété par quatre ou cinq tubes lance-torpilles et dix-huit canons à tir rapide destinés à repousser l'attaque des torpilleurs.

Ce bateau a été construit avec une rapidité prodigieuse. Mis en chantier le 2 octobre 1905, il a été lancé le 10 février 1906, soit au bout de 130 jours; on compte qu'il sera achevé dans un an. L'Amirauté anglaise a voulu avoir immédiatement un modèle de navire tout à fait moderne, dont les plans ont été inspirés par les enseignements de la guerre russo-japonaise. Ses défauts et ses qualités serviront de critérium pour les constructions futures. Le prix total de revient est évalué à $9,000,000.

Ajoutons que la France, l'Allemagne et le Japon ont mis ou vont mettre en chantier des cuirassés de 18,000 à 19,000 tonnes avec une vitesse prévue de 18 à 19 noeuds.



Catalogue GRATIS

Ecrivez aujourd'hui pour mon catalogue illustré de
Mercerie pour Hommes,
Nouveautés du Printemps

BEAUPRÉ
Dept. "D"
1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

LA CURE DU Dr CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEVRALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE
Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boite par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R.I.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les **Cors, Verrues et Durillons.** Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
A. J. Laurence, Phar., Montréal
PLUS DE CORS AUX PIEDS

PATENTES QUI PROTEGENT

Fetherstonhaugh & Cie
Charles W. Taylor, ancien examinateur du bureau des Brevets.
EDIFICE CANADA LIFE,
MONTREAL, CHAMBRE 39.

Un Livre que chaque ménagère devrait posséder
"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"
Gratis Ecrivez aujourd'hui pour une COPIE **Gratis**
Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de ***LYONS*** suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

Refaites votre santé faites disparaître maux de tête, douleurs aigues, manque d'appétit ; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

TABLETTES RIVAL HERB

200 doses, $1,

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez $1.00 directement à

The Rival Herb Co., P. O. Dept. 952, Montréal

Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

Cessez de boire

L'ivrognerie est une maladie que mon traitement guérira infailliblement.



Mon traitement a pour but de faire disparaître cette irritation et ce désir insatiable de l'alcool qui en découle, en lui substituant peu à peu un remède souverain qui adoucit et guerit.

Traitement à la portée de toutes les bourses. Ecrivez-moi ou venez me voir, de 9 à 10 hrs a.m et de 4 à 9 p.m., à mon bureau.

DR. B. THERIEN, Médecin-pharmacien,
1313, rue St-Denis, MONTREAL

PRÊT FONCIER
(LIMITÉ)
CAPITAL
$1,000,000.

La responsabilité et la sécurité. — Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Ltée, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de $600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Epargne de la Cité n'a que $600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Ltée.

Les opérations sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 5 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Ecrivez pour connaître notre système.

PRET FONCIER, Ltée
107, St-Jacques, (Suite 10,) Montréal
P. BILAUDEAU, Gérant

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDEE ?—Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Conseils. — Bureaux : Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

NOS DENTS sont très belles, naturelles, garanties.



Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
182, St-Denis, Montréal